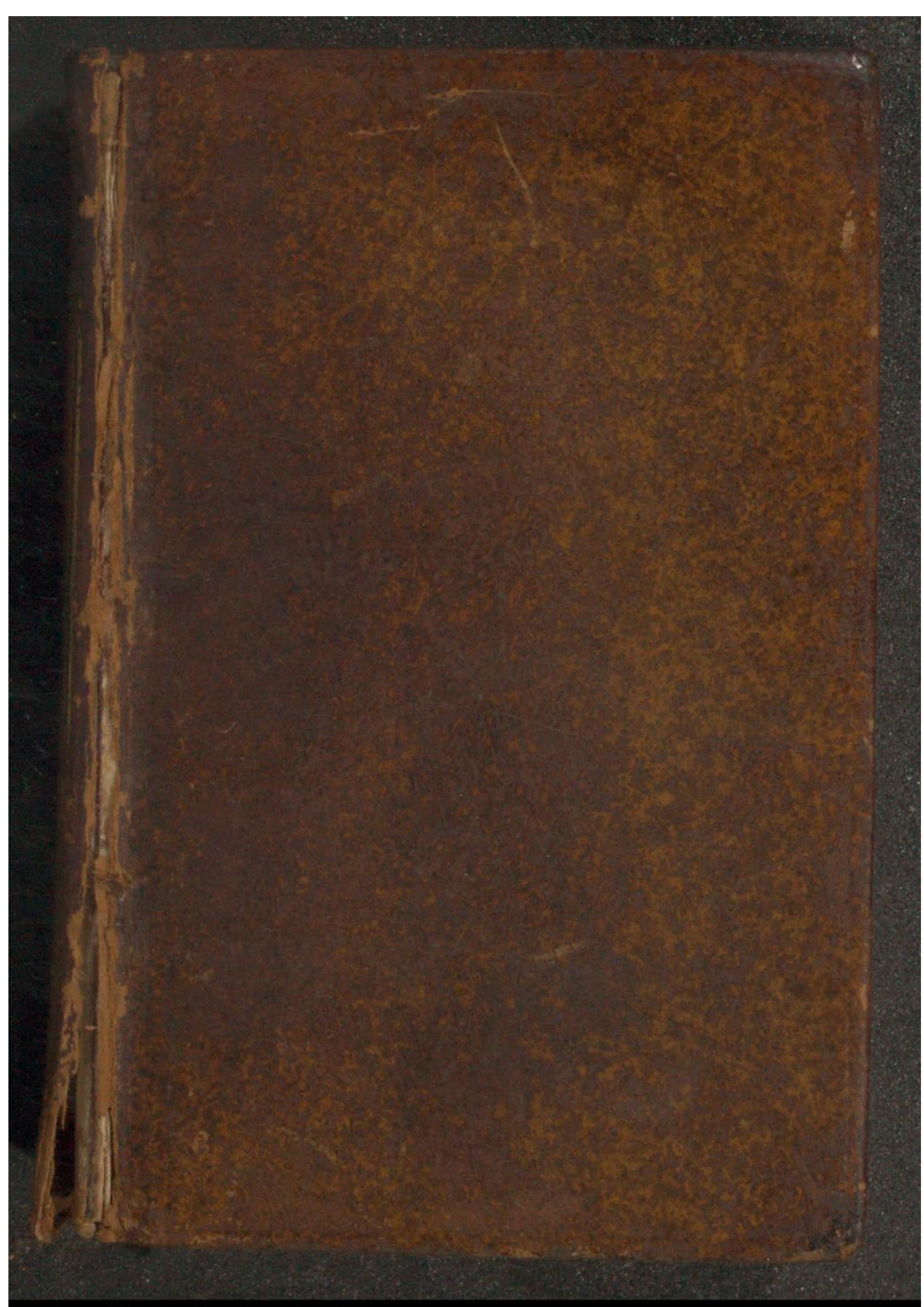
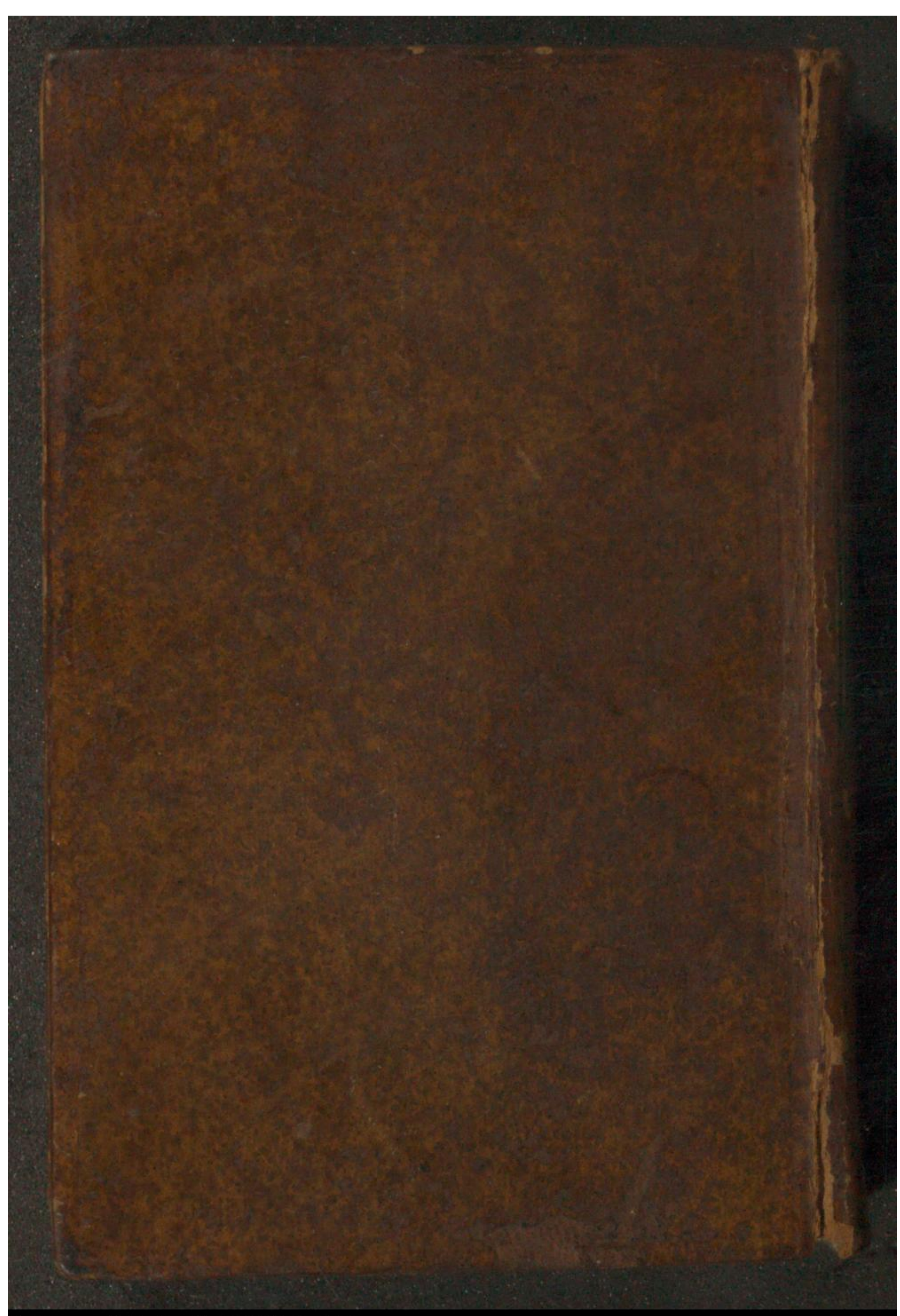


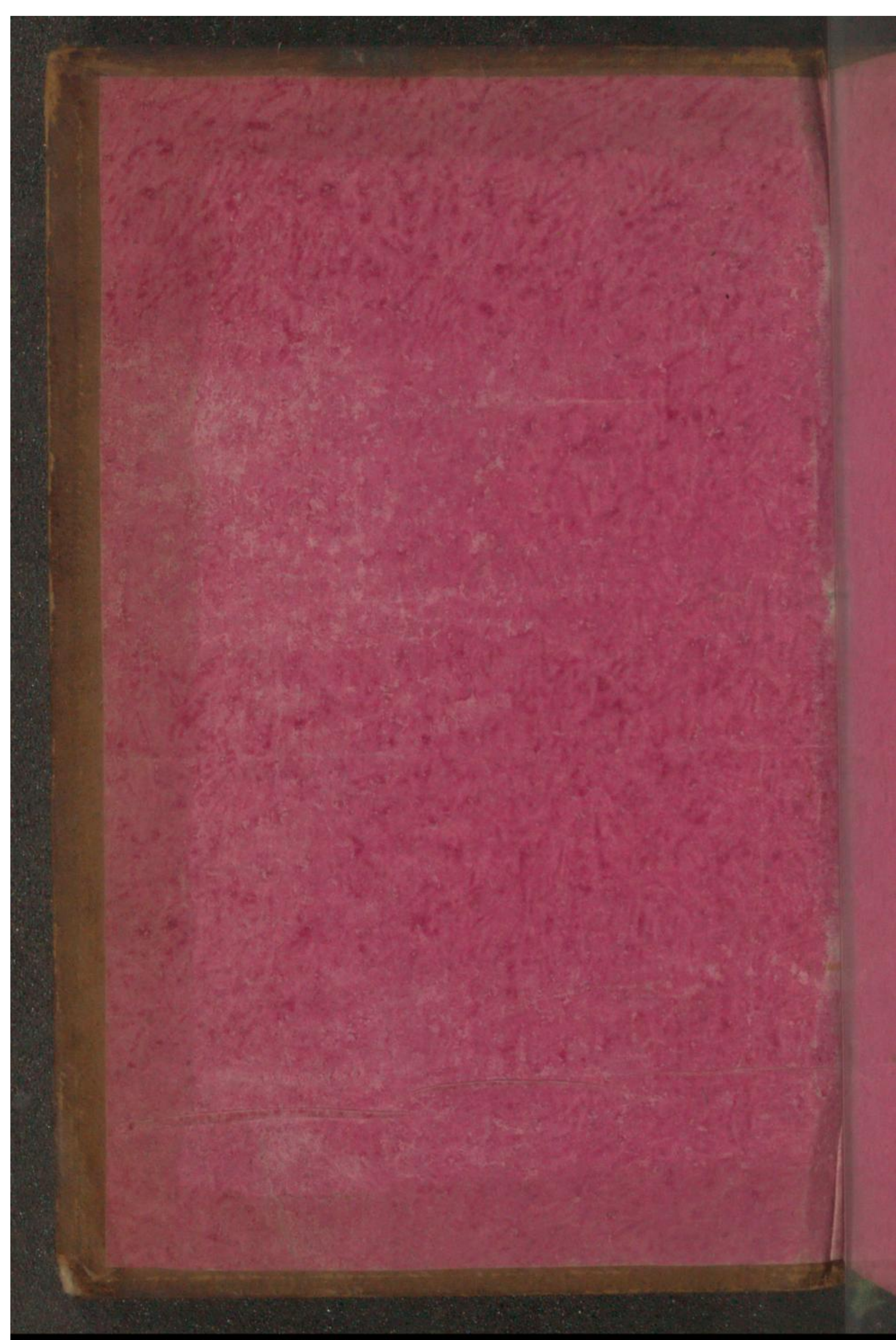

ERREURS
POPULAIRES
2

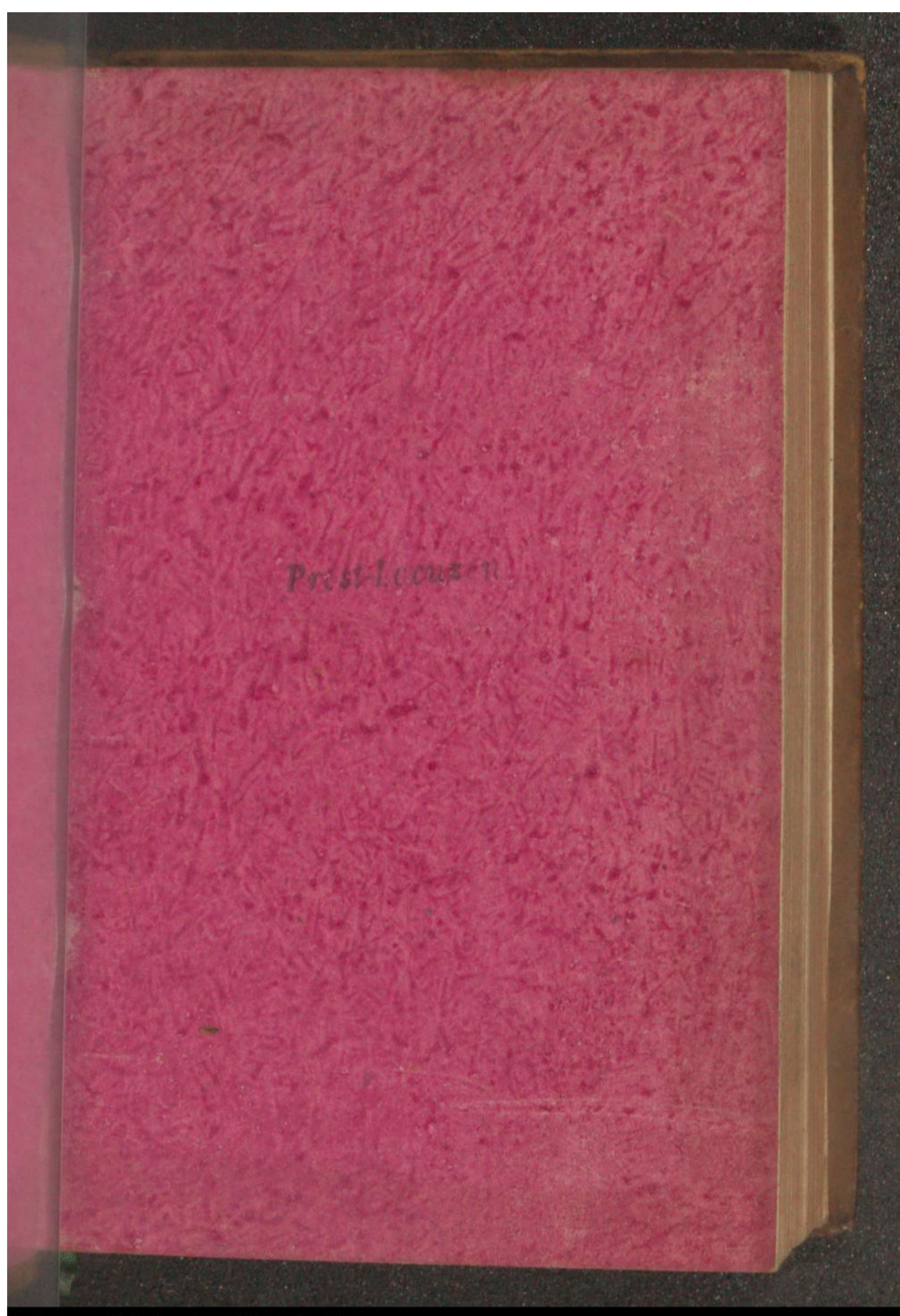


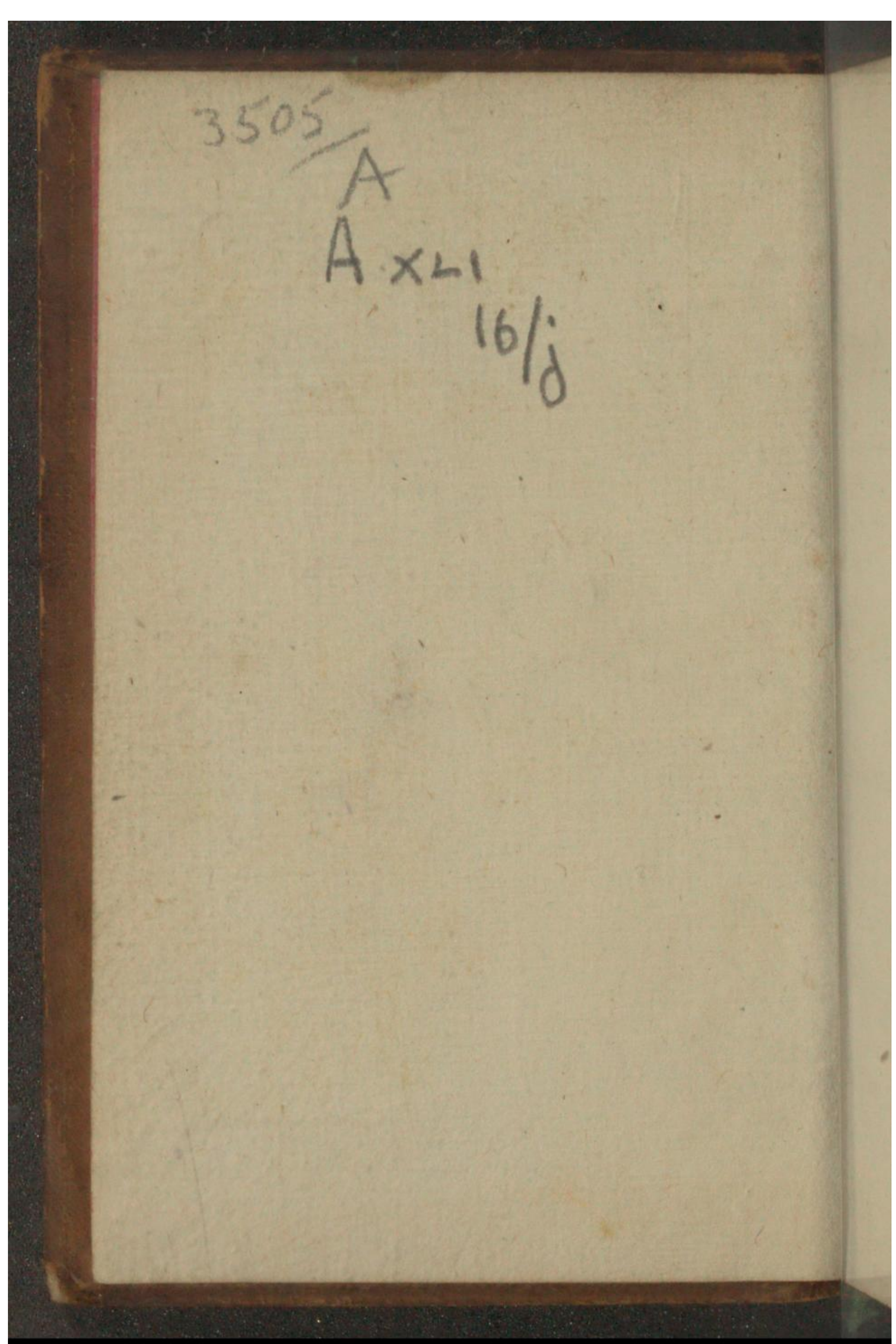











3505/A
A.XLI

SECONDE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES, ET PROPOS VVLGAIRES,

touchant la Medecine & le regime de ſanté, refutés ou expliqués.

PAR

M. LAVR. IOVBERT, CONSEILler & Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre, premier Docteur regent, chancellier & Iuge de l'Vniuerſité en Medecine de Montpellier.

AVEC DEVX CATALOGVES DE PLVSIEVRS AVTRES ERREVRS ou propos vulgaires, qui n'ont eſté mētionnés en la premiere & ſeconde Edition de la premiere partie.

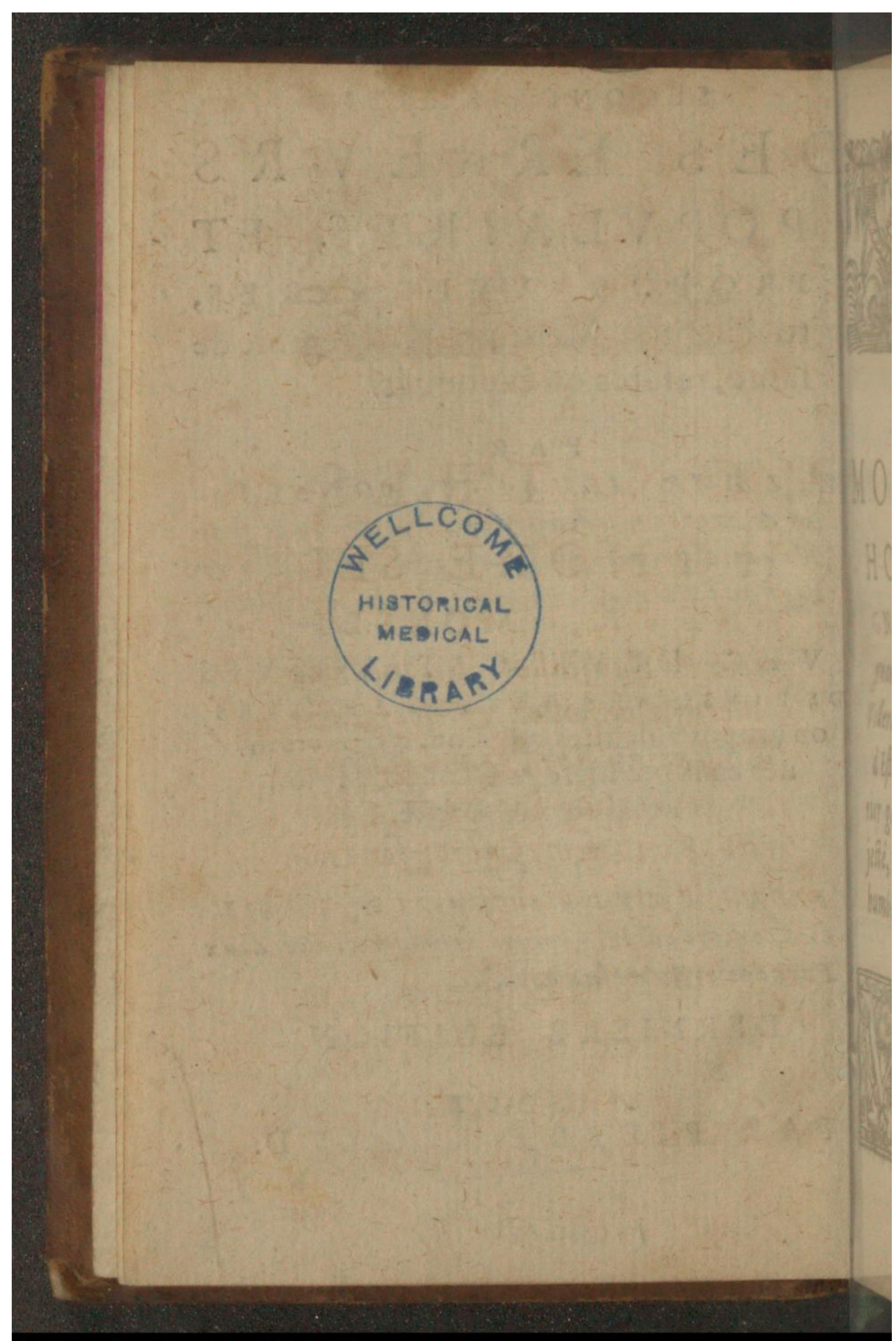
ITEM

DEVX AVTRES PETITS TRAIctés, concernans les Erreurs populaires, auec deux Paradoxes du meſme autheur.

DERNIERE EDITION.

A LYON,
PAR PIERRE RIGAVD.

M. DCI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A MON TRES-HONORE SEIGNEVR, MONSEIGNEUR de Neufuille,

Seigneur de Villeroy, Conseiller & secretaire d'Estat du Roy, grand Thresorier general de l'ordre de sa Majesté, Barthelemy Cabrol, son treshumble seruiteur, Salut.



Onseigneur, i'ay eu mon refuge à vous pour me sauuer du mescon-

tentement que M. IOVBERT areçeu de moy: à raiſon d'vne ſeconde partie de ſes Erreurs populaires, que ie faiſois imprimer, comme à la deſrobee, voyãt ſa reſolution de n'en m'ettre plus en lumiere. Il m'a ſurpris chez l'Imprimeur, fort indigné de mon entreprinſe. Toutesfois quand il a entendu, que ie vous en voulois faire vn preſent, il a eſté tellement ſatisfaict, que ſur le champ il a permis à Lucas Breyer, marchant Libraire (auquel ie m'en eſtois adreſſé) de paſſer outre: luy dõnant encor deux

beaux discours, traduits de
ses Paradoxes Latins par
Isaac Ioubert son fils aisné.
En quoy i'ay cogneu par effect,
le grand respect qu'il
vous porte, & la venerable
auctotité que vous auez gaigné
sur luy, par voz bienfaicts
& merites en son endroit:
ainsi qu'il proteste
souuent & en priué & en
public, vous estimant l'vn
des meilleurs seigneurs &
amys qu'il ait en France.
Pource (dit-il) que sans vo9
auoir iamais faict aucun seruice,
ne aux vostres, luy auez
tousiours en tous ses affaires
esté si gracieux, benin

& fauorable, qu'il ne pourroit rien plus attendre d'vn auquel il eust seruy toute sa vie. C'est vostre grandeur, Monseigneur, de faire ainsi acquisition d'vn grand nõbre des seruiteurs bien affectionnez, & tels que ie cognois ledict sieur IOVBERT: lequel ne s'espargnera iamais à rendre le debuoir, au moindre qu'il ayt obligé. L'vn de ses moyens est (qui n'est à mespriser) d'honnorer la memoire de ses bien-faicteurs par ses escripts. Dont ie m'asseure, que s'il eust de soy mis cest' œuure en auant, il la

vous euſt donnee, pluſtoſt qu'à autre que ie ſcache. Elle eſt donc voſtre de bon droit & meſmes veu la permiſſion de l'autheur: qui eſt vn expres conſentement comme s'il la vous donnoit, & que ie la vous preſentaſſe de ſa part. En quoy vous plairra auſſi conſiderer, l'extreme deſir que i'ay d'eſtre cognu de vous, m'inſinuant par ce moyẽ en voz graces, & me preſentant à vous faire tres-hũble ſeruice, quãd il vous plairra m'honnorer de voz cõmandemẽs. Monſeigneur vous me cognoiſtrez en cela de ſi ardente

affection, que vous le pourriés desirer du plus cõfidẽt, & asseuré seruiteur que vo⁹ ayez eu iamais: esmeu à cela, tant des propos de mondict sieur IOVBERT, que de la commune reputation de voz rares & excellẽtes vertus, qui vous ont rẽdu tresaggreable au Roy nostre Sire, & aux autres Princes de ce Royaume, maniãt les plus grands & importãs affaires de la Couronne, autant heureusemẽt que prudemmeut, auec vne merueilleuse dexterité, accompagnee de singuliere confidence & discretiõ, loyauté,
ron-

rondeur, integrité, ſyncetité & preud'hommie, diligence, patience, vigilance, promptitude, honneſteté, gentileſſe, grace, bõté, douceur, humanité, benignité, courtoiſie, modeſtie, generoſité, conſtance, magnanimité, liberalité, excellente memoire, ſubtile inuentiõ, profond & ſain iugement, diſcours ſolide & graue, treſ bon aduis & conſeil: & & toute autre vertu requiſe à voſtre eſtat, condition, & charge. O qu'vn grand Roy eſt heureux, d'auoir vn tel conſeiller aupres de ſa perſonne! O infiniment

heureux le Monarque, qui en auroit autant qu'il y a de grains en vne belle grenade, cõme le grand Roy Darius ſouhaittoit autant de Zopyres! Heureuſe la patrie, heureux le peuple, qui a telle adreſſe, pour obtenir de ſon Roy ce qu'il en peut requerir iuſtement, ou en attendre fauorablemẽt, addreſſe autant facile, autant ſeure & veritable, qu'on ait iamais eu en France, d'vn perſonnage tãt accoſtable, affable, sãs reproche, & digne de ſa charge, qu'il en fuſt onc au monde. Monſeigneur, ie ſerois trop proli-

xe (ie le voy bien) ſi ie voulois raconter ſeulement la dixieſme partie des louables actions qu'on rapporte publiquement de vous : outre ce que ie m'en ſçaurois dignement acquitter. Auſſi ie penſe, qu'il vous ſera plus aggreable, de ietter incontinent vos yeux, ſur les beaux & plaisãs diſcours de M. IOVBERT, ſçachant, que vo⁹ auez par cy deuãt prins grand plaiſir à la premiere partie, que luy-meſme fit publier y a vn an. Ie croy q̃ vo⁹ ne l'aurez pas moindre de ceſte-cy: mais quoy que ce ſoit, vous plaira interpreter
en

en mieux mon hardiesse, & aggreer le present que ie vous faicts en toute reuerence & humilité : en vous baisant les mains, & priant Dieu que vous doyent, Monseigneur, le comble de voz meilleurs desirs, en parfaicte santé, tres longue & heureuse vie.

De Paris ce 3. de Feurier, 1579.

EPI-

EPISTRE DE B. CABROL, MAISTRE IVRE en la faculté de Chirurgie, de l'Vniuersité, Cité, & Ville de Montpellier, Chirurgien ordinaire du Roy.

Repulsiue des enuieux & venimeux propos tenus contre l'Autheur des Erreurs populaires.

ADDRESSEE AV tres-vertueux, Magnifique & Genereux Seigneur, M. ANTOINE de Clermont, Baron de Montoison, & gẽtilhomme de la chambre du Roy.



NDICT biẽ vray communement, que enuie ne mourra iamais. Car elle fut engendree de Lucifer, dés le commencement du mon

mōde: & n'aura iamais fin, non plus que les diables d'enfer peres de calomnie & detraction, dont ils portēt le nom. Ie l'ay quelquefois ſentie bien picquāte, & faſcheuſe en mon endroict: mais ie me ſuis touſiours conſole, & ay prins meilleur courage, de ce que ie me voyois en telle affliction, compagnon des plus gens de biē, des plus vertueux, ſtudieux, & ſçauans qui ſoyent au monde: Et de ce que i'ay touſiours ouy dire, qu'il n'y a perſonne exēpt d'Enuie, que le miſerable: & qu'il vaut mieux eſtre ſubiect à Enuie, qu'à pitié. Mais ce que i'ay ſenty en moy de ces piqueures & morſures, n'eſt rien au prix des aſſaulx & alarmes qu'elle a dōné à M. Ioubert, dés qu'il a com-

men

mencé de paroiſtre, auoir reputatiõ, & eſtre tenu entre les plus doctes & rares perſonnages de ſa profeßion. Ce fut premierement, quãd on eut publié la premiere Decade de ſes Paradoxes ſans qu'il en ſçeut rien: & plus encores, apres que l'ayant recognuë & aduouee, il l'a fiſt reimprimer, y adiouſtant la ſeconde. Bon Dieu, quelles detractions & calõnies luy excita Enuie, à l'occaſiõ de ceſte œuure-là! Ie le ſçay bien, pour l'auoir veu, au grand deſplaiſir de ſes amis, & de tous ceux qui cognoiſſent ſa vertu, valeur, & preud'hommie. Cela neantmoins luy ſucceda treſ-biẽ, & luy donna grand bruit: tout ainſi que la palme ſe rehauſe & releue, contre le fardeau qui la

preſ

preſſe, & taſche à la deprimer. Tellement que pour le iourd'huy ſes Paradoxes ſont en telle vogue, & en tel prix, que iuſqu'au plus profond d'Alemagne on les desbat, & ſouſtient: comme l'on void par les eſcripts des plus ſçauants de ce temps. Toutesfois ledict Sieur Ioubert, ayant promis vn grand nombre de tels Paradoxes (ſuyuant le roole qui eſt à la fin de ſa premiere Decade, en la ſeconde & troiſieſme edition) n'a pas voulu pourſuiure ceſt argument, comme deſdaigné & iuſtement courroucé des meſchancetez que l'Enuie luy auoit ſuſcité. Vray eſt qu'en diuerſes œuures, comm'il luy vient à propos, il deduit ſes autres Paradoxes: mais ce n'eſt qu'en paſſant, &

non

non pas à plein fond: dequoy les studieux sont fort marris. Ainsi est il aduenu (de mal heur) à l'vne de ses dernieres œures, qui sont les Erreurs populaires & propos vulgaires, par luy expliquez & corrigez, iusques au nõbre de soixante chapitres: en promettant encor plus de trois cents, comme il appert du Catalogue, qu'il a faict quant & quant publier. Mais ayant entendu par vrais rapports, qu'il en soustenoit grand' Enuie, detraction, & calomnie, voire que sa reputation en estoit aucunement diminué: enuers plusieurs, bien marry a deliberé & s'est resolu de quicter cest argument: iaçoit qu'au iugement des plus sensez & vertueux, qui en parlent sans aucun

ẽ transf

tranſport d'affection, l'œuure ſoit treſ-digne de loüange: & qu'on en doit deſirer la continuation, pour le grand bien qui en reuiendra au public. Ils excuſent treſſagement, & interpretent benignement tout ce que les meſdiſans y reprennent: & mitiguent doucement l'aigreur de leurs morſures. De ſorte qu'elles ne peuuent nuire aucunement à la reputation de l'autheur, ne la diminuër tant ſoit peu: ains au contraire, l'augmenter: comme la vertu verdoye de la bleſſure: ou comme les plantes qui portent des larmes (ce ſont, reſines ou gommes) de bonne odeur, ne les produiſent pas, qu'elles ne ſoyent ferues & blecees, Les principaux chefs des reprehenſions (pour ne dire plus
mor

morſures) de ceux qui taxēt M. Ioubert, de s'eſtre oublié en ſon œuure des Erreurs populaires, ſōt deux. Le premier, de ce qu'il l'a dedié à la Reine de Nauarre, treſ vertueuſe, & genereuſe princeſſe, vray miroir & patron d'honneur, veu qu'il auoit à traicter au commencement de ſon œuure, des matieres graſſes (comme on dict) & parties honteuſes, eſcriuant de la conception, generatiō, groiſſe, & enfantement. Le ſecōd, q̃ tout cela euſt mieux eſté en Latin, qu'en Frāçois, pour deux raiſons: l'vne q̃ ces propos ne ſonnent tāt mal en lāgue eſtrāgere, qu'en vulgaire: & q̃ les fēmes & filles, qui en ſōt pl⁹ hōteuſes n'ē euſſent eu la cognoiſſāce. L'autre qu'il ne eſt pas bō de diuulguer noſtre art

 au

au peuple, & de luy faire entendre ce dõt les medecins se veulẽt & doyuẽt preualoir: qui est, l'intelligence du plusieurs choses que le peuple fait & dit, sans sçauoir pourquoy, ny à quelle raisõ. Quãt au premier, il est suffisammẽ respondu & satisfaict en la secõde de l'œuure, tãt par Louys Bertrauã, que par l'auteur mesmes, qui a bien voulu d'abondant chãger d'addresse, & presenter tout le procez à Mõseigneur de Pibrac, Chãcelier de ladicte Dame, pour choisir & trier les propos desquels sa maiesté peut auoir cognoissance & en iuger sans nul scrupule: ledict seigneur se reseruant le reste, comme estant plus propre à sa condition. On dit, que M. Ioubert faict par ce moyen une

amen

amende honnorable. Vrayement cela eſt honnorable & fort loüable, de ſurmonter ſoy meſmes, & ſe commander tant, que de n'vſer de la liberté commune des eſcriuains, en ce que le moindre des lecteurs pourroit eſtre offenſé. Et quoy? en familier propos on dict bien à tout coup (pour peu qu'on vueille contredire à quelqu'vn, voire eſtant inferieur à ſoy) pardõnez moy. Faut-il craindre de le dire à vne Princeſſe, ou à autres de tous eſtats, quand on entend qu'ils ſont aucunement offenſez? S'il y eut iamais occaſion de dire, pardonnez moy c'eſt quand on penſe faire quelque plaiſir ou ſeruice, & il eſt tourné au rebours. Ainſi d'vn propos qu'õ aura dit pour riſée facetieuſe-

 ment,

mẽt, lequel ſera prins autremẽt, on s'excuſe en diſant, pardonnez moy, ie ne penſois pas mal dire: ou, ie n'y penſe aucun mal, ou ie ne l'entends pas comme vous le prenez. Et bien! Voila des reparations & amendes hõnorables: deſquelles il ne faut auoir honte, comme de celles qu'on faict pour abſolution ou expiatiõ d'vn forfaict pour abſolutiõ ou expiation d'vn forfaict: qui eſt vne peine criminelle & de cõtraincte, Mais le faict dõt il eſt queſtion eſt tout autre: ſçauoir eſt, d'vn qui ayant bõne intention de plaire, honorer & ſeruir, en reçoit pour recõpenſe vne detraction & calomnie publique, enuers les plus grands, iuſques à la perſonne de la Princeſſe, à laquelle ſon œuure eſt

dediee, voüee & cōſacree en toute humilité, & deuotion. Quant au ſubiect, i'en ay ouy parler gens de toutes qualitez : de tous ordres, rangs, degrez & eſtats, qui pour moy n'abſtenoyent pas d'en dire librement leur aduis : meſmes que la pluſ part ignoroyent l'affection que ie porte à Monſieur Ioubert. I'en ay bien peu rencontré, qui n'eſtiment infiniment ſon œuure, & deſirent la continuation : diſans, que c'eſt le plus bel argument qui ait eſté propoſé de long temps, enſemblement vtile & delectable : qui ſont les deux principalles conditiō d'vn œure parfaicte & accomplie. Et quant à la nuncupation, qu'il n'y a point eu de mal, ains au contraire, tout hon-

neur & reſpet: toutesfois que M. Ioubert (cõme il eſt ſage, prudẽt, diſcret & aduiſe) a tresbiẽ faict de changer ſon adreſſe, pour contenter chacun: ainſi qu'il proteſte en ſon Epiſtre à ſes amis & bien diſans. Ie viens au ſecond chef: qu'il euſt mieux valu eſcrire ces choſes en Latin, pour les deux raiſons que i'ay dictes. Touchant a la premiere, il y a eſté auſsi ſuffiſamment ſatisfaict par le Sieur Ioubert, en la ſuſdicte Epiſtre, où il remonſtre pertinemment, que les plus chaſtes femmes du monde le peuuent bien lire: & qu'elles n'y apprendront rien que choſes vertueuſes, & de leur deuoir en mariage: & leurs maris auſsi. Quant aux filles, elles n'y peuuent rien entendre, de ce qui concer

cerne les œuures de la chair ſi elles ſont bien pucelles de corps & d'ame par maniere de dire. Mais d'abondãt, pour cõtenter chacun, ainſi qu'ẽ tout le reſte, il à deſpuis retrãché tout ce qui pouuoit tant ſoit peu offencer les pl⁹ ſcrupuleuſes conſciences: ſçachant qu'il ne faut pas ſeulement abſtenir du mal, ains auſsi de l'apparẽce d'iceluy: qu'il faut quitter & reietter tout ce qui peut ſcandalizer autruy, iuſques à ſe deſmembrer ſoymeſme, ſe couper bras & iambes, arracher ſon œil propre, comme dit Ieſus Chriſt, s'ils font Matt.18.
ſcandale. L'autre raiſon eſt, qu'il ne faut ainſi diuulguer les propos de la Medecine *ne les rendre tant familiers & clairs: d'autãt que le peuple en pourroit abuſer,*
 ſça

ſçachant plus qu'il ne luy appartient: tellement qu'il voudra desormais conteſter auec les medecins, preſque tous les poincts de la medecine: Ceux qui diſent cela, ſont gens modeſtes, diſcrets, & vertueux, amis de M. Ioubert, qui le luy ont dit familierement, par maniere d'aduis. Mais il ſemble n'auoir pas bien leu ſon Epiſtre, Au lecteur d'eſprit libre & ſtudieux: en laquelle il remõſtre, qu'il a entreprins ceſte beſongne, pour contenir le peuple és limites de ſa vocatiõ, & le perſuader de n'attenter rien au faict de la Medecine: qu'il ne ſoit plus tant outrecuidé & preſomptueux, que de couſtume: qu'il entẽde mieux ce qu'il a retenu des anciens medecins, pour en vſer ſagement en ce

qui

qui le cõcerne, & eſt de ſa capacité: qu'il ne dõne plus tãt de peine aux medecins, de luy faire entẽdre ſon deuoir quãd il traicte & ſert les malades: & generalemẽt que le peuple ſçache bien, ce qu'il ſçait, ou penſe ſçauoir, & quicte les erreurs qui l'ont tant poſſedé. Deſquelles remõſtrãces & exhortatiõs l'œuure eſt toute pleine, ſãs entrer pl⁹ auãt en diſcours, q̃ de la portee des idiots. M. Ioubert ſçait tresbiẽ, q̃ les miſteres ou ſecrets de la Medecine, & les principaux points de l'art (propos obſcurs & d'importance) ne doiuẽt eſtre cõmuniqués ou deſcouuerts aux prophanes: Ainſi nõme il en quelque lieu, tous ceux qui ne ſont iurez & aſſermẽtez en l'eſchole de Medecine: ſuiuant le ſacré ſerment

d'Hip

d'Hippocras, lequel il enſuit iournellement, en faiſant iurer tous les ans vn grãd nombre d'eſcholiers, qui veulẽt ouyr les leçõs en l'Vniuerſité de Montpellier, ou y prẽdre aucũs degrez. Luy qui en eſt Chãcelier & iuge, auquel l'eſtroicte obſeruatiõ des loix & ſtatuts eſt en ſinguliere recõmandation (ſi onques elle fuſt à aucun de ſes predeceſſeurs) n'a garde de faillir en cela. Auſsi n'eſt-ce pas diuulguer ou enſeigner la Medecine aux prophanes, que de les inſtruire à bien faire ce qu'ils font, & leur expliquer ce qu'ils ſçauẽt ſans intelligence, par maniere de dire. Et puis? qui pourra trouuer mauuais, que chacun en particulier ſçache entretenir ſa ſanté, pour n'auoir tant ſouuent beſoin

du Medecin? Dira-on, que M. Charles Eſtiẽne, & apres luy M. Iean Liebault ſon gẽdre, perſonnes treſdoctes & humaines, ayẽt mal faict, d'eſcrire en François leur maiſon Rustique, où il y a beaucoup de remedes familiers, & qu'õ dict vſuels, non ſeulemẽt à conſeruer la ſanté, ou ſe preſeruer de pluſieurs maladies, ains auſsi d'en guerir pluſieurs? Ainſi le liure intitulé Threſor des pauures, eſt biẽ veu & receu de tous. Ainſi la belle œuure de M. Simõ de valambert, touchant la nourriture & maladies des enfans: & pluſieurs autres ſemblables, qui ne ſont qu'en langage François. Au contraire, il ſeroit de beſoin, que tout ce dont le peuple eſt capable, cõcernãt ſa ſanté, fut en

langue vulgaire, pour ſon profit: ſans luy enuier ce biẽ, qui eſt d'vne Enuie totalemententnemie du genre humain. Seroit-il bon, qu'õ n'euſt iamais diuulgué & monſtré au peuple, l'vſage du blé & du raiſin, à faire du pain & du vin: de cuire la chair, & appreſter les autres viandes: ains que certains hõmes euſſent tenu cela ſecret entr'eux, à fin que tous les autres paſſaſſẽt par leurs mains, & fuſſent à leur diſcretion, pour auoir du pain, du vin, & de la viande? Ainſi pour monter plus hault, des viures terreſtres du corps, aux celeſtes appartenans à l'ame) on ſe plaind d'aucuns Theologiens, qui ne veulent permettre qu'on traduiſe la ſaincte eſcripture en vulgaire, afin que le

peu

peuple ne l'ayt que par leur bouche: priuans les ignorans de ceſte paſture ſpirituelle: laquelle toutesfois eux meſmes propoſent & expliquēt en pleine chaire, autāt profōdemēt, ſubtilemēt, & diſtinctemēt qu'ils peuuēt. Et quelle differēce y a il, de lire les meſmes textes à part dās ſa maiſon, ou de les ouyr ſouuent reciter publiquemēt & en vulgaire? Ie ne trouue pas grād differēce de telles rigueurs, d'auec celle qui empeſche le peuple de ſçauoir pour ſa prouiſiō, autāt qu'il peut cōprendre de l'art, qui enſeigne à viure ſainement, & ſe biē gouuerner en maladie, ſous la conduicte & l'ordonnāce des Medecins. Et (ie vous prie) qu'eſcrit Mōſieur Ioubert, ſinon ce que preſque tous les iours re-
mon

monſtrent & inculquent les medecins aux malades, ou à leurs amis, parẽs, alliez, ſeruiteurs, gardes, & autres aſſiſtãs? Eſt-il plus mal faict de l'eſcripre, que de le dire? Ne veut on pas qu'il ſoit biẽ retenu? Et voicy le moyen, de le mettre par eſcript: car la voix ſe perd, & l'eſcriture demeure. Ainſi ie ne vois pas, que ceſte reprehẽſion ayt lieu, & ſoit mettable, ou ie ne l'ay pas bien cõprins. Voyla les principaux chefs (ce me ſemble) des cenſures que i'ay ouy par-cy, par-là. Il y a bien vn autre poinct, duquel M. Ioubert eſt fort abſurdement calomnié: c'eſt pour les depoſitions des ſages femmes, qu'aucuns oſent dire, auoir eſté inuẽtees par luy meſmes. Il refute biẽ cela en l'Epiſtre, à ſes amis

& bien disans, nõment celuy qui luy a fourny celles de Paris & de Bearn. Quant a celle de Carcassonne, ie sçay biẽ qu'il l'a eué d'vn qui estoit principal Secretaire de M. le Mareschal Dampville, qui la recitoit souuent pour plaisir. Et M. Ioubert est bien empesché d'entendre seulement les termes, desquels vsent ces sages femmes: pour les sçauoir accommoder aux diuerses parties du mẽbre qui distingue le sexe. Car il n'est pas en peine d'y trouuer autant de pieces, qu'en mettent les matrones. Nous en demõstrõs és publiques Anatomies seize, ou dixsept: que ie reciteray de l'ordre qu'elles se presentent. 1 C'est l'os Bertrãd ou Barré, autrement dict l'os Pubis ou du penil: 2 le

poil qui couure la ſuſdicte partie: 3 la motte, de quelques vns appellee Mont de Venus : 4 les deux lebures ou babines, qui ſont la bouche ou emboucheure: 5 les deux pterigomes ou aislerons grands, nommez vulgairement landies : 6 les deux moindres aislerons deſſoubs les grands, qu'on appelle Nymphe d'vn mot grec: 7 le Tentigo, ainſi nommé de Falloppe: qui eſt comme vne verruë au haut de la motte, couuert des grands aislerons. C'eſt la teſte & balane ou gland du Clitoris, lequel rapporte au membre viril: 8 ledict Clitoris, composé de deux nerfs cauerneux: 9 deux meuſcles qui le bendent & font dreſſer : 10 l'orifice de

la

la vescie, qui est vne value charnuë: 11 cinq ou six caruncules ou carnositez, semblables à verruës: 12 le grand canal respondant à la longueur du membre viril, ayant force rides circulaires: 13 le Hymen, qu'on nomme la Dame du milieu: 14 la bouche ou entree de la matrice, ou amarry, aspre & comme dentelee, resemblãt à la bouche d'vne lamproye: 15 le col de l'amarry: 16 l'orifice interne, qui est l'entree dans l'amarry: 17 le fonds & corps de l'amarry, sans aucune distinction de sellules ou logettes. Ie taise les testicules, & les aisles qui les soustiennent, auec les vaisseaux spermatiques: d'autãt que ces parties là sont par

der

derriere, cachees à noſtre veuë ſi on ne fend le ventre. Tout le demeurãt eſt manifeſte & voyable en la femme entiere, ſans luy faire aucune inciſion. Le miroir matrical nous les deſcouure toutes. Et qui en voudra auoir le paſſe-temps, pour plus grande aſſeurãce de mon dire, ie les luy monſtreray volontiers (qu'il me pouruoy ſeulement d'vn ſubiect) comme ie les ay monſtrees publiquemẽt aux eſcholes de l'Vniuerſité en medecine de Paris. Il ne faut dõc pas ſe mettre en fantaſie, que ce ſoyent choſes feinctes & controuuées: mais ie confeſſe bien, auec M. Ioubert, que ie n'entends pas les termes des matrones, & que par conſequent ie ne les ſçay

appliquer aux ſuſdictes parties. Ainſi ce ſont toutes calomnies, maudites impoſtures & detractions, que l'Enuie pasle & transie a eslãcé contre ce bon Docteur & maiſtre, voyãt la grãd vogue & deſpeſche qu'auoit ſon traicté des Erreurs populaires: lequel a eſté imprimé dans ſix mois, en quatre diuers lieux: ſçauoir eſt, à Bourdeaux, Paris, Lyon, & Auignon: & en chaſque lieu on n'en a tiré moins de ſeize cẽs. Ce liure a eu ſi grande reputation, quen'eſtãt au commencement qu'à dix ou douze ſols, il s'eſt deſpuis vendu iuſques à vn eſcu, voire à quatre frãcs: tout ainſi qu'en la cherté (eſpece de famine) le prix du blé ſe haulſe tous les iours. Qui

plus eſt, chacun demande aux libraires & imprimeurs, la ſuitte de ceſt œuure: & meſmes ſon auteur eſt iournellement importuné de mettre le ſurplus en lumiere, au moins de cinq en cinq liures, s'il ne veut tout à vn coup ſuiuant le deſpartement qu'il en a faict: outre ce qu'il promet dauantage. Mais il eſt ſi deſpité, & ſe reſſent tellement des ſuſdictes piqueures, cõme il eſt homme de grand cœur, extrememẽt ialoux de ſon honneur, qu'il a ſouuent penſé, ie le ſçay bien, de bruslér tout ce qu'il en a faict. O quel dommage! Tant y a qu'on ne l'a peu encor fleſchir, & faire condeſcendre à la publication des autres parties: qu'il tient ſi ſecret-
tes

tes & ſerrees, qu'il n'y a moyen de les voir, ou en auoir ſimple communication. Car ie m'asseure, & il s'en doute bien, que plusieurs entreprendroyent fort volontiers de les faire imprimer à la desrobee, ſans luy en demander congé. Or voyant ceſte ſienne reſolution (pour ne dire, obſtination) ie me ſuis aduiſé de faire imprimer quelques chapitres, que i'auois autres fois eu de luy, m'ayant faict ceſte faueur que de m'expliquer certaines propoſitions, deſquelles ie deſirois l'intelligence & ſon aduis. Il n'y en a pas grand nombre, mais la pluſpart des chapitres ſont fort longs, & contiennent beaucoup

de chefs: tellement que qui les voudroit deſpartir par le menu, il n'y en auroit guieres moins de trente. Monſieur IOVBERT les auoit traſſez, long-temps auant qu'il publiaſt la premiere partie des Erreurs populaires: & ſont de certaines matieres, qui ont eſté deſpuis rangees par leur autheur, en la diuiſion de toute l'œuure, & generale & particuliere, pour tenir lieu, l'vn au ſeptieſme liure, l'autre à l'onzieſme, dix & ſeptieſme, vingttieſme, vingt & troiſieſme, vingt & cinquieſme, vingt & ſizieſme, & ceux qui s'enſuiuent iuſques au trentieſme. Ie ne me ſuis pas autrement ſoucié de leur ordre,

puis

puis qu'on ne peut auoir autre choſe pour le preſent de leur autheur, ainſi qu'il auoit promis. Il en faut vſer comme d'vn mauuais payeur, duquel on prend ce qu'on en peut retirer. Ie me ſuis contenté, de faire faire & obſeruer ſon orthographie, comme ſi l'ouurage ſortoit de ſa main. A quoy s'eſt fidellement & treſ-volontiers employé Chriſtofle de Beau-chaſtel ſon nepueu: auquel i'ay faict donner pour ſon vin, autant de doubles eſcus, qu'il a doublé de chapitres. Ie ſçay bien que Monſieur IOVBERT ne ſera pas content de ce que i'en ay faict, mais i'y ay eſté pouſſé d'vne bonne affection &

intention, qui me pourront faire trouuer grace enuers luy: mesmement quand ie l'auray faict, de l'aduis de quelque sien grand amy: & que l'œuure sera bien imprimee à sa façon. Car bien souuent la circonstance faict, qu'il n'y a point de mal en ce qui de soy est reprochable, comm'on dict, du bon dol. Et pource i'ay pensé de vous en communiquer, Monsieur, vous (dis-ie) qui auez credit, & pouuoir d'appaiser ledict Sieur IOVBERT, quand il se plaindroit de ceste mienne entreprise: d'autant que ie voy bien qu'il vous respecte, reuere, honnore & cherist singulierement: vous estant si amy & seruiteur, qu'il n'en

pourra auoir aucun desplaisir, s'il sçait que vous l'auez troué bon. Ains au contraire, il me sçaura gré de l'auoir faict, quand il verra que ç'a esté apres vous auoir declaré mon desseing: ensemble à meßieurs de la Roche & de Beau-fort voz treschers freres, meßieurs de la Baume, de Montperoux la Verumne, de Vontais, de Pardillan, du Moutet, de la Coste, de Brette, de la Bastie: meßieurs de Sagnes, Reuol, les deux Girards freres, du Vaure, Alian, Renier, & autres ses amis, qui voyent plus clair en cet affaire que luy, cõme ceux qui sont hors du ieu. Et outre ce que ie le descharge par tel moyen, du

pen

penſement qu'il en pourroit auoir, encor ie luy cauſe ce plaiſir, de l'exempter & vindiquer des morſures & piqueures de la maudite enuie (qui ſeule arreſte le cours de toute l'œuure, promiſe d'vn bel ordre) en prenant ſur moy toutes les indignations des malins enuieux. I'ay adiouſté à ceſte ſeconde partie des Erreurs populaires, vn Catalogue de pluſieurs diuers propos vulgaires, que i'ay colligé de pluſieurs. Et celuy qui m'en a le plus fourny, pour les communiquer à Monſieur IOVBERT, ça eſté Maiſtre Guillaume Capel, docteur en Medecine de Paris, homme treſ-docte & humain, fort curieux des choſes plus gen-

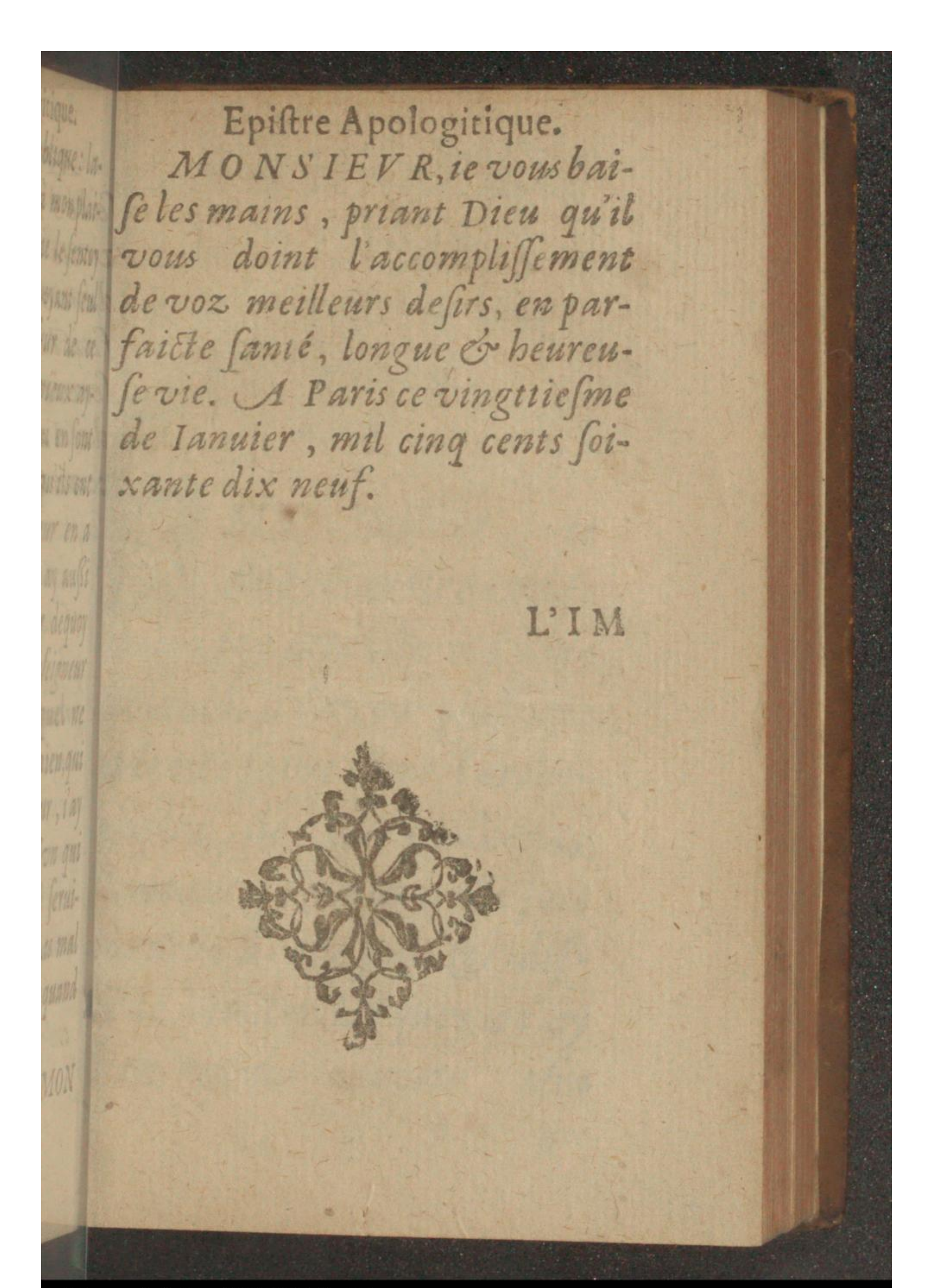
tilles. Ie ne doute pas que Monſieur IOVBERT ne reçoyue de bon cœur ledict Catalogue, ayant inuité tous les lecteurs à luy enuoyer de toutes parts, les ſentences vulgaires qui ne ſont en ſon roolle. Ainſi ie le gratifieray aumoings de cela, que le luy donne comme pour mon ſymbole,

Monſieur, ie vous ſupplie treſ-humblement vous tenir preſt pour ma deffence, ſi par fortune i'ay encourir reproche de ceſte entrepriſe : & me parer de voſtre targe, qui eſt la bonne grace de Mõſieur IOVBERT, lequel ayme & eſtime infiniment la voſtre. Qu'il ſçache par vous, que ie ne l'ay faict ſans conſeil, & que i'y ay eſté con-

trainct

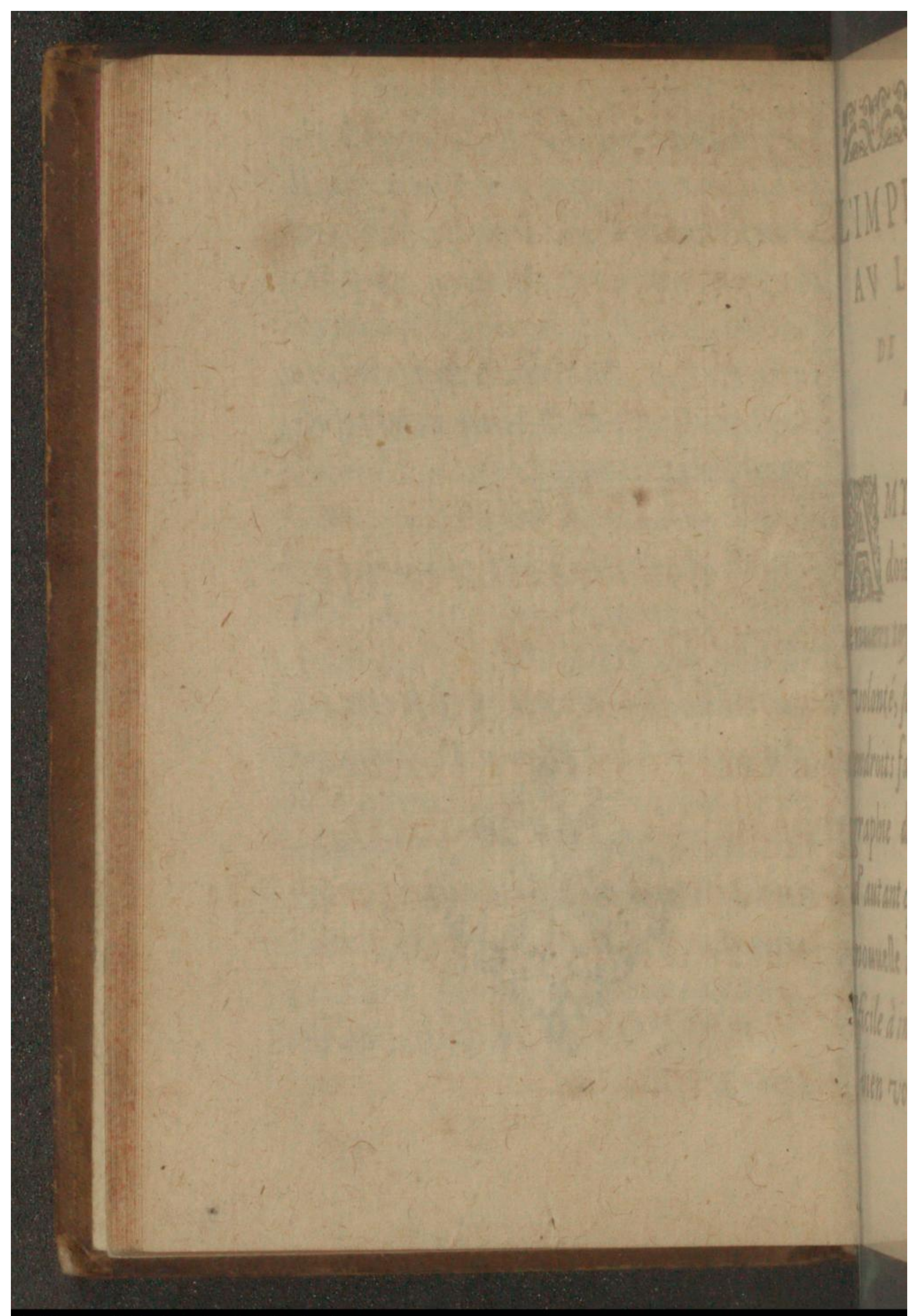
trainct de l'vtilité publique: laquelle i'ay preferee à mon plaiſir particulier. Car ie le ſentoy bien plus grand, me voyant ſeul iouyſſant & poſſeſſeur de ce fruict. Mais ie l'ay mieux aymé deſpartir à ceux qui en ſont deſireux, pour le gouſt qu'ils ont prins, à ce que l'autheur en a luy-meſme publié. I'y ay auſsi eſté inuité, pour auoir dequoy faire vn preſent à Monſeigneur *de* VILLEROY: *auquel ne pouuant rien offrir du mien, qui fuſt digne de ſa grandeur, i'ay emprunté des fruicts d'vn qui luy eſt treſ-affectionné ſeruiteur, & qui n'en ſera pas mal contant, (ie m'en aſſeure) quand il s'en auiſera.*

MON



MONSIEVR, ie vous baiſe les mains, priant Dieu qu'il vous doint l'accompliſſement de voz meilleurs deſirs, en parfaicte ſanté, longue & heureuſe vie. A Paris ce vingttieſme de Ianuier, mil cinq cents ſoixante dix neuf.

L'IM





L'IMPRIMEVR AV LECTEVR DE BONNE AME.

AMY Lecteur, ie dois biea estre excusé enuers toy, attendu ma bõne volonté, si i'ay en plusieurs endroits failly cõtre l'orthographie de M. Ioubert, d'autant qu'elle m'a esté fort nouuelle à ceste fois, & difficile à imiter. Dequoy ie t'ay bien voulu aduertir, afin

que tu n'imputes à l'autheur quelque deffaut en l'obseruation de ses reigles, ou d'n'estre par tout semblable à soy. I'espere de faire mieux vne autre fois, si i'ay ce honneur d'imprimer encore de ses œuures Françoises: te priant cependant de corriger toy-mesme les fautes plus notables, & qui peuuent troubler le sens (lesquelles m sont eschappees) comme s'en suit.

ADVER



ADVETISSEMENT SVR L'ORTHOGRA-PHIE DE M. IOV-BERT.

IL trenche tant qu'il peut toutes les lettres ſuper-flues : c'eſt à dire, celles qui ne ſont prononcees au langage François: entendant par *François*, non pas toutes les langues auſquelles commande le tres-Chreſtien Roy de Frãce (à qui Dieu doyent bõne

vie & longue) ains la Courtiſane, ou des lieux eſquels on parle mieux. Car leſdites lettres ne ſont point ſuperflues en quelques prouinces du grand Royaume de France qui les prononcent en leur parler vernacule. Exemple, le, *E*, ſuperflu en ces mots *Lieuë* & *Eaue*, pour dire *lieu* ou *luë*, & *eau* eſt bié prononcé en Poiteuin. Le, *S*, qui eſt ſuperflu en dix mil le mots François, eſt prononcé en Gaſcon, Languedogeois, & Prouenſal. Ainſi preſque de toutes lettres, que le François obmet & taiſe en ſon parler, vous les

oyez

oyez prononcer en diuer-
ses Prouinces de ce Royau-
me. Là où *G*, doit ſonner
comme *I*, conſonante de-
uant vn *A*, ou vn *O* il entre-
met vn *E*, ou il eſcrit le mot
par vn j longuet, ſignifiant
conſone. De ceſtuy-cy, vous
en auez l'exemple au mot
ans au lieu de *gens*: afin que
s'il eſcriuoit *geans*, comme
il eſt eſcrit *mangeans*, on
n'entendit les grands hom-
mes dicts *gigantes* en Latin.
On ne trouuera pas eſtran-
ge qu'il eſcriue *mangeoit*,
mot diſſyllabe, veu que to⁹
eſcriuent *George*, auſſi de
deux ſyllabes où le *E* n'eſt

õ 3 point

point ouy. Il eſcriuoit bien *manjoit* par j long & conſo-nant: mais on pourroit equi-uocquer, & prendre ce mot pour celuy qui ſignifie tenir en main, ou toucher de la main. Il eſcrit par *lh* les mots eſquels on prononce *L* li-quide, comme s'il y auoit *li.* Exemple *fille galharde*, com-me s'il y auoit *filie, galiade*: mais il ne faut faire que vne ſyllabe du *ie* & *ia.* Ce que l'e-ſtranger ne comprendra ſi bien, que d'eſtre vne fois aduerty, que *lh* & vne *l* li-quide ou coulant, tout ainſi que s'il y auoit vn *I* apres. Il faict eſcrire *fou, cou, mou,*

ſou

u (au lieu de *fol, col, mol,*
oul) ainſi qu'on les pronõ-
e. Il retrenche les *N* des
ierces perſonnes plurielles
ienent, dirent, firent : & tant
l'autres, comme on peut
voir en l'Apologie de ſon
orthographie composee par
ſes enfans. En quoy certai-
nement il y a grande eſpar-
gne de lettres: & par conſe-
quent profit à la Republi-
que, entant que les liures
imprimez de ceſte façon,
ſeront à meilleur marché,
aumoins de la dixieme part.
Car il y a bien autãt de let-
tres rabbatuës. Ce qui eſt
fort conſiderable, attendu
õ 4 la

la multiplicité des liures qu'on a pour le iourd'huy, par benefice de l'Imprimerie : leſquelles il ſeroit bon de reduire en plus petit volume, & imprimer en moins de lettres qu'on pourroit, voire qu'vne ſignifiaſt tout vn mot, ou vne ſentence : à l'imitation des lettres Hieroglyphiques des Ægyptiens (choſe bien inuẽtee) afin qu'on en peuſt ioüyr à meilleur marche. Outre ce, qu'vn gros liure deſplaiſt, & donne penſement à celuy qui en deſire la lecture : car on n'a pas pluſtoſt commencé vn liure, qu'on en voudroit

droit

droit voir la fin. Vous verrez bien d'autres raiſons en la ſuſdite Apologie (œuure non moins vtile, que gentile & delectable) & en la declaration des abus que l'on commet en eſcriuant, miſe en lumiere par treſ excellent perſonnage, maiſtre Honorat Rambaud, hõme tres-digne de louange immortelle, pour l'extreme deſir & ardente affection qu'il a de profiter au public, plus ſans comparaiſon qu'à ſon particulier. Son liure eſt nouuellement imprimé à Lyon, par Ian de Tournes. Quand M. IOVBERT en

parle,il dit qu'on ne le pourroit assez estimer : tant est de bonne grace,& preignãt de raison le discours de ce bon homme, lequel il cognoit familierement & aime extremement.

**
*

MAius Io captâs noſtris IOBER-
TE camœnis,
Io triumphe, fas Io.
Aut (clari ſoboles patris) è ſtige Mæo-
na ſolue,
Aut monſtra clauâ figere
Deſine: vel fuerit tantis ingrata tro-
Noſtri camœna ſeculi. (phæis
Monſtra quidem Alcides ſtupido me-
tuenda popello,
Partu deorum diſcidit.
Monſtra ſed errorum tu Coa cuſpide
Turbæ timenda Delphicæ. (ſcindis,
Ergo tuis vt Io par ſit IOBERTE triũ-
Emitte Plutus è fauis (phis,
Mæonidem: patris ſolium vel Apolli-
nis, aulam
Stellis coruſcam ſcandito.

Io. EDOARDVS du Monin, Burg.

Κεκροπίδας νοσέοντας ἰδὼν ἐπιδήμιον ἄλγος.
Ἐξεσάωσε κακοῦ Κώ ως Ἱπποκράτης.
Ἀγνοίην νοσέοντας ἰδὼν ἐπιδήμιον ἡμᾶς.
Σῶσεν ΙΟΥΒΕΡΤΟΣ δεύτερος Ἱπποκράτης.

Ἰοσήππου Σκαλανοῦ.

Illudit miseris varius mortalibus error:
Et nullum errores non genus artis habet.
Sed non quàm medica, damnasior error in arte:
Vnde salus doctis, mors rudibusque venit.
Non ducis indocti duplex datur error in armis:
Cui semel errãti tota caterua perit.

Non

Non sibi commisso medicus bis aberrat
in agro.
Errorem cuius mors aliena luit.
Ergò magna tuis, decus ô IOBERTE
medentum,
Gratia debetur tēpus in omne libris.
Qui non contentus præcepta docere
medendi,
Qua schola doctorum, Regis &
aula probet:
Errores etiam, quos ignorantia vanis
Inuexit populis in sua dāna, doces.
Quod pietas est si qua viam monstra-
re vaganti,
Quam pius arte tua est vita tuēda
labor.

IO. AVRATVS Poëta Regius.

CHacun monstre sa faute, vn
monstre à faire mieux.
Infinis sont de mal, vn chemin de
bien faire.

De

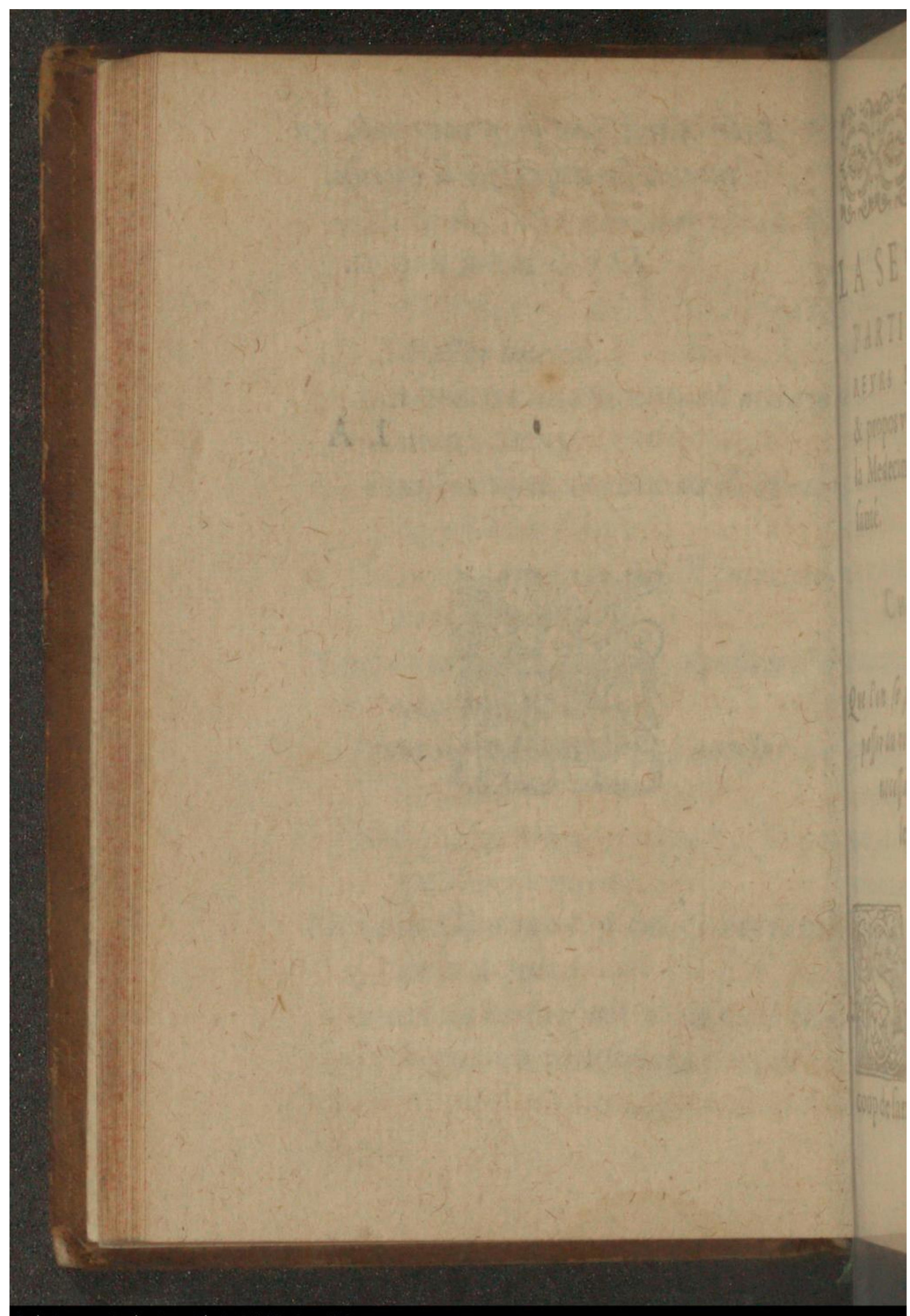
De IOVBERT & l'aduis, & l'exē-
ple à mieux faire,
Tance de faire mal, apprend de
sa re mieux.
C'est bien faire, aduertir l'esgaré
d'aller mieux.
Le remettre au chemin, est encore
mieux faire.
Aduiser l'homme cheu de sa cheu-
te, est bien faire:
Et luy tendre la main, est faire en-
core mieux.
Tant de lampes esteindre, Apollon n'a
que faire,
Menteuses ez couleurs, aprises de
les faire
Pallir aux yeux trompez, sinon
qu'il luyse mieux.
En vain l'homme deffend, & reprend
de mal-faire,
Sinon qu'en faisant mieux, il en-
seigne à mieux faire.

Bien faict qui bien reprend, & mieux faict qui faict mieux.

DV PERRON.

LA







LA SECONDE PARTIE DES ERREVRS POPVLAIRES, & propos vulgaires, touchant la Medecine, & le regime de ſanté.

CHAPITRE I.

Que l'on ſe peut & doit ſouuent paſſer du vin: dont il n'eſt tant neceſſaire, que cuide le vulgaire.



ANS doute le vin eſt treſ-bon aliment, qui non ſeulement engendre de ſoy beaucoup de ſang, ains auſſi fait mieux

 dige-

digerer les autres viures, reuient tost les esprits, suscite la chaleur naturelle, & luy donne vigueur, entretient l'humeur radical, expurge les excremens liquides par sueurs & vrines, dissipant en fumee les plus subtils, qu'on nõme fuligineux. Bref il est infiniment profitable, à qui en vse moderement & à propos. Mais si on abuse de sa bonté, en le prenant plus pour plaisir, que par necessité, il fait tout le contraire, engendrant mille maux au corps & à l'esprit: qui ont pour leurs causes prochaines, des crudités, phlegmes, froideurs, opilations, & autres indispositions totalement contraires aux qualités du vin. L'experience le demõstre suffisammẽt, quand nous voyons que les yurõgnes sont fort suiects à catharres, mal caduc, apoplexie, subeh, stu-

peur, paralysie, tremblemẽt, gouttes froides, hydropisies, & semblables. Il faut donc vser du vin auec discretion, accõmodant le naturel de ses proprietés, au besoin que nous en auons: Et premieremẽt les enfans qui sont biẽ nés, s'en doyuent abstenir, parce qu'ils ont naturellement si grand chaleur & humidité qu'on ne leur peut augmenter ces qualitez, sans euident preiudice de leur santé. Outre ce que le vin remplit fort la teste de vapeurs: dont eschaufant leur ceruelle bouillãte, il endommage leur esprit. Passez les dix huict ans, le vin est permis en bien petite quantité, & plus aux filles qu'aux garçons, contre l'opinion vulgaire: & il le faut augmenter de peu à peu, iusques au quarantieme an. Ie dis de peu à peu: car autrement il trou-

ble l'entendement, & l'elourdit ou rend furieux, prouoquant la ieunesse à cholere, luxure, & toute lasciueté. Aux vieillards il est fort propre, & leur est comme le lait aux enfans. Mesme Platon (diuin philosophe) disoit, que Dieu l'a-uoit donné aux hommes, pour remede cõtre l'aspreté de la vieil-lesse, Medecine bien salutaire. Car il les fait raieunir, oublier les ennuis, soucis, soupçons, & cha-grins, les rendant plus maniables, en remollissant leur rude & dure condition: tout ainsi que le feu attendrit & rend maniable le fer. De ce propos on peut entendre que le vin n'est pas tant necessai-re, que plusieurs ne s'en puissent bien passer, non seulement estans malades, ains aussi en pleine san-té. Car aux complexions chaudes nommemẽt & aux aages de mes-

me,

me, il eſt nuiſant: parce qu'il augmente leur chaleur outre ſa deuë proportion, en danger d'y mettre le feu, qui brulera tout l'edifice. Mais laiſſant à part telles raiſons, ie veux mõtrer par vne enqueſte, que l'on vit commodement, ſainement, & longuement, voire en tout aage, en tout lieu & toute ſaiſon, auec l'abſtinence du vin. Le monde eſt d'ancienneté diuiſé en trois parties (auiourd'huy on y adioute la 4. & la 5.) deſquelles l'Europe que nous habitons eſt ſelon les Coſmographes, ſi petite à l'egard des autres parties, que ſi tout le monde n'eſtoit qu'vne cité, comme Paris, l'Europe de ſa part n'y auroit qu'vne maiſon ou deux: l'Aſie, l'Afriq̃ & l'Amerique ſe repartirõt le reſte. Or ce peu de terroir, eſt l'endroit où il ſe boit plus de vin. Car aux autres pays,

où il n'y croit point de vignes, ou les gés s'abstiénét de ce breuuage (si ce n'est à cachetes) par l'ordonnance de Mahōmet: duquel la secte a prins telle estendue, que les Chrestiés ne sont qu'vne poignee de gens, comparés à si grande trouppe. En sont ils pl^9 mal sains, foibles ou delicats? Non: ains au contraire, nous admirons leur force. Ne dit on pas, Il est fort comme vn Turc? Quant à l'agilité, adresse, viuacité, & autres vertus corporelles, ils ne cedent point aux Chrestiés, s'ils n'en emportent le pris, outre ce qu'ils viuent sainement, & paruiennent à grand' vieillesse. Si on dit, que l'Afrique & l'Amerique sont pays trop chaux pour l'vsage du vin, mais que aux lieux froids ou temperés, on ne peut bien viure sans tel breuuage: ie respondray qu'vne

part de l'Asie est egallement temperee, & sous le meilleur climat de l'opinion des plus renommés Geographes. Ce qui est vers le Septētrion, gele de froid: ce neantmoins le vin par tout est incognu, & par tout on vit commodement. Que dirons nous, si en nostre Europe Chrestienne aussi, on trouue infinies personnes qui n'en beurēt iamais ? & d'autres qui n'en boyuent guieres souuent, comme ez pays Septentrionaux & froids, où il ne s'ē recueillit point: & apporté d'ailleurs, il est si cher, que les pauures gens n'en tastent sinon les bonnes festes ? car leur ordinaire est de l'eau pure, ou de la biere, ceruoise, citre, poiré, pommé, & autres breuuages artificiellemēt preparés de grains, ou de fruicts. Ils ne viuent pas moins pour cela que les riches: ils sont autant sains &

gaillars, sauf le plus. En noz montagnes (i'entens de celles qui sont vn peu loin des coutaux & des pleines qui produisent le vin) les pauures ne boiuent que de l'eau pure, & si viuent plus longuemét, estãs moins souuent malades, que ceux du bon pays: auquel se trouuent encores plusieurs qui, ou de natiuité hayssét le vin, & l'abhorrét estrangement, ou qui l'ont depuis quitté de leur gré, ayãs egard à leur santé? comme pour euiter les rheumes, catharres & gouttes. Tellement que si nous colligeons de cette diuision, le nombre des vin beuueurs, nous le trouuerons si petit, que du monde party en mille, à peine les dix en seront. On n'oit pas dire pourtant, que nous viuions plus long temps, ou plus sainement à tout nostre vin, que les autres des regions plus chaudes,

les, plus froides, ou temperees. Ce neantmoins le vulgaire ignorant, & ſur tout le payſan, a telle affection au vin, que ſans luy il ne penſeroit viure. Sain & malade il en veut touſiours, meſme eſtant malade de fieure ardente. Si on le luy defend, par ce qu'il augmente euidemment la brulante chaleur, & redouble l'exceſſiue alteration, la douleur de teſte & des reins, mettant le patient au dangier de freneſie, il a opinion qu'on le veut mettre bas & affoiblir à ce que le mal dure plus longuement. Ces pauures gens cuident parfaictement que le ſeul vin ſoutient toute la force. Dont pour chaſſer la maladie, ils cherchẽt à boire du meilleur. Il me ſouuient d'auoir panſé y a vingt cinq ans, vn Gentilhomme pres Aubenas en Viuarez, qui me vouloit prouuer, que

luy ayant grand'fieure & continue, à raiſon d'vne vraye pleureſie, ne s'en deuoit abſtenir: diſant que le Vin ha prins ſon nom de Vie, cõme s'il eſtoit de ſon eſſence. Et quand i'auoys refuté cela, il me repliquoit ainſi: comment eſt-il poſſible, que le vin, ſi bon & gracieux à toutes perſonnes, iuſques aux plus incognus, fit mal à moy qui toute ma vie l'ay aymé & careſſé extrememẽt? Ne ſeroit-il pas bien meſchant, & non pas bon, comme chacun l'eſtime? Voila les beaux propos que tiennent les plus habiles d'ẽtre les idiots, qui ne ſuiuent qu'vn appetit ſenſuel & brutal. Les autres cuident ſimplement de faire leur proffit, n'eſtãs eſmeus d'aucune volupté, non pas meſmes trouuans pour lors bon gout au vin, non plus qu'à vne medecine: dõt ils meritẽt

de leur naïue ſimplicité, qu'on les oſte de ceſt erreur. Qu'ils ſachent donc, que les Medecins interdiſent le vin en deux cauſes, principalement en l'vne, quand le malade ha grand'chaleur par tout le corps ou en quelque partie. Ne ſentés vous pas euidemment que le vin eſchauffe? Si vous plaignez d'eſtre comme dans vn feu, n'vſés rien de ce qui peut augmenter la chaleur. Quelqu'vn me reſpõdra, qu'on le trempe, ou (comme on dit) laue ſi bien, qu'il n'ha plus gout de vin. Et dequoy ſert il donc, ſi l'eau abbat totallement ſa force? Vous direz, qu'il corrige l'eau de ſa qualité, & le peu de ſubſtance qui eſt parmy, recree & maintient la vertu du patient. Il faut donc que ce peu de vin retiẽne ſon naturel, en proportion de ſa quantité: dont il nuira touſiours quelque peu. C'eſt

par

parler à toute rigueur, non pas en Medecin doux, humain & amy de nature: lequel outre les susdites cõsiderations, doit auoir esgard à la coustume, & cupidité du malade: & se souuenir de la sentence du bõ vieillard, qui dit si sagement: Le boyre & le manger vn peu pires, mais plus agreables doyuent estre preferés à leurs contraires. Et luy mesme donne ez maladies aigues, qui sont auec fieure continue, du petit vin, qu'on nõme oligophore, lequel nous pouuons contrefaire auec force eau & peu de vin. Ie diray bien d'auãtage, que le vin fort trempé desaltere mieux, raffraichit & humecte plus que l'eau pure, ainsi que Galen remõstre de l'oxycrat, en ceux qui ont grand' soif. Car le vin, & le vinaigre fait plus auant penetrer l'eau, qui raffraichit & humecte: dõt il s'ensuit,

qu'on s'en desaltere mieux. Et de fait, si ie ne craignois l'abus & l'importunité (car si on en permet vn doigt auiourd'huy, demain on en veut deux) & le reproche qu'on en peut encourir, ou pour le moins la suspition d'auoir mal procedé, quand apres il suruiẽt quelque accident de la nature ou ordinaire de la maladie (lequel on raportera à vne goutte de vin) i'en permettrois quelque peu aux febricitans qui en ont grãd desir: & ie m'asseure qu'ils s'en porteroyent mieux. Mais nous craignons tãt de choses, que nous aimons mieux que le malade endure quelque desplaisir, que si l'hõneur du Medecin en estoit interessé. Car on abuse facilement de ce qui est plaisant: & si on permet quelque chose qui soit vn peu suspecte au vulgaire, tout est calomnié. Outre ce qu'il y a beaucoup

d'au-

d'autres moyens de ſubſtanter vn malade fort debile, exempt de tout danger ou ſoupçon : comme sont potages, conſumés, coulis, preſſis, deſtils, eau de chair, œufs frais & moulets, qui nourriſſent bien plus que du vin. Vray eſt que le vin cauſe la digeſtion, & facile diſtributiõ des autres choſes qu'on prẽd: il recree, reſioüit, fait mieux dormir, & ſi deſaltere mieux eſtant bien trẽpé, que ne fait l'eau pure, ou auec du ſyrop. Seulement ie remonſtre, de ne s'y affectionner tant, qu'on en vueille boire comme que ce ſoit, & meſmes qu'il ſente au vin, quand les Medecins le defendent: ou (que pis eſt d'en boire à la deſrobbee, comme pour nous trõper. Nous eſſayons par tous moyens de retirer le bois, qui bruſle, & oſter les charbons, pour eſteindre ce feu : & eux au contraire, y verſent de

e l'huile. Ils ont eſgard à la foiblesse: mais comment eſt-ce qu'on ſe mettra la force au corps, ſi la chaleur que le vin augmẽte, eſt ce qui l'affoiblit? On voit que la chaleur de l'Eſté, du bain, ou de l'eſtuue, nous rend tous laſches, vains & abbatus. La fieure cauſe ſemblable effect, pl⁹ de ſa ſimple qualité, que du fardeau des mauuais humeurs. Si en meſpriſant nos raiſons, ils vouloyent à tout le moins entendre aux aduertiſſemens que Nature leur donne, ils s'y porteroyent plus ſagement qu'ils ne font. Car comme l'eſthomac eſtant plein d'humeur, le plus ſouuent nous perdons l'appetit (ce que denote, qu'il n'y faut plus rien mettre, que cela n'en ſoit hors) auſſi quand le vin nous ſemble amer, ou d'autre mauuais gout, comme il aduient preſque en toutes fieures, il faut ſoup-

ſoupçonner, que pour lors il n'eſt pas proffitable,, & que le corps n'en a beſoin. Car Nature a baillé vne rude cognoiſſance à l'eſthomac, & à ſa bouche (qu'on appelle vulgairement le cœur, à l'imitation des anciens Grecs) de ce qui nous eſt cõuenable, auec l'appetit qui nous en aduertit, afin que nous regis par elle, ſi nous eſtions bien ſages & obeïſſans, d'vn inſtinct qu'elle donne, ſçachions nous gouuerner ſains & malades. Mais l'intemperance des hommes eſt telle, que nonobſtant ces admonitions, ils veulent ſuyure vn autre deſir. Ie tiens cela pour ordinaire, que quiconque eſtant malade (ſur tout ayãt fieure) ſent le vin de mauuais gouſt, il meſpriſe & offence Nature, s'il entreprend d'en vſer. Mais ie ne dis pas au cõtraire, qu'õ n'en puiſſe boire, ſi on le trouue bon.

Car

Car la ſeconde occaſion qui nous contraint à le defendre, ne luy fait pas touſiours perdre ſa friande ſaueur. C'eſt le rheume ou catharre, lequel lors qu'il eſt loin de la bouche, n'y peut imprimer mauuaiſe qualité: ce neantmoins le vin eſt à bõ droit prohibé en telle affectiõ, pource que les humeurs fondus, ſubtiliés & eſchauffés de la chaleur du vin, deffluent plus aiſément: & que la meſme qualité eſlargit les paſſages en dilatant les pores & conduits. Outre ce que le vin eſt ſi fort penetrant, que nous le ſentõs quelquefois iuſques au bout des ongles, auſſi toſt qu'on l'a beu. Dont rencontrnat par chemin des humeurs gros, peſans & tardifs à ſe mouuoir, il les pouſſe, agite & rend fluides. Pour ces raiſons, nous cõſeillons aux rheumatics, catharreux & goutteux, de s'en abſtenir.

Ce n'eſt pas pour noſtre plaiſir, cõme ſi nous nous delectiõs à gehẽner les perſõnes, & à les traitter rudement. C'eſt le mal qui nous monſtre dequoy il s'agrandit, & nous le remonſtrons aux malades. N'eſt-ce pas vne lourde faute, de bailler au mal les armes, deſquelles il vous battra? Doncques il conuient ſe ranger à ceſte concluſion, que le vin n'eſt pas tant propre à l'homme, qu'il ne s'en doyue ſouuent paſſer, en ſanté & en maladie: veu meſmes qu'il y a infinité de gens qui n'en burent iamais, & ils n'en viuent moins ſainemẽt. C'eſt vne grand' erreur, de l'eſtimer ſi conuenable à ſouſtenir nos forces, que nuiſant de ſa qualité, on ne ſe vueille pas quitter. On fait des boiſſons delicates pour les plus delicats, au lieu de vin: cõme eſt l'hippocras d'eau (nommé Bouchet) & l'eau

l'eau de coriandre. La ptisane & l'hydromel serõt pour le commun. I'entens de l'hydromel aigueux, & non pas du vineux, ainsi nommé vulgairemẽt, de ce qu'il ressemble à la maluoisie de saueur & forteur. Dont il n'excite guieres moins les fluxions, que le vin. L'aigueux est proprement dit Melicrat, & le vineux Hydromel, selõ Dioscoride. *li.1.c.17.*

CHAPITRE SECOND.

Contre ceux qui pensent, toute fieure estre de froid, hors mis celle qu'on nomme chaude. D'où procede le frisson, & le retour des fieures terminees.

L'ABVS que l'on commet du vin és fieures, comme nous venons de monstrer, n'est pas seulement fondé sur l'entretien de la force, ains sur vn autre erreur du vulgaire, qui pense que la fieure

ſoit maladie froide. Sa raiſon eſt (à mon aduis) que ce mal eſt cauſé de froid, & vient auecques froid: ſinon (parauanture) la fieure cõtinue, qu'on nõme pour ce reſpect fieure chaude. Car volõtiers apres vn grand trauail ou exercice, qui a fort eſchauffé le corps, ſi on eſt ſurpris de froid, il y a danger de fieure. Et de fait le peuple ne reçoit guieres autre cauſe que du mal, qu'il appelle Morfondement. Si la fieure eſt terminee, cõme la quarte, tierce, ou quotidiẽne, ſoit ſimple, ſoit double, ou compoſee: par ce que l'accés commence par friſſon, rigueur, tremblement, ou horipilation, il cuide proprement que le mal ſoit la froideur encloſe dans le corps, laquelle il faut vaincre par chaleur, nature luy enſeignant qu'vn cõtraire repouſſe l'autre. Donques ces bonnes gens ont

opi-

opinion, que la fieure soit ce grand froid causé de froid. Tellemét que si on leur demãde apres l'accés s'il a gueres duré, ils respondront, vne heure ou deux pour le plus : n'estimans que la chaleur qui viẽt apres le froid, soit du cõpte. Voila pourquoy tout leur dessein est à se reschauffer: dont ils se couurent fort, chauffét des pierres & tuilles pour les pieds, boyuent de bon vin pur, hument de boüillons espissés, saffranés, auec du fromage fort vieux, & picquant comme poyure. Bref ils n'essayent que à surmonter le froid, & prouocquer bon gré maugré la sueur: comme si le mal estoit d'humeur gelé & glacé, qu'il fallut fondre & conuertir en eau. Ainsi quand ils commencent de sentir la chaleur : ils estiment que la fieure est passee, & ne faut plus qu'attendre la sueur. Parquoy les mieux

aduisés d'entr'eux, endurent patiemment la gehenne d'estre presque estouffés de couuertures durant la grãd' chaleur, pour espraindre l'humeur, tout ainsi qu'õ presse vne esponge à deux mains. Ils pensent, que l'importune chaleur qui tant & si longuement les ennuye: apres le frisson peu durable, n'est que de leur procedure & gouuert: ayans par tous moyens voulu subiuguer le froid, qu'ils tiennent seul pour essence du mal. Dõt despuis ils nourrissent la chaleur ardante le mieux qu'il leur est possible, iusques à la sueur. Il ne se faut donc esbahir s'ils vsent de l'espicerie, puis qu'ils ont telle opinion. Mais les paurets sont en tresgrãd' erreur, quãt à l'essence de leur mal: & de là pullulent ces fautes. Car ils ne sçauent pas, que la fieure soit l'ardente chaleur, & le froid son pre-

precurſeur, ou le trompette qui ſignifie ſa venuë: ce que ie leur feray entendre bien ayſément par ce diſcours, en remonſtrant la cauſe de ſi diuers effects. Noſtre peau eſt toute percee de petistrous, leſquels on ne peut apperceuoir, ſi ce n'eſt par la ſueur qui en ſort, & du poil qui en occupe la plus grand part. Nature bien aduiſee l'a fait ainſi, pour donner libre paſſage aux fumees excitees de noſtre chaleur, leſquelles ſans cëla l'eſtoufferoyent, comme on voit mourir le feu à faute d'eſtre eſuenté. Ces fumees ſont ſemblables à ſuye, noires, graſſes, de matiere bruſlee, inuiſibles de leur ſubtilité, ſi ce n'eſt par effect, qui eſt la ſaleté, noirceur & graiſſe qu'elles rendent à noz chemiſes & autres veſtemens. Auſſi en hyuer pource que le froid ſerre & cōdenſe, la peau des mains (qui ſont plus

deſcouuertes pour noſtre vſage, qu'autre partie du corps) eſt rude & noire dudit excrement retenu. Car il ne ſe vuide pas bien, quand le cuir eſt conſtipé. C'eſt donc l'vſage, & dequoy nous ſeruent les pertuis de la peau, ſçauoir eſt, de donner lieu aux fumees, vapeurs & exhalatiõs continuelles de la chaleur, qui touſiours trauaille au corps ſur les humeurs, les appreſtãt à nourriture. Si ces troux deuiennent bouchés, ou tant ſerrés que la ſuye y demeure, ne pouuant paſſer à trauers, noſtre chaleur deuient aigre, picquante, forte & bruſlante outre meſure, comme le feu couuert de cendres: & s'il dure lõguement ainſi, ces excremens l'eſtouffent & accablent. Or quand nous auõs trauaillé, la chaleur augmentee eſchauffant les humeurs, excite & pouſſe dehors beaucoup d'exhalations

ratiōs: desquelles les humides souuent deuiennent eau, & font la sueur: les seches s'en vont en fumee. Lors il est de besoin, que les pores (ainsi appellōs-nous les pertuis de la peau) soyent ouuerts à commandement. Car si le froid les surprend & constipe, l'eschauffement conçeu & permanent fera de la chaleur naturelle (qui est douce, benigne, & molle) vn feu corrompant les humeurs. De cela procede la fieure continue (que le vulgaire appelle Chaude) quand le desordre imprimé aux humeurs, perseuere quelques iours sans intermission, ne cessant pas aussi tost que sa cause est abolie. Car les exhalations suscitees à grand tas, requierent d'estre vuidees: & le sang trop eschauffé demande raffraischissemēt. Quelque fois la matiere corrompue du feu allumé par

la conſtipation du cuir, ſe perd à vn accés de fieure, qui termine en ſueur: mais certaine portion de chaleur eſtrangere (qu'on peut dire empireume, comme trace & veſtige du feu) reſtee du premier deſordre, apres vn laps de temps renouuelle ſemblable inflammatiõ & corruption d'humeurs. Ce que fait les fieures intermittentes de douze heures, d'vn iour ou deux: qui ne faillent d'auoir leur retour ordinaire, iuſques à tãt que la mauuaiſe qualité imprimee dupremier eſchauffement au cœur, ſoit entierement eſteinte & abolie. Voila comment le froid exterieur cauſe les fieures, d'vne forte chaleur, qui embraſee dans les humeurs perſeuere bien longuement. Ainſi d'vn contraire nait l'autre, par accidét. Car la froidure ſerrant le cuir, empeſche la tranſpiration, qui doit

entre-

entretenir la chaleur naturelle, en ſa deuë mediocrité. Il ne faut donc penſer, que la fieure ſoit vn mal froid, parce qu'elle peut venir de froid: veu meſmement qu'il y a prou d'autres cauſes, que le peuple ſoupçonne à bon droit & reçoit entre les occaſions de la fieure: cõme quelques viandes mauuaiſes, la cholere, la triſteſſe, les vers, la chaleur du Soleil, & ſemblables, qu'on ne ſcauroit faire aduenir au vulgaire morfondemẽt. Outre leſquelles la crudité, opilation, pourriture, apoſteme interne, chaleur de l'air alterante, le mouuemẽt exceſſif, le veiller trop longuement, & autres cauſes incognuës au peuple, n'en font pas moins. Toutes reuiennent à ce point, d'engendrer beaucoup d'exhalations, en corrõpant les humeurs: ou d'eſchauffer

par

par trop le ſang, les eſprits, ou parties ſolides, d'vne chaleur pernicieuſe, qui eſt la propre eſſẽce de la fieure. Elle ne ſera pas dõc froide, cõm'on l'eſtime, de ce que le froid exterieur quelquefois en eſt cauſe, puis que no⁹ la voyõs plus ſouuẽt prouenir d'vn autre moyen. Mais comment ſeroit-il poſſible (dirés-vous) que la maladie eſtant chaude, ſoit auec horipilation, rigueur, friſſon & tremblement, iuſques à cliqueter des dents? Cecy eſt l'autre cauſe d'erreur aux idiots, qui ne voyans d'où procede vn ſi eſtrange accident, qu'ils eſtiment plus faſcheux que tout le demeurant, s'y arreſtent entierement, & le nõmẽt la fieure. Parquoy il leur faut enſeigner, qu'eſt-ce qui meut tel accident, & qu'il ſignifie, pour abolir les fautes que les pauures gens y commettent imprudemment. Le

com-

commun des medecins (duquel ie ne me veux despartir pour maintenant, n'ayant affaire qu'au vulgaire) tient, que des fieures intermittentes, (qu'on appelle vulgairement, terminees) la chaude qualité fieureuse corrompt l'humeur contenu dans les vaisseaux: & quãd il est si difforme & gasté, que nature l'a en horreur, les veines le iettẽt dehors d'vne grand' secousse, & le respandẽt parmy la chair, les nerfs, peaux ou mẽbranes, & autres parties sensibles. Ceste matiere est si cuisante, & se meut si roidement, que les endroits où elle passe en õt telle douleur, qu'il semble qu'on les picque, deschire, destranche ou escorche. Il ne faut pas trouuer estrange, qu'vn humeur chaud de pourriture ou autremẽt, cause frisson & rigueur: car l'eau boüillante iettee à l'impourueu sur vn corps

nud,

nud, le fait trembler aussi bien que la froide. Les scintilles du feu en font de mesme, & si on est picqué seulement d'vne aiguille bien viuemẽt, tout le corps se retire. Ainsi les parties sẽsibles irritees de l'humeur cuisant & bruslant, secouent toute la personne, quand elles taschent en s'espraignant de reietter ce que leur est mis sus. De là viẽt le baailler, l'estirement ou pandiculatiõ, & là toux, qui presignifiẽt l'accez: lequel dure apres tels accidens, iusques à ce que la matiere soit consumee & dissipee en sueur ou fumee. Car le froid n'est, sinon tãdis que l'humeur est poussé d'vn lieu à autre violemment, & qu'il cõmence mieux à pourrir en lieux estrois: car despuis que les membres l'ont ja accoustumé, vn peu apres sa venuë qu'ils refusoyent, ils n'en sont plus tant offencés. Et quand

quãd la matiere eſt plus inflãmee, ſa chaleur pourſuit tout le corps, apres auoir gaigné le cœur. Ce deſordre continue touſiours en augmentant, iuſques à l'extreme corruption de l'humeur: lequel ſubtilié de la chaleur, ſe perd en fin, partie viſiblement, partie inuiſiblement, quand la declination approche. Doncques le mal de fieure terminee, n'eſt ſinon d'humeur pourri & corrompu de mauuaiſe chaleur, dont il deuient bruſlant, & bruſle ſi longuement qu'il ſoit aneanti. Le friſſon qui precede, eſt la monſtré ou arriuee des matieres qui font l'accés. Tellement que c'eſt grand erreur, de tenir le friſſon pour eſſence de fieure, non pas l'ardeur qui s'en enſuit: veu meſmes que le nõ denote euidẽment, auquel des deux il la faut aſſigner. Car fieure n'eſt ainſi nommee de

la froideur, ains de ferueur, à l'imitation des Latins, qui la deduisent d'ebullition, comme les Grecs de feu.

Ie pense auoir suffisamment enseigné, que la fieure, d'où qu'elle procede, & de quelque espece que ce soit, est toute fõdee en chaleur: tellement que les pauures idiots abusent de l'eschauffemẽt, gehennent leur corps en vain, empirent leur mal, & se tuent souuent à force d'espicerie, vin pur, & couuertures. Ils cuident tout estre de froid, & qu'il ne faut que bien suer. La fieure continue & ardente, qui n'a point de frissons, ils l'appellent fieure chaude: comme s'il y en auoit de froides, ne scachans pas ce que le mot de fieure emporte. Et si on me demande, pourquoy donc les continuës n'ont aucun tremblement? Ie respondray ce que tient

nostre

noſtre eſcholle, que ſa matiere eſt corrompue toute dedãs les veines, & ne ſort pas aux membres plus ſenſibles, ſinõ quelque fois à l'entiere termination, qui eſt auſſi ſuyuie d'vne rigueur. Reſte d'ẽtendre (cõme pluſieurs ſõt curieux de le ſcauoir) d'où viẽt que les fieures intermittẽtes õt leur retour à meſme heure: l'vne tous les iours, l'autre de deux en deux, & l'autre en trois iours vne fois. Ie ſuis contant de leur en dire l'aduis cõmun des medecins. C'eſt, que noſtre corps ayant beſoin de quatre diuers humeurs, pour nourrir tant de parties qu'il a fort diſſemblables, il en engendre plus d'vn que d'autre, ſelon qu'il leur appartiẽt: tellement qu'il fait grand' quantité de ſãg, & moins de flegme, beaucoup plus toutesfois que de cholere, & plus de ceſte cy que de me-

lancholie. Or s'il aduient que le phlegme poutrisse, estant corrompu de la chaleur fieureuse, tous les iours ce mal reuiendra. Car le flegme s'engeandre aisement en peu de temps, dont il & fort copieux. Nous n'auons pas tant de cholere, & encor moins d'humeur melanlancholique, pour faire si promptement reuenir les acces: il faut plus grand seiour pour en assẽbler quantité. Posons le cas (par maniere d'exemple) que tous acces requierent vn' once de matiere. Au premier, ce qui l'auoit prouoqué est deja consumé: Le second ne peut reuenir, que l'humeur ne soit de nouueau amasśé, en telle portion que puisse molester nature sauoir est (comme nous supposõs) quand l'once y sera toute: car la dimye, ne les trois quarts ne peuuent exciter ce feu. Le flegme dans

six

six heures deuient si abondant, qu'à peine le reste du iour occupé de l'accés quotidien, en peut venir à bout. Il faut plus de trente heures à faire l'once de cholere, requise aux accés de la tierce: & deux iours pour renoueller ce peu d'humeur melancholique, causant la fieure quarte. Car on croit, que les humeurs se corrompent & deuiennẽt febrifiques de peu à peu, non pas tout à coup: & que durant les intermissions, il s'en vicie autant de l'amas qui est de long temps au corps, qu'il en faut pour vn accés, s'il ne s'engendre nouuellement tout despraué, pendant les traiues paroxymiques. Parquoy si l'once est tousiours preste à mesme heure, la fieure reuiendra tousiours à mesme point, & sera de mauuais guerir, comme dit Hippocras. Or biẽ souuẽt elle est retardee ou de-

uancée, parce que noſtre corps endure mille changemens des choſes que nous faiſons, vuidons, y receuons, ou appliquons : de ſorte que la ſimple quarte peut par vn grand deſordre deuenir double, & triple : c'eſt ſi on engẽdre tel amas de melancholie, que l'once y ſoit entiere tous les deux iours, tout ainſi qu'en la tierce : ou chaſque iour, comme en la quotidienne. Car l'eſſence des fieures (ſinon des ſimples) n'eſt pas touſiours conforme à leur appellation : & nous n'eſtimõs tierce, toute fieure qui reuiẽt le troiſieſme iour, ne quotidienne celle qui eſt ordinaire. Mais i'entre vn peu trop auant aux difficultés, & plus que n'a beſoin le populaire: lequel ſe contentera bien de ſcauoir, que les accés des fieures terminees ſuyuent la quantité de l'humeur qui les cauſe, ainſi que nous

nous auons deduit. Ie pourrois alleguer pluſieurs autres raiſons, ſi mon Diſcours eſtoit pour medecins. Ie m'en paſſe fort de legier, & ne recerche les grands ſubtilités que meriteroit la diſpute. Si ie voulois mieux ſonder ces propos, il faudroit mettre en doute tout ce que nous auons dit des cauſes du friſſon, qui preuient la chaleur. Car c'eſt la commune opinion, laquelle nous refutons en nos Paradoxes : comme auſſi tout ce qu'on dit de la pourriture des humeurs febrifiques. En quoy ie ſuis tresbien ſoutenu par maiſtre Simon Simonee, treſ-docte & ſubtil philoſophe medecin, qui a excellemment eſlabouré le ſubiect que i'auois ſeulement esbauché.

Il eſt temps de conclurre, qu'il ne faut plus diſtinguer la fieure en froide & chaude, veu que le mot

de Fieure importe esbullition. C'est vn ardeur & inflãmatiõ, qui ne peut endurer le mot de froide pour surnõ: & ce mot chaude, y est superflu: car il n'y en a point d'autre. La chaleur, & non pas le froid, est le vray mal auquel il faut remedier.

CHAPITRE III.

Du Morfondement & Larfondement: & comment le peuple s'abuse, cuidant que tous les maux des trauailleurs (ou la plus part soit de Morfondement.

POurce que nous auonscy dessus mentionné vne cause de mal qu'on appelle Morfondemẽt, auquel le vulgaire rapporte presque toutes ses maladies, & principalement la fieure: ce sera bien à propos de remonstrer que c'est, & qu'il ne le faut pas estimer si commun.

mun. A ce que ie puis cõprẽdre des remedes que y fõt les paysans, & des propos qu'ils en tiennent. Le Morfondement est, quãd apres vn grand trauail, eschauffant tout le corps iusqu'à suer, on est surpris de froid. La fieure en prouient biẽ aysement à ceux qui sont replets & abondent en excremens, si leur cuir est aisé à cõstiper, par les causes deuant dittes. Aux autres, les chairs en deulent iusques aux os, comme si on auoit tout brisé: il y a lassitude & pesanteur, auec peine de respirer. Cecy est le plus ordinaire au mal de Morfondement: & il aduient, de ce que les vapeurs esmeuës par la chaleur, ne pouuãt trauerser la peau resserree du froid, demeurent parmy les nerfs, muscles, & tendons qui font le mouuement: dont remplis & empeschés, ils manquent à leur office. La dou-

leur qui s'en ensuit, est comme si toute la chair estoit picquee d'espines, ou escorchee, ou pleine d'apostemes, enflee ou tenduë, selon la qualité des exhalations, vapeurs & fumees. La difficile respiratiõ prouient, de ce que le poulmon est surpris de l'air froid apres l'eschauffement: car ses tuyaux s'enroidissent, de sorte qu'on ne les peut aisement dilater ainsi que de coustume: & pource les morfondus en deuiennent poussifs. Autresfois les pores du cuir sont tant ouuerts, que le froid penetre iusques au dedans, saisit & assiege les veines: lesquelles il peut non moins boucher ou oppiler, que le petit froid constipe les trous du cuir. Et cela dõne commencement aux fieures, qui sont d'obstruction interne, par la seule constriction. Quelque fois il les enroidit, de sorte que quand és violens efforts *elles ne*

peuuent consentir, s'entrouurent par le bout, ou creuent en quelque endroit. Ainsi le sãg verse ou coule en quelque cauité, où il secaille & deuient noir. Ce qui aduient plus communement au poulmon & au ventricule. De là s'ensuit, qu'on crache, ou vomit du sang en l'espece du morfondement, que le vulgaire craint le plus: car il pense que le sãg sort ainsi noir & caillé des veines, où le froid penetrant l'a congelé. Mais c'est vn erreur bien facile à reprouuer: premierement, de ce qu'il ne pourroit passer l'estroit du bout des veines, quand il seroit desia caillé: & faudroit vne grand' rompure aux gros lopins qu'on en vuide. D'auantage, il est impossible, que le sang gele dans les veines pour la froideur: autrement, quand on a les parties extremes, pieds & mains froids

comme glace, nous pourriõs croire que le ſang y eſt figé. Encores plus facilement ſe cailleroit-il au corps des treſpaſſés, où toutesfois il demeure touſiours liquide: comme nous voyõs par les anatomies, au bout des dix ou douze iours. Ce n'eſt pas la tiedeur des veines (quoy que die Ariſtote) qui garde le ſang de cailler. Car tout le corps eſt aſſés chaud, & neantmoins en nul autre lieu, que dans ſes vaiſſeaux, le ſang peut eſtre gardé qu'il ne ſoit pris. C'eſt vne proprieté & naturelle condition, qui rend les veines ainſi conuenables à conſeruer le ſang. Dés auſſi toſt qu'il en eſt hors, en quelque lieu qu'il tõbe & caille neceſſairement: & ſi c'eſt dedans noſtre corps il ſe fait mille maux ſemblables à ceux du venin. Doncques il faut bien empeſcher que ce mal-heur n'aduiẽne: & quãd

on le peut soupçonner, il conuient faire par tous moyens que le sang demeure fluide, ou qu'il le desgele, cóme pretend le populaire. Qu'ainsi soit, incontinent qu'il se trouue vn peu mal, apres s'estre eschauffé & soudain raffraischi trop viste, se doutant que son sang ne commence à cailler, ou qu'il soit desia pris, il vse de la mumie, de la pois, du persil, d'eau de noix, d'eau ardent, moutarde entiere auec du vin pur, du souffre, ou du saffran, de la sariette en pouldre, ou du suc de berces, & semblables choses qui peuuent fondre le sang: ou d'eau de pate auec du mithridat, ou du chardon benit, & de fleurs de geneste, pour exciter la sueur: les autres boiuent d'eau sel en façon d'eau benite, ou de l'eau sandree comme lexiue. Il y a plusieurs autres grãds secrets, practiqués entre les pau-

ures gens : desquels le but n'est au-
tre, que d'eschauffer & desgeler l
sang, qu'ils soupçonnēt tousiour
estre caillé par leur morfondemēt,
soit-il auec fieure, ou sans elle : ca
il peut causer ces deux maux en-
semble, ou separés.

De ces propos ie veux conclur-
re, que le propre du morfondre est
de refroidir le sang dedans les vei-
nes. Ie dis, que c'est vne proprie-
té donnee à ceste cause, & que pe
ou point d'autres maux fōt la mes-
me congelation : car il faut que l
peau, & tout le corps soit bien ou-
uert, tellemēt que le froid n'y trou-
ue aucun empeschement. Ce qu
aduient propremēt par l'occasio
susdite. Et voila que i'estime v
vray morfondement, auquel peu-
uent profiter les remedes que fai
le populaire. Car quāt aux fieures
elles ont tant d'autres moyens qu

les

es produiſent (comme nous auōs
it au precedēt chapitre) que c'eſt
n grād abus au peuple, d'alleguer
ouſiourſceſtuy cy d'vn ordinaire.
a fieure eſt plus ſouuēt d'ailleurs,
ue de morfondement, & luy ſeul
eut cauſer le caillement du ſang,
ors-mis la cheute: mais c'eſt d'v-
e autre façon. Parquoy il faut vſer
e ce mot en la plus propre ſigni-
ication, & ne l'accommoder ain-
communemēt à toute occaſion
e fieure. Car le morfondement
eut cauſer deux ſortes de maux:
vn deſquels ne prouient d'autre
hoſe, & l'autre eſt commun à plu-
ieurs. Doncques les gens abuſent
ort de ſon appellation, & ſe trom-
ent lourdement, quād ils rappor-
ent là toutes fieures, & pluſieurs
utres maux, qui ne prouiennent
ucunement de froid interne ou
xterne.

Il y a vn autre mal ou accident, qu'on nomme Larfondement, en quelques lieux où i'ay esté : & disent estre Larfondu, celuy qui en ses excremens (comme vrine & fiente) rend la graisse fonduë, tout ainsi que du Lard, d'où vient l'appellation. Cela est aux fieures ardentes, que les Medecins appellẽt colliquantes : parce que l'extreme chaleur dissipe les membres solides, & les amoindrit peu à peu, les acheminant à l'hectique. Lors que le peuple les cognoit Larfondus, il n'en espere plus de guerisons : & pense que l'occasion de ce desordre, nommé Larfondement, est excés en choses trop chauffantes, ou de matiere venimeuse : tellement qu'il y a notable differẽce du Morfondement, au Larfondu, mesmes selon le vulgaire, qui est l'inuenteur de ces noms.

C'est

C'est bien assés discouru, pour monstrer l'erreur de ceux qui preschent tant leur Morfondement, & ne sçauēt qu'il signifie: neātmoins ils luy referent la source de tous maux, ou peu s'ē faut. I'ay dit, que c'est le froid surprenant la chaleur esmeuë du trauail, comme le vulgaire l'entēd. Mais si c'estoit apres le bain, le courroux, ou autre eschauffement, il ne chāgeroit pourtant de nom: car nous auōs esgard à la seule chaleur, d'où qu'elle procede & vienne.

CHAPITRE IIII.

Pourquoy ordonne-l'on de boire du vin pur à ceux qui sont fort eschauffes, & de pisser auant que se mettre en repos, quand on a fort trauaillé.

A Ceux qui ont fort trauaillé on donne à boire du vin pur, vou-

voulant (à mon aduis) empescher & destourner la cause du morfondement, laquelle on constitue en froid soudain surprenant la chaleur, dont le sang se congele. Leur intention est bonne, & ils font mieux qu'ils ne respondent: car ils disent que cela raffraichit, & garde qu'on ne se morfonde. Premierement, le vin echauffe euidemment: comment peut-il donc rafraichir? S'il le fait, c'est par accident: tout ainsi que si on disoit, que le feu refroidit nostre corps parce que nous deuenons plus froids apres que nous y sommes eschauffés, quand despuis nous sortons à l'air froid. La raison est, que les pores ouuerts à cause de la chaleur, donnent entree à son contraire plus facile qu'au parauant. Ainsi le vin peut rafraischir, en estaignant de sa grande chaleur, la
moin-

moindre qui eſt prouenuë du trauail, & entretenant la naturelle en ſa condition. Nous pouuons auſſi dire, que la fraiſcheur eſt cauſée du vin pur, s'il empeſche que le froid ſurprenant la chaleur, n'engendre la fieure, qui bruleroit le corps. Tiercement, il rafraiſchit auſſi, quand il fait que l'eſmotion, & la chaleur imprimee, s'appaiſe petit à petit, & non pas tout à coup. Ce qu'apporteroit vn grand dangier, comme fait toute mutation vite & ſoudaine: car nature ne la peut endurer, ſans offenſe & deſplaiſir. Nous pouuōs auſſi dire que ſi on boit de l'eau quand on eſt fort eſchauffé, il y a dangier d'hydropiſie, comme dit Galen. Ce que le vin empeſche de ſa chaleur potentielle, qui entretient la naturelle du foye & de l'eſthomac: neantmoins les raffraichiſſant de

ſon actuelle froideur, quand il eſt prins de meſme. D'auãtage, le raffraichiſſemẽt quelques fois ſignifie nouuelle prouiſion de viures, & quelque reparation. Car on dit proprement raffraiſchir, pour auitailler, ou renouueller les munitions. Item il ſignifie raconter & auancer le vieux comme quand on dit, rafraiſchir le bord d'vne robbe. Or telle ſignification conuient bien à noſtre propos: Car le trauail fait grand' diſſipation des eſpris & vapeurs du ſang: dont les eſpris qui reſtent entiers, ſont las & deſſechés. Le vin pouruoit à tous ces maux, recreant les eſpris, reparant leur dommage, & en engendrant de nouueaux, eſtant ſubtil & vaporeux. Voila comment il raffraichit le corps l'auitaillant d'eſprits eſquels noſtre force conſiſte. Doncques par toutes ces rai-
ſons,

ſons, le vulgaire dit bien mieux qu'il ne penſe: & fait encor plus ſagemẽt, d'ordõner le vin pur aux eſchauffez. Le ſecond point de leur reſponce eſt, qu'ils pretendent d'empeſcher qu'on ne deuienne morfondu. Il y a double morfondement, comme i'ay dit par cy deuant: L'vn, quand on eſt ſurpris de froid, conſtipant noſtre peau, & augmentant la grand' chaleur ardente, de ſorte que la fieure s'en enſuit. L'autre caille le ſang, non pas dedans les veines (comme le peuple croid) ains celuy qui ſe verſe & s'eſpand dans l'eſthomac, les boyaux, ou ailleurs. Car il eſt impoſſible (ſinon parauanture, par quelque rare & ſecrette occaſion de mal) que le ſang vienne à ſe congeler dans ſes vaiſſeaux naturels. Mais hors d'iceux, tout incontinent, ou bien toſt apres il ſe

caille. A ces deux especes de morfondement, conuient proprement le vin, estant subtil, penetrant, & eschauffant, comme le desordre requiert. Car la penetration conduisant la chaleur, tient les pores ouuerts contre le froid, iusques à tant que la vapeur esmuë ait passé son exhalation, & que la fumee de sang eschauffé ne soit point retenuë. Par ce moyen la fieure est destournee, quand il n'y a point de constipation, ne dedãs ne dehors. Quãt à la cailleure du sang, le mesme vin l'empesche d'vne chaleur subtile, qui entretient l'humeur en son estat rouge & liquide. Car si le froid l'a vne fois surprins, il deuiẽt noir, estant cõme amortie sa vermeille viuacité: & il s'amasse tout en caillas, qu'on a grand' peine à dissouldre: lesquels sont si dangereux, & causent de tels accidens, qu'on

qu'on les met au rang des venins. Car le corps en deuiét froid &quasi-mort, le poux debile & comme nul: foiblesse saisit le cœur d'esuanoüissemét, accompagné de sueur froide, &c. Parquoy c'est bien fait de pouruoir, quand on preuoit que le sang peut sortir des veines (ou par leur dilatation & rarité, compagnes de l'eschauffement, ou par leur deschirement & rompure, quand le froid les a enroidies) qu'il ne soit congelé. A ce dãger le vulgaire oppose les remedes que nous auons produis au chapitre du morfondement, mais il n'en sçait pas dextrement vser. On y a recours dés aussi tost qu'on se ressent du morfondement: & le vin y est ordonné, auant que sentir aucun mal. C'est tres-bien fait d'en bailler aux personnes, lesquelles du lõg & penible trauail ou exercice sont

eschauffés, auant qu'ils se reposēt. Le peuple n'a pas inuenté ce bon remede: C'est du conseil des Medecins qui l'ont autresfois enseigné, & comme bien facile les gēs l'ont retenu, practiqué, & continué iusques à nostre temps. Plusieurs ne sçauent pas à quoy cela profite: les autres n'entendēt point comment cela peut faire ce qu'ils pretendēt. Ils parlent de raffraischir, & du Morfondemēt, sans sçauoir qu'est-ce, ne l'vn ne l'autre. Ils verront maintenant plus clair en leur besoigne, & y seront tant asseurés, cognoissant par raison le fruict qui en reuient, qu'ils pourront beaucoup mieux vser de ce preseruatif. Mais à propos de ce mal, auquel tous les maux des laboureurs & autres trauailleurs sont rapportés, il me souuiēt d'vn qui disoit, Tous maux sont du Morfondemēt, par-

lant

lant de toutes maladies en general : Vn bon homme luy respondãt en son patoys, Non és pas l'escaudadure : c'est à dire, la brusleure ; comme du feu, de l'eau boüillante, & semblables. Car il est biẽ certain, que ce mal n'est pas de Morfondure.

Voyons maintenant, pourquoy est-il ordonné de pisser auant que se mettre en repos. Quand on a trauaillé, ou de cheminer longuement, ou de courir & tracasser, les bonnes gens conseillent de pisser auant que se reposer. Ce qui est fort bien aduisé: & croy aussi qu'ils tiennent ce regime de leurs grãds peres, qui l'auoyent eu des anciens Medecins, comme tout ce qu'on fait de bien encores pour le iourd'huy à l'entretenement de santé. On l'a resçeu de pere en fils, d'vn si long tẽps, qu'on ne sçait plus d'où

ce peut estre venu : toutesfois il est fort vray-semblable, que les vieux Medecins l'ont enseigné. Mais le vulgaire n'entend pas la raison de ce qu'il fait, & ensuit tousiours vne coustume, soit bonne, soit mauuaise. Ceste-cy est des plus loüables : dont ie veux remonstrer, dequoy elle peut estre profitable. Quand nostre corps est eschauffé, les humeurs deuiennent picquans & forts, de la chaleur qui les rend plus subtils. Et de là vient, qu'on sent comme des espines par tout le corps, apres vn grãd trauail, pour peu qu'on soit de cõplexion chaude. L'vrine par consequent en est plus cuisante : ce qu'on apperçoit bien en pissant. Car elle chatoüille plus aigrement son passage, & fait certaine horreur cõme frisson au corps, mesmement sur ses dernieres gouttes. Estant ainsi mordicãte,

elle pourroit endõmager la vescie, si on la retenoit plus longuement, & par laps de temps l'escorcher (mesmes és corps mollets & tendres, comme ceux des enfans) y causant vn vlcere. C'est donc bié fait de vuider soudain la vescie, sãs attendre qu'elle en soit plus sollicitee. Car on ne sent pas finement ce que peut nuire à nostre corps, quand il est eschauffé. I'ay vne autre raison, qui n'est guieres de moindre poids: c'est qu'on doit craindre durant l'eschauffement, que l'vrine ja descẽduë en son vaisseau, ne soit retiree des autres parties, & nuise au corps de sa mauuaise qualité. Car les mẽbres vuides, & eschauffés du trauail, attirent de tous costés les humeurs quels qu'ils soyent. Les parties voisines de la vescie, en peuuent retirer quelque portion, conuertie

en vapeur, laquelle trauerse les pores fort dilatés. Or c'est vne mesme matiere, de la sueur & de l'vrine: dont quand on a fort perdu de la sueur, il est à craindre que pour remplir le vuide, l'vrine n'aille de suitte. Et si elle se respand par le corps, elle l'abreuue mal, comme estant humeur du tout inutile & superflu, qui absoluement a titre d'excrement. Il la faut donc vuider incontinent. Et ce faisant on esuitera deux maux: l'vn est, le dangier qui prouient de sa picquante forteur: & l'autre, de ce qu'elle pourroit estre reprise du corps. Le peuple sçauoit bien, qu'il se faut ainsi gouuerner: maintenant qu'il en sçaura la cause, il le fera mieux obseruer aux siens. Outre les susdites raisons, nous en pouuons alleguer vn autre qui est de grande importance: car ce regime preserue de la

pier-

pierre. Quãd le corps eſt bien eſchauffé, tous les conduits ſont ſi ouuerts, que la groſſe matiere y paſſe: car la chaleur dilate merueilleuſement. Or les paſſages & tuyaux de l'vrine eſtant fort eſlargis, grande matiere eſpeſſe vient auec elle dans la veſcie. Ce ſont les phlegmes viſqueux, & la craſſe ou lie de la cholere, dequoy ſe font les pierres, moyennant la chaleur deſſeichante, tout ainſi que la fange eſt endurcie par le Soleil, quand ſon humeur en eſt imbeu. Durant l'agitation & mouuemẽt du corps, parmi l'vrine ſont portés, & penetrent à la veſcie ces gros humeurs: leſquels ſe deſpartent & ſeparent de la portion aigueuſe, lors qu'on ſe viẽt à repoſer, & que l'vrine auſſi ſe poſe. Car la peſanteur de la matiere fait, que le plus eſpais tõbe au fond de peu à peu: & ainſi

par apres la propre substance de l'vrine est vuidee, laissant dans la vescie les crasses qu'elle y a conduit : lesquelles y sont retenues de leur viscosité, outre le poids qui les y arreste. Si cela reuient souuẽt, qu'on trauaille mal à propos (sur tout bien tost apres auoir mangé) & qu'õ laisse en repos l'vrine ainsi confuse en peu de temps il y a l'estoffe & assés dequoy faire vne pierre. Car auiourd'huy il s'en amasse le gros d'vne lentille, demain autant, & ainsi d'ordinaire: de sorte que tantost y en a assez pour faire vn grand empeschemẽt. Doncques il faut rendre l'vrine quand on est eschauffé, auant que le seiour dõne loisir aux gros humeurs de pouuoir estre sequestrez, & reduits au fond du vaisseau. Si on pisse incontinent, on voit l'vrine trouble de melange des susdites

matieres. Et si on la met dans vn verre, laditte separation faicte on verra qu'il demeure au fond vne espessɛur, semblable à celle que nous disons rester dans la vescie, si on differe d'vriner. Par ce discours il est facile d'entendre, combien sert aux enfans de ne tenir leur vrine (mesmes quand ils ont tracassé, sur tout apres le repas) pour les preseruer de la pierre: à laquelle ils sont plus subiects que les grands (i'entens de celle qui vient à la vescie) à raison de leur insatiable voracité, & du trauail desordonné à heures desconuenables. Des trois raisons que i'ay rendu, de l'institution vulgaire à faire pisser ceux qui sont eschauffés, mesmement les enfans quand ils ont trauaillé, celle-cy est la plus vrgente. La seconde a quelque apparence: & la premiere encore plus. Quoy
que

quece ſoit, la couſtume en eſt fort loüable, & doit eſtre biẽ obſeruee de tous ceux qui ſont curieux, & ſoigneux de leur ſanté. Ie peux encore adiouſter vn' autre raiſon, qui ne ſera des moindres, à mon aduis. C'eſt, que l'vrine contenuë dans la veſcie, deſpuis qu'elle eſt eſchauffee, rend chaleur au corps. Dont pour ſe rafraiſchir bien & ſainement, il eſt bon de la vuider. Et quoy ? nous vuidõs & verſons vne partie du ſang eſchauffé par la fieure, pour rafraiſchir le corps : tout ainſi que nature d'elle-meſme ſouuent deſcharge la teſte bouillante d'vne portion de ſang qui fluë par le nez : d'ont s'enſuit vn grãd ſoulagement & rafraiſchiſſement. Il n'en faut moins penſer de l'vrine, laquelle on ne plaind de vuider & reietter.

CHAP.

CHAPITRE V.

Qu'il faut souuent changer de linge aux febricitans.

NOSTRE chaleur naturelle (principal instrumẽt de toutes actions requises à soustenir la vie) fondee en humidité, iamais ne cesse d'ouurer, preparant nourriture au corps, cuisant les humeurs, & triant le bon du mauuais. Le bon est appliqué aux membres qu'il faut alimenter: le mauuais est est reietté aux lieux ordõnés pour receuoir les excremens, desquels y en a plusieurs sortes, & diuers receptacles: Les plꝰ desliés & subtils excremens (qui seruent à mon propos) n'ont autre vaisseau que la peau: & ne sont que fumees ou vapeurs, esleuees des matieres que nostre chaleur ellabore: La legereté

gereté les porte du plus profond
du cuir qui entourne le corps:
comme toutes exhalations gaignẽt
le haut. Or le cuir entre ses vsages,
a cestuy-cy bien propre & necessaire,
d'admettre sans cõtredict ces
menuës superfluités, qui luy sont
enuoyées de toutes parts: & en les
receuant comme rare, cler, ouuert,
& spongieux, il leur donne passage
tout outre parmy ses pores &
meats inuisibles, affin qu'elles se
dissipent en l'air: Si ce n'est la portion
plus gluante & espaisse, qui
s'empesche en ses destrois, & par
succession de temps deuient poil.
Tels excremẽs sont la sueur, & les
fumees qui taschent nos chemises
& autres vestemens, d'vne saleté
noire, grasse, & visqueuse. Ils sont
fort copieux en ceux qui ont la
chaleur picquante, pour la secheresse
de leur corps: à raison qu'elle
brusle

bruſle beaucoup plus que l'humide: par ce que l'ardeur ſeiche conuertit beaucoup de matiere en ſueur & en vapeur fumeuſe. La chaleur moite, comme celle des enfans, en reſould dauantage. Mais ce n'eſt qu'vne exhalation douce, ſuaue, & tãt ſubtile qu'elle ſe perd inuiſiblement, comme les fumees de l'eau chaude. Le bois rend vn feu plus ardent que la chaleur de l'eau, & iette vne fumee ſi eſpaiſſe, qu'elle fait de la ſuye bien ſolide: & de ſa ſubſtance bruſlee, les charbons en fin deuiennent cendre. Telles ſuperfluités abondent en l'aage de virilité: les femmes & les enfans, comme eſtans plus mols, en ont beaucoup moins: dont ils ne ſentent ainſi au boucquin, ou à l'eſpaule de mouton, quãd ils ſont eſchauffés. Car telle puanteur viẽt de ces excremens ſecs, qui pour les

ſuſdites raiſons) ſont fort copieux en Eſté,& és hommes paſſé l'adoleſcence. Si donc la chaleur ſeiche produit grãd amas de ſuye (vapeur noire, graſſe & puante) les fieures ſont fort propres à l'augmenter en grande quantité. Auſſi de fait nous voyons, que les chemiſes & linceuls des febricitans ſont ſales incontinent: parce que leur mal eſt de chaleur naturelle, conuertie en feu ſec & ardent. Or ces fumees ſont mieux pour nous, dehors que dedans noſtre corps: & pourtant Nature treſſoigneuſe de noſtre biẽ, voulant purifier le ſang, fait que ceſte infection ſe vuide auſſi toſt qu'ell' eſt née. Et à ces fins, ell' a dõné aux arteres deux mouuemẽs: l'vn pour reietter & pouſſer hors, comme en s'eſpraignant, les ſuperfluités de la bruſleure: l'autre, pour receuoir de la fraiſcheur en s'eſlargiſſant.

giſſant. Car rien ne cõſerue mieux la chaleur naturelle, que de vuider les fumees, qui la pourroyẽt eſtouffer: & d'eſuenter le ſang, qui eſt sõ domicile. Puis qu'ainſi eſt, & que ces excremens doyuent eſtre vuidez pour la pureté des humeurs & eſprits qui en ſeroyent troublés, il faut entretenir le paſſage du cuir net & ouuert, en gardant treſſoigneuſemẽt qu'il ne ſoit empeſché. A quoy ſeruoyent proprement les frictions & bains, que les anciens Grecs & Romains vſoyent communement. Dauantage, il faut aduiſer, que ce qui nous entourne, comme le linge & tout habillemẽt ſoit bien net: afin que les ordures que le corps y a ja tranſmis en s'eſpurgeant, n'en ſoyent retirees par l'ouuerture des arteres, qui ſuccent indifferemment tout ce qui ſe preſente. Elles ont reietté ces immon-

des fumees, par leur contraction. Si vous endurés que la peau ait tousiours ce fumier aupres d'elle, certainemẽt les arteres le reprendront : car elles tirent de tous costés l'air, soit bon, soit mauuais, suaue ou puant, net ou infect. Dõc il fait bon changer de linge apres auoir sué, de peur que l'humeur superfleu ne soit embeu du corps, qui s'en est vn coup deschargé: cõme linge noir & sale nous rend ce qu'il en a pris. Puis donc qu'il est tant necessaire, que ces matieres se vuidẽt pour raffraischir nostre chaleur, il est fort dõmageable qu'elles retournent au dedans. N'est-ce pas grand sottise, de sçauoir qu'il est profitable que toutes telles immondices soyent poussees dehors, & puis les laisser au lieu d'où elles y puissent aisement r'entrer? Il ne faut point douter, que cela ne corrompe

rompe

rõpe de ſa puante qualité, l'air qui eſt entre nos linges & le corps. Les arteres en s'ouurant l'attirent tel qu'il s'y rencontre: & introduiſent quant & luy peſle-meſle, ce qui s'y trouue mixtionné bien ſubtil. Qu'ainſi ſoit, ſortant nud de l'eſtuue, mettés-vous en lieu plein de pouſſiere eſmeuë. Vous ſentirez tantoſt quelque choſe vous picquer (comme eſpines & eſguilles) par tout le corps. C'eſt le plus menu de la pouldre, que les arteres en ſucceans l'air, attirent par les pores fort ouuerts. Donques il faut eſtre bien ſoigneux de la conditiõ de l'air qui nous touche, comme de ce qui a trafic auec noſtre chaleur, & nourrit nos eſprits. Or l'air qui adhere aux drapeaux ſales, ne peut eſtre bien net. Et ſi les arteres le remettent dans le corps, c'eſt vn erreur pire que le premier. Il faut

donc bien ſouuent renouueler le linge qui nous touche,pour reietter ce que y eſt poſé : & non ſeulement en prendre ſouuent d'autre blanc & net , ains auſſi qui ſoit biẽ odorant.Car cela rend l'air ambiãt agreable à nos eſprits, leſquels ſe delectent & reſtaurent de bonnes odeurs : tellemẽt que ſi on y prend garde,vous verrés que on eſt tout recreé, reſioüy,& renforcé d'auoir changé de linge & d'habillemens: comme ſi cela renouuelloit nos eſprits,& la chaleur naturelle, que l'infection retenuë rendoit acroupis,eſtonnés, confus, brouillés, troubles & mal à leur aiſe. Car ils requierent vn extreme pureté,netteté, & ſyncerité (comme ils ſont celeſtes & diuins) pour mieux faire leur deuoir & mõſtrer leur puiſſance. D'où eſt venu donc la ſotte opiniõ du vulgaire, qui n'oſe chã-

ger de linge aux malades, & les cõtraint endurer bien long temps vn orde puanteur, comme porceaux se veautrans dans la bouë ? Parauanture qu'il fut quelque fois deffendu, de les remuer fort souuent durant les fieures, de peur qu'ils n'eussent froid: despuis les bonnes gens entendent, que le linge blanc leur soit dommageable. O grand erreur, duquel procede la cruauté & barbare tyrannie qu'on vse enuers les pauures malades ! Il n'y a rien qui les reuienne plustost, & qui augmente mieux la force naturelle, que de les tenir nets par tous moyens qu'il est possible : & que leurs draps soyent de suaue odeur, & icelle raffraichissante pour les fieureux, cõme de roses & semblables. Toutes les fois qu'on refait le lict de celuy qui a fieure, il seroit expedient qu'on luy chan-

geat de linge, linceuls & chemiſe. Car la fieure en ſeroit plus courte, & le mal plus aiſé. Nous voulons purger les humeurs par medecine, afin d'eſtaindre la chaleur qui les bruſle. Il ne faut donc eſtre moins curieux, d'eſpurger les fumees & ſubtils excremens qui entretiennent vn tel feu. Et quoy? ſans auoir aucũ mal, il peut aduenir que de coucher dans les linceuls d'vn febricitant, on en prendra la fieure, pour peu qu'on y fut preparé. C'eſt à cauſe que noz arteres en attirant l'air, mettent dans noſtre corps la qualité mauuaiſe des excremens imprimee aux linceuls: dõt la chaleur naturelle en deuient febrile. Feront-ils moins de mal à celuy qui les a ſalis? Aumoins ils entretiendront le deſordre ja aduenu. Sus donc que l'on change d'aduis, & que les malades ne ſoyent plus mo-

molestés de ceste fascherie, d'estre confis & comme ensepuelis dans leurs ordures & immondices, puis que cela ne leur profite rien, ains au contraire leur fait grand mal. Il faut souuent changer de linge aux sebricitans, & autres malades, quand il est sale: & penser que les pauures patients ne doyuēt moins estre commodement que les sains, sauf le plus : car il les faut traitter mignardement, afin qu'ils puissent mieux soustenir & supporter la fascherie de leur mal.

CHAPITRE VI.

Que les femmes tuent les febricitans d'abstinence de boire, abondance de viures, & ennuyeuse couuerture. Et quel regime il cōuient obseruer aux febricitans.

AYANT descouuert & corrigé l'erreur, de ceux qui s'es-

chauffent par trop ez fieures, par l'vſage du vin, de l'eſpicerie, & force couuertures penſans tout leur mal eſtre vn morfondement: & de ceux qui ne veulẽt permettre qu'õ leur change de linge. Pour cõclurre ce propos, il ſera bon de remonſtrer auſſi aux importunes fẽmes, les trois notables fautes qu'elles y font, en gehennant les malades d'abſtinence de boire, contrainte de manger, & grand fardeau de couuerture. Le populaire en general tient ceſt' opinion, & vſe de tel regime: mais ſur tout les femmes viennẽt à vn excés qui eſt inſupportable, & trauaillent plus les patients, que ne font le reſte du peuple. Cela prouient d'vne condition, naturelle, qui les meut à outrepaſſer, les bornes de mediocrité, & eſtre touſiours exceſſiues plꝰ que les hommes, en leurs affectiõs
&

& œuures. Car ſi elles aimẽt, c'eſt en perfection, comme elles hayſſent mortellement. Si elles s'adonnent à l'auarice, ell'eſt extreme : ſi à folle deſpenſe, c'eſt la meſme prodigalité. En douceur, mãſuetude, & bõne grace, ſi elles veulẽt, ſont excellentes : tout ainſi en cholere & en deſpit, monſtrent vne grand rage. Ie ne le dis pas pour les blaſmer (comme la plus part des hommes ſe delecte à meſdire du ſexe feminin, qui eſt le rafraiſchiſſement & vraye conſolation de ce monde) ains pour declarer la cauſe de leur abus. Meſmes ie feray bien entendre à ceux qui en detractent, & ameinent telles raiſons pour monſtrer l'imperfection des femmes, qu'ils les vantent ignoramment. Car ces affections extremes, ne procedent que d'vn eſprit ſubtil, penetrant & habille, enchaſſé dãs

vn corps mol, delicat, & bien purifié. Qu'ainſi ſoit, nous voyons d'autres matieres aiſement endurer diuerſes qualités & mutations, à raiſon de leur ſyncerité. Le ſeul blanc receura toutes couleurs en ſa perfection, comme la femme reçoit indifferentes meurs. Et tout ainſi que l'eau eſt iugee tresbonne de ſa legereté, laquelle on eſtime d'vne facilité à eſtre ſoudain bouillante ou refroidie : ainſi i'afferme, que la complexion des perſonnes qui ſe changent promptement, & ſoudain, paſſent d'vne extremité à l'autre, eſt ſimple, pure, & nette. Car le contraire viẽt d'vne peſanteur, eſpeſſeur & craſſe, qui fait la contumace & immobilité. Les femmes ſont d'vne ſubſtance tant deſliee, clere & ſyncere (teſmoignee de leur molleſſe, tendreur, beauté & delicateſſe) qu'elles ont gran-

grande promptitude, & excedent les hommes tant en ſoudaine apprehenſion, qu'en ſuperlatiue affe-ction. Parquoy elles ont moins d'arreſt en leurs propos & deliberations, à raiſon de la mobilité, qui procede d'vne legereté, ſuyuant la pure ſimplicité, de laquelle auſſi eſt doüé le ciel par deſſus tous les autres corps. Auſſi la viteſſe de leur entendement à comprendre toutes difficultés & les reſouldre, eſt telle, que les hommes n'y peuuent aduenir. Et pourtant on meſpriſe leur reſponſe, ſi elle eſt premeditee: & dit on qu'il faut prendre le premier conſeil d'vne femme, auant qu'elle y ait penſé. Car elles ont ceſte perfection, d'eſtre promptes & fort ſubtiles: dont elles peuuent incontinent reſouldre vn fait. Si elles y penſent à loiſir, font mille diſcours variables & di-

uers : parce que leur esprit aigu & penetrant, ne se contente soy-mesmes, & tousiours voudroit mieux ageancer la besoigne, de sorte qu'il brouille & gaste tout. Ainsi vn bõ peintre qui a le cerueau gaillard, fera vn beau portrait à sõ premier dessein, qui contentera les gens. Si on ne luy oste soudain, il y trouuera quelques traits à refaire, & ne cessera point qu'il n'ait empiré son ouurage. C'est donc grande louange aux femmes, d'estre si promptes & habilles: puis que cela prouient de leur matiere fort subtile, qui les fait appeller volages. Mais ce n'est pas vitupere, d'auoir vne si excellente legereté. Elles ne s'arrestent guiere auant que d'estre aux extremités, où les hommes empeschés de leur pesanteur, ne paruiennent si aisement. Voila pourquoy nous trouuons les femmes tant excessi-

ues de nature, non ſeulement quãt à leurs meurs ou affectiõs, ains au ſeruice des malades, oüie m'arreſte pour le preſent. Car ſi nous ordõnons vn bain chaud, elles feront qu'il bruſlera. Nous entendõs que la chaleur ſoit tiede, & il ſuffit que l'on n'y ſente froid : Elles penſent puis que la chaleur y eſt requiſe, tant plus il y en aura, tant plus il profitera: & de fait vous diriés, que c'eſt pour peler vn cochõ Si nous defendons aux malades le boire deſmeſuré, s'il eſt ſerui de femmes, il mourra de ſoif. On dira, nourriſſés-le bien : c'eſt aſſés dit, il ſera tout farcy de viandes. Commandés-vous qu'il ſoit couuert ? vous le verrés deſormais eſtouffé. Ainſi preſque en toutes choſes elles paſſent noſtre ordonnance, tirant à ſuperfluité, ne pouuãt tenir le milieu. Il leur faut remõſtrer ces fau-
tes,

tes, afin qu'elles s'en abſtiennent. le Theologiē & le Phiioſophe moral preſcheront contre les murs, & diront que les extremes ſont vitieuſes, la vertu cōſiſte au milieu. Le Medecin fera cognoiſtre les maux qui ſuyuent leur excés, comme i'ay propoſé de faire en ce lieu. Ie ne parle qu'aux ignorantes, & à celles qui vſent de telles procedures: dont les plus ſcauantes n'ē ſeront offencees. Il ſuffit que i'ay bien excuſé le naturel de toutes: ie ne reprends que les erreurs, & qui ne s'en tiendra coulpable n'a rien à voir en ce diſcours: Mais retournons au chemin, duquel ie me ſuis vn peu deſtourné, pour faire entēdre aux femmes, que ie ne blaſme, point leur ſexe (lequel m'eſt treſagreable) ains pour le rēdre pl⁹ parfaict, ie veux eſſayer de luy faire perdre, ce qu'on y peut calomnier.

Prenant garde à la façon de seruir les malades, i'ay colligé des poincts plus notables, où les idiots errent communement, & sur tout aux Febricitans: comme quant à changer de linge, & à vser de vin, dequoy i'ay fait deux chapitres à part. Quant au manger, boire, & couurir, les femmes entr'autres y sont tant abusees, qu'en pensant bien soulager, substanter & guerir tost leurs patients, elles les gehennent, accablent, estouffent, & rendent souuent incurables. A leur dire, tousiours ils boiuent trop, ne mangent rien, & ne sont iamais prou couuerts. I'espere qu'elles perdront cest erreur qui les aueugle, apres auoir leu mes raisons. Mais par ce que ie veux outre la remonstrance que i'en feray, dōner au vulgaire vn petit regime, comment il se faut conduire és fieures,

le meilleur ſera de mettre tout enſemble, pour ne faire ſi long propos, qui pourroit ennuyer. Ioint qu'enſeignant le deuoir qu'on doit aux fieureux, on pourra bien cognoiſtre l'ignorance du peuple: car le droit nous monſtre le tort. Donc en baillant les memoires de ſe biē gouuerner és fieures, ie m'acquitteray par meſme moyē de ma promeſſe, & taxeray modeſtement ceux qui font autrement.

Ie ſuppoſe touſiours, qu'vn Medecin ordonne, ainſi que preſent il voit en eſtre de beſoin, les purgations, la ſaignee, & autres remedes qu'il faut approprier aux maux particuliers, aux qualités des perſonnes, humeurs, aages, lieux, ſaiſons, &c. Mon intention n'eſt, que de diſcourir ſur le traittement du malade, en ce que nous commettons le plus ſouuent aux femmes qui

qui les doyuent seruir. C'est enseignement leur sera profitable, si le veulent biẽ apprẽdre, releuerõt les Medecins de la peine qu'ils ont à le redire tous les iours, & suppleront à ce que les Medecins peuuẽt quelque fois oublier, ayant diuers malades à panser. La fieure est vn mal chaud, comme signifie le nõ, lequel i'ay deduit par cy deuant du mot feu, ou ferueur. Elle tient tout le corps vniuersellement, apres auoir saisi le cœur, source de la chaleur naturelle, qui pour lors deuient si ardente, de sa qualité augmentee, qu'on en brusle estrangement. Le cœur de sa nature est eschauffé plus, sans comparaison, que nulle autre partie du corps. Dont les arteres ne le peuuent rafraischir suffisamment de leur seule operation. Il a fallu que nature l'entourna de poulmons, à mode

d'esuantoirs ou soufflets, qui lu[y]
communiquent l'air frais, & sou[-]
dain le vuident estant eschauffé
auec ses fumees. Or quand cest[e]
ardeur est plus grande que de cou-
stume, il faut halener plus souuẽt
& halaitter pour subuenir à la ne-
cessité du raffraischissemẽt,& cer-
cher l'air plus froid: car autremen[t]
on ne peut amortir l'excés de la
chaleur. Si donc és fieures tout le
corps brusle, & le feu procede du
cœur, on a grand besoin de frais-
cheur en l'air de nostre demeure,
tout ainsi que l'on est contraint de
respirer fort menu. Les ignorans
qui pensent tous leurs maux pro-
uenir de morfondement,& que la
fieure soit de froideur, chausent la
chambre tãt qu'il leur est possible,
fermans toutes les ouuertures, &
allumant gros feu, aupres duquel
ils logent leurs malades, comme
pour

pour les rotir. Tellement que l'air tiré de leurs poulmons, eſchauffe dauantage leur cœur, augmente le mal, & ſouuent d'vne fieure terminee, il en fait naiſtre la fieure cõtinue. Nous ſuppoſons icy, la ſaiſon de l'Eſté, en laquelle les fieures ſont plus frequentes: & meſmes que la ſaiſon ſoit fort ardente, cõme durant les iours caniculiers: autremẽt il faut rabbatre en proportion, vne partie de ce que nous diſons pour bien rafraiſchir l'air. Nous donques enſuyuant les raiſons precedentes, ordonnons que le Febricitant ſoit en vne chambre ſpacieuſe & eſuentee, de ſorte que l'air y ſoit fort à commandement. Aux cabinets & garderobbes on a tantoſt eſchauffé l'air enclos, & ſi on y demeure long temps, il faut reprendre les fumees que noſtre poulmon y a vuidé. Les ſales ſont

plus propres à noſtre intention: les lieux bas & en voute (pourueu que l'eſtage ſoit ſec) encore plus commodes. Le lieu eſtant bien choiſi, il faut empeſcher tout ce qui le peut eſchauffer. Qu'on ne permette donc y entrer multitude de gens, ne aucun chien: car leur haleine rend grand chaleur. Qu'il n'y ait point de feu, non pas meſmes de la chãdelle allumee, ſi on s'en peut paſſer. Que les rayons du Soleil n'y entrent aucunement, voire que par dehors ils ne touchent pas aux vitres. Le meilleur ſeroit, qu'au lieu où repoſe noſtre malade, y euſt des feneſtres de deux ou trois coſtés: afin que quand le Soleil donne à l'vne, on tienne les autres ouuertes, pour auoir touſiours la fraiſcheur: de laquelle il faut eſtre ſoigneux, & meſmes d'en faire touſiours prouiſion dés le matin. Le

ſoir

soir redonne semblablement du frais, qu'il ne faut mespriser. S'il y a quelque porte d'où vienne vn ioly vent, elle doit tousiours estre ouuerte, mais à demy, pour rendre le vent plus fort. Et si cela ne suffit, il faut vser d'esuantoirs, & agiter l'air de la chambre, comme on fait d'vn sac mouillé, qui tousiours esbranlé de secousse, rend l'air mobile & bien frais. Le mouuement y est requis d'ailleurs: c'est afin que l'air qui touche le malade, soit cõtinuellement repoussé de telle agitation, & qu'vn autre plus frais luy succede. Outre l'esmotiõ (qui raffraischit euidemment, comme il appert des vents) on vsera de diuers artifices à mesme fin. Prenez de l'eau du puits biẽ froide, & qu'õ la verse continuellement d'vn seau à l'autre, en la renouuellãt de coup à coup. Cela bat l'air, l'humecte, &

refroidit : & le bruit venant aux o-
reilles du malade qui ne peut dor-
mir, quelque fois l'induit à ſom-
meiller. Il faut auſſi mouiller d'eau
froide le paué à toutes heures, l'ar-
rouſant par deſſus de bon vinaigre.
Les plus riches y reſpandront du
vinaigre roſat, d'eau roſe, ou d'eau
de violettes de Mars : car l'odeur
fraiſche mitigue la chaleur, & re-
uient les eſprits. Le parterre ſoit
tout ſemé de roſes, violettes, pam-
pins de vigne, laitues, fueilles, &
fleurs de Nenuphar, qui auront
trempé en l'eau bien froide, eau ro-
ſe, & vinaigre roſat. La chambre
ſoit garnie de ramee, meſmement
des brãches de ſaule touſiours fraiſ-
ches : car elles venãt à ſeicher, nui-
ſent. Le lict ordonné au malade
(poſé au lieu plus frais & obſcur de
la chambre) ſoit grand & ſpatieux,
afin qu'il s'y pourmeine à l'aiſe, en
muant

nuant souuent de place, comme on est contraint de faire. Outre ce il faut vne couchette pour raffraischissement, quād le lict est tout eschauffé d'vne longue demeure: aussi pour le refaire commodemēt, car les malades doyuent estre tenus fort proprement: encor tout leur desplait, du mal qui les rend difficiles. C'est aussi pourquoy il leur faut vne grande netteté, qu'ils ne sentent rien de puant, que les couuertures soyent fort molles & douces, sans ordure & sans rudesse: les linceuls bien desliés, bien blancs, & de suaue odeur, lesquels faut renouueller tous les iours, si le malade à grand' fieure, ou s'il sue abondamment. De coucher sur la plume, c'est bien folie à ceux qui se plaignent de la chaleur, veu qu'elle eschauffe euidemment. I'accorde qu'il est necessaire, que les fie-

ureux ayét quelque lict mol, pource qu'ils ſont prou caſſés & rompus de la maladie: mais il faut que ce ſoit de choſe moins rechauffante, comme eſt le couton, la layne ou bourre, dequoy on fait des matelas qui ſont bien fort douillets. Il y a matiere plus fraiſche en la balle ou balouſſe & pouſſiere d'auoyne, d'orge, millet, & autres. Ie coucheroy volõtiers ſur la paille fraiſche, pour eſtre mieux à mon ayſe. Quelques vns mettent ſur la coëtre leur mattelas, pour coucher plus fraiſchement & mollement: mais ie ne voudrois point de plume, en ſorte que ce ſoit: pource que la chaleur penetrant iuſques là, y eſt longuement entretenuë. Deſſous le linceul il fait bon mettre à l'endroit des reins du malade vne piece de camelot à ondes, ou vne peau de marroquin, ou d'en

faire vn carreau fort plat, à demy plein de baloffe, pour ſe coucher deſſus. Plutarque dit, qu'en Babylone les plus riches dormoyent, pour grand delicateſſe, ſur des ſacs de cuir pleins d'eau, aux grandes chaleurs de l'Eſté. Telle froideur nous eſt vn peu ſuſpecte és fieures: & il vaudroit mieux (parauanture) remplir ces ſacs de vent, à mode de ballon, comme i'entens qu'en Italie quelques ſeigneurs ont de tels licts. Mais ce ſont choſes rares, deſquelles on ſe paſſe fort ayſemẽt. I'eſtime bien vn lict pendu à cordes, pour deux commodités qu'on a d'eſtre branlé: l'vne eſt, qu'il dõne vent & raffraiſchit, pour les cauſes ſuſdites: l'autre que l'agitation ſert à les endormir, comme dans vn berceau. Le ciel du lict ſoit vn peu haut, afin qu'on ait plus d'air. Les licts de camp, qui ont leur

leur pauillon fort bas, pressent tãt vn malade, qu'il n'y peut halener. Si les fenestres ou les portes iettẽt du vent droit contre le lict, lors qu'on veut raffraischir la chãbre, il faut tirer les rideaux (qui autremẽt ne seruent de rien) de peur que le froid ainsi roide ne surprenne le cuir, & constipe les pores, d'où il faut que sortent les fumees de l'ardente chaleur. Car nous ne voulõs pas refroidir par dehors: cela ne seroit qu'augmenter le feu interieur. Nous demandons l'air frais pour le poulmon, qui esuente le cœur embrasé de la fieure. Parquoy tout le corps, hors mis le visage, doit estre couuert selon la qualité de l'air, afin que la peau soit tousiours biẽ ouuerte. Il ne faut pas aussi accabler les patiens d'vn fais de couuerture: car ce tourment ne sert de rien, & les altere d'auantage. Suffit qu'ils

qu'ils ſoyent autant couuerts, que la conſtipation du cuir en ſoit empeſchee, & ſoit gardé libre paſſage aux vapeurs & fumees: & non moins à la ſueur, quand elle veut ſortir. Doncques ils ont aſſez du linceul, à la grande ardeur: ſur la declination, quand ils commencẽt à ſentir la moiteur (laquelle ſignifie la ſueur eſtre pres) il les faut biẽ couurir dauantage, pour ayder à la chaleur au vuidange de ceſt humeur: nonobſtant la faſcherie d'édurer ce tourment. Mais on doit eſtimer, q̃ c'eſt le reſte des matieres qui õt fait le paroxyſme: & que ſi on en retient quelque portiõ, on ſera beaucoup plus long temps à eſtre bien net de fieure: car tãt qu'il y en demeure vne goutte, le corps en eſt eſmeu. Donc ſe perſuadant, que c'eſt la vraye termination, il faut ſupporter patiemment l'ẽnuy,

&

& ne se descouurir point. Car si le cuir est constipé, la sueur retenuë, l'accés dure plus longuement : & est quelquesfois dãgereux, qu'vne fieure terminee deuienne cõtinuë, par la retention des excremens, & constipation de la peau. C'est dõc alors que les couuertures sont à propos, quand on est pres de la sueur, non pas durant l'accés & bruslante chaleur, comme en disposent les importunes fẽmes. Car pourueu que le corps ne sente par dehors la fraischeur de la chambre, & qu'on soit vn peu couuert, tout hors mis le seul visage, on s'en doit contenter, sans gehenner ainsi les malades. Au commencement de l'accés, quand ils sentent frisson, rigueur, & horipilation, on les doit tant couurir qu'ils veulent : & en cela faut suyure leur desir, eschauffer les pieds auec drapeaux, tuylles, & pier-

& pierres, faire par tous moyẽs de couuerture & applicarion (non pas de breuuage eschauffant, comme fait le vulgaire, car ils ne sont que trop chauds au dedans, qui les rend fort alterés) que ce fascheux tremblement passe viste. Quand le chaud commence à regner au dehors, & que les couuertures ennuyẽt, il en faut oster de peu à peu, mettant le malade à son ayse le mieux qu'il est possible, iusqu'à ne laisser que vn linceul dessus luy. Voila comment il se faut conduire és fieures terminees. Touchant aux continues, qui ont tousiours semblable chaleur, ou peu s'ẽ faut, & dure tant qu'ils soyent guairis du tout: il s'y faut gouuerner selon sa qualité, & couurir si peu les malades qu'ils n'en soyent pas plus alterés, leur laissant iustement ce qui est requis pour empescher la sur-
prinse

prinſe du cuir. Dõcques ſi le chaud eſt ardent, on ne les couurira non plus qu'au milieu des accés des fieures terminees : & il ne faut pas ſuyure l'aduis des femmes : car iamais les malades n'ont prou de couuerture à leur gré. Mais il faut bien noter les reigles qui s'enſuyuent, pour entendre quand, comment, & combien nous deuons rafraiſchir l'air, & moderer la couuerture : d'autant que la ſaiſon, l'heure, & l'eſpece du mal (où git grande varieté) font, qu'à tout propos eſt requiſe bonne diſcretion, parce qu'on ne peut limiter iuſtemẽt par eſcrit la quantité des remedes, & il y faut vne grande obſeruation, comme nous deduirons preſentement.

En ce fait noſtre but n'eſt autre, que d'entretenir l'ouuerture des pores, & permettre aux poulmons

iouyr

iouyr de la fraischeur. Dont si c'est en hyuer, il nous faut estre plus couuerts, de peur que la peau ne se serre: & ne sommes pas en peine de raffraischir nostre air, ains taschons à le tiedir, afin que quand l'impatient malade se tourne dedans le lict, l'air qui y entre, ne surprenne le cuir, de sa froideur gelee. Il ne faut pas aussi, que le malade soit mis aupres du feu, comme en vsent les paysans: c'est assés que l'air de la chambre ne soit pas autant froid, que porte la saison. En Esté il est bien difficile de le refroidir tant, qu'il puisse constiper la peau, (si on est couuert d'vn linceul) durant la grand' chaleur. Or en cecy il faut bien considerer la grandeur du chaud qu'endure le malade, & de l'air qui l'entourne car si l'ardeur de la fieure est extreme, nous rendrős l'air tant frais

qu'il nous ſera poſſible : & ſi ell'eſt moindre, no⁹ y trauaillerõs moins, obſeruant la deuë proportion à l'oppoſition des contraires. Quãd la chaleur de l'air eſt moderee, peu de choſe ſuffit à l'admortir ſi ell'eſt exceſſiue, il la faut combattre de pluſieurs ſortes. Donques ſi la chaleur de la fieure, & de l'air, ſont de meſme bruſlantes, il ne faut riẽ oublier de ce qui les peut rafraiſchir : ſi ſont moindres en proportion. Car on doit comparer les choſes preſſantes, & eſgaler les remedes aux maux, ſans ſe tenir touſiours à certain point. Nous ne ſerons donc en ſoucy de raffraiſchir noſtre air, ſinon l'Eſté : & alors plus ou moins, ſelon ſa qualité. En hyuer il le faut moyennement eſchauffer. Le printemps & l'automne il eſt aſſés moderé : dequoy nous deuons contenter. Car tel à noſtre

esgard est nommé frais, tresconuenable à nos fieures. Ainsi est il des couuertures, qu'il faut accommoder aux conditions de l'air : c'est que en Esté il en faut moins, en hyuer dauantage: la saison temperee tient le milieu. La nuict aussi est ordinairement plus fraische que le iour, dõt il faut estre mieux couuert, tant pour tant, la nuict que le iour. Et quand on dort, parce que les membres exterieurs se refroidissent, il faut auoir plus de couuertures quell heure que ce soit : mais bien peu dauantage, si elles ennuyent le malade fort eschauffé du mal. Pour mieux faire il faudroit attendre que le malade fut endormy, & adonc luy ietter quelque chose par dessus : car si on le couure auant qu'il entre au sommeil, quelque fois cela

ne fasche tant, qu'il en perd tout le moyen de reposer. Moyennant la discretion, dressee d'vn bon sens, par ces limitations on pourra disposer & ordonner facilement des couuertures, & du raffraichissement, en toutes les especes de fieures, à tout' heure & toute saison. A quoy il faut adiouster la cõplexion des gens, l'aage & le sexe, qui suyuent le temperement. Car d'vne mesme fieure, les vns serõt plus eschauffés, les autres moins, selon que leur chaleur auant la fieure estoit grande ou petite. Ceux qui l'ont douce, & fort suaue, comme les femmes & les enfans, ne sentent pas telle ardeur que les ieunes de trente ans, desquels le corps est de soy mesme plus ardent. Et de ceux cy les sanguins ou cholerics, surpassent les autres en chaleur. Les
vieux

vieux ſont froids, dont ils ne peuuent auoir les fieures ſi ardentes, comme dit Hippocras. Outre ce, à raiſon de la ſeichereſſe leur cuir eſt fort ſerré: aux femmes & aux enfans, la grãd molleſſe empeſche les pores d'eſtre ouuerts. Les ieunes tiennent le milieu: dont il eſt mal aiſé de cõſtiper leur peau. Par ces deux raiſons il ne faut pas tant craindre de raffraiſchir bien l'air, quand vn ieune homme de complexion fort chaude (qui en ſanté meſme ſemble tout feu) a fieure, comme s'il eſtoit d'autre temperement: ne qu'à vn bon vieillard, ou ieune enfant, ou biẽ à vne femme. En cecy il y a encores pluſieurs diſtinctions: car toutes femmes, tous vieux, & tous enfans, ne ſont pas d'vne condition: les vns ſont plus chauds que les autres. Ainſi eſt-il (pour faire brief) de toutes limi-

Hippo. 14. liur. 1.

tations, où il faut auoir esgard d'approcher le plus pres qu'on peut, de la portee d'vn chascun. Car il n'est pas possible de mettre en reigle ces particularités. Il suffit bien qu'on scache en general les conditiõs necessaires à bien conduire les fieureux. Quant est de l'air & couuertures, ie l'ay deduit si amplemẽt que le discours en est prolixe. Mais ie seray plus brief à poursuyure le demeurant, auquel pourront seruir les raisons dessus alleguées, pour peu qu'on ait d'inuention à les scauoir accommoder.

Ce chapitre n'a point esté acheué, mais les deux ou trois qui s'ensuiuent, y peuuent seruir, & estre accommodés.

CHAP.

CHAPITRE VII.

Contre ceux qui ne permettent aux Febricitans de boire durant leur accés : & les autres qui veulent qu'ils boiuent chaud pour ſuer pluſtoſt & mieux.

I'Ay ailleurs remonſtré commẽt il ſe faut gouuerner és fieures, pour en auoir mieux & pluſtoſt la raiſon, icy ie toucheray ſuccintement l'erreur de ceux qui empeſchent de boire les fieureux durant l'accés, ſoit par force, ou par leurs remonſtrances. Noſtre Hippocras dit bien en ſes Aphoriſmes, que és accés il faut abſtenir : mais c'eſt des ſorbitions, & autres viandes : car il adiouſte, qu'il eſt nuiſible d'adminiſtrer pour lors de la viande. Mais quant au boire, il eſt treſneceſſaire pour amortir la fieure

Hippoc. aphor. 11. li. 1.

quand ell' est en sa grand' vigueur:
li. 9. de la & mesmes Galen ordonne de boi-
meth. ch. 5. re grand quantité d'eau froide, au plus haut de la fieure ardēte, & des fieures synoches. Or l'estat d'vn accés respond à l'estat de toute la fieure continuë. Et quel danger y a-il de boire vn bon trait quand l'accés est en sa vigueur? Mais au contraire, cela profite grandemēt, & amortit plustost la fieure cōme quand on iette force eau au feu. Encor faut-il aduiser, que le breuuage du Febricitant soit bien froid (non pas chaud, ainsi que plusieurs veulent) afin que le malade en suë plustost. Car ceux qui l'ordonnent chaud s'abusent doublement: c'est, que de boire chaud, on ne desaltere point: & que le boire froid esmeut autant ou plus la sueur, que feroit le chaud. Ce que chascun peut esprouuer à part soy, s'il en

doute:

doute : & il verra que estant bien eschauffé & alteré, s'il boit bien frais, la sueur luy en viendra au front, quand bien ce seroit en hyuer. Dont puis que il y a & plaisir & profit, nous permettons, voire nous ordõnons aux malades qu'ils boyuent le plus frais qu'ils pourront : & vn grand trait ou deux, selon que l'accés durera. Le vulgaire a cela de mauuais, que cõme tout luy est suspect, à cause de son ignorance, & qu'il craind mesme és choses où il y a toute asseurance, ainsi ne peut-il accorder aucun plaisir aux malades, craignant de complaire à leur volonté, comme si elle estoit tousiours desraisonnable.

CHAPITRE VIII.

Des boüillons & orge-mondés qu'on baille à minuict, ou le matin, fort indiscretement.

DEs bouillons & orge-mondés, le plus ſouuent on importune les malades, qui n'y prennent aucun plaiſir: & quelque fois on rompt fort indiſcretement leur ſommeil, par l'adminiſtration de telle nourriture, ou à minuit, ou ſur le matin: laquelle ne peut tant valoir, que feroit vn bon dormir. Voila comment le vulgaire eſt iniuſte en deux ſortes: l'vne, quand il ne permet aux fieureux de boire raiſonnablement: & l'autre, quād il le preſſe de viures mal à propos.

Certainement il n'y a rien de ſi bien ordonné, qu'on n'en abuſe facilement: & ſur tout, quand c'eſt

c'est de chose qui plait aucunement: mais encor plus, si cela mesme a quelque espesse de aliment. Car le propos des viures est si plausible & aggreable, que le vulgaire l'embrasse tres-volontiers. Le nō des drogues luy est forr odieux & horrible, mesmes tout ce qui viēt de chez l'apoticaire, sinon le succre, l'hippocras, les biscuiteaux, le pignolat, les tartres de Massepan, confitures, & autres friādises. Dequoy ie ne m'esbays pas, ne le reprends aussi: car cela est fort naturel. Ie suis homme, & resents l'infirmité commune: ie ne suis estrāger ou aliene d'aucune humanité. Ie scay que les medicaments sont contraires & ennemis du bon naturel: & que s'ils estoyent familiers ou amis de Nature, ils ne feroyent tels effects, ains surmontés de nostre corps, seroyēt conuertis

en sa substãce. Dont l'horreur que nous en auons, est chose fort naturelle, & non reprehensible. Ce que i'ay dit, est comme en passant, afin qu'on ne m'estime Rhabartatif & fascheux droguiste, veu mesmes que i'en vse bien souuẽt pour moy, cognoissant le besoin que i'en ay. I'ay voulu seulement toucher ce point, tant pour excuser le cõmun enuers quelques medecins, qui n'ont grand pitié de ceux qui ne se peuuent accommoder aux medecins: que pour accuser les delicats outre mesure, qui ne voudroyent que des bouillons ou orges-mondés pour se guerir, ou preuenir le mal. Encores n'en vsent-ils ainsi qu'il appartient: car pour vn tel desieuner ils ne rabbatent des autres repas ordinaires. C'est ce que ie veux reprendre, & leur remonstrer cõment les medecins

l'en-

l'entendent (au moins ceux qui l'ont premierement institué) & comment ie l'ordonne. Ces boüillons & orge-mődés de la minuict, ou du matin, sont pour triple occasion. L'vne, en faueur de ceux qui ont faute d'appetit, & ne peuuent guieres manger à disner, ou à soupper: mais sur tout à soupper ausquels pour recompence on donne quelque chose à la minuict, ou le matin ensuyuant. La seconde est presque semblable, de ceux qui ont grand faim & sont presque insatiables, comme au releuer d'vne grand' maladie. Car d'autant qu'ils ont l'estomach affoibly, & ne peuuent tant digerer, qu'ils pourroyent bien manger à vne fois, on leur conseille de partir les repas: & parce que la nuict (à cause du dormir, qui retarde la coction de l'estomach) on ne digere si bien que le iour, nous or-

donnons qu'ils ſouppent legierement: & pour recompenſe, nous leur dõnons ſur le matin vn boüillon: comme ſi on gardoit le potage du ſoupper, qu'on en auroit rabbatu, au lendemain matin, apres qu'ils ont dormy. Ce que ie dis, que le dormir retarde la coction de l'eſtomach, & ſuffiſammẽt prouué en mes paradoxes, par viues raiſons: deſquelles i'en toucheray vne, pour autant qu'elle ſert à ce propos. C'eſt, que du diſner au ſoupper, communement il n'y a que huict heures: & du ſoupper au diſnet enſuyuant, il y en a ſeize: ſans qu'on ait plus de faim apres, qu'apres leſdites huict heures: ſuppoſé encores, que ces deux repas ſoyent de meſme en qualité, & quantité, du manger & du boire: bref qu'il n'y ait autre differẽce, ſinon que l'vn de ces repas eſt

Dec.1. parad.8.

ſuyui

suyui de la nuict & du sommeil, & l'autre non. La troisiesme occasiõ est, pour alterer ou preparer le corps par ce moyen delicat : sçauoir est, le raffraischir, ou humecter, inciser & attenuer les humeurs, desopiler, faire vuider le grauier & les pierretes des reins, prouocquer les sueurs ou menstrues, & autres petis menus affaires, de moindre importance qu'il faille mettre en besoigne les remedes plus fors & mal plaisans. Dequoy vous verrés vser infinies personnes au prin-temps, mesmement és mois d'Auril & de May, mais auec telle indiscretion, qu'il leur fait plus mal que bien. Dont i'ay esté contraint de remonstrer ceste faute, suyuant le deuoir de ma charge. La faute est principalement en ce, qu'ils ne rabbatent rien

rien du disner & soupper ordinaires, pour ces boüillons & orge-mondés. Car s'ils disnent & souppent autant que de coustume, il est certain, que l'endemain matin l'estomach n'est pas vuide : & par consequant le boüillon rencontre des matieres cruës, qu'il recrudit encore d'aduantage : & les arreste pour se digerer aussi, iusqu'à la venuë du disner : lequel se meslant parmy cela, prend le vice & contagion de crudité. Ce qui est derechef rencontré du soupper. Tellement qu'il n'y a point de fin à tel desordre, generatif de flegme, si aucun le fut iamais. Si le boüillon est de choses aperitiues, incisiues & attenuantes, prouocatiues d'aucune excretion, il fait bien pis. Car il pousse, enfonce & precipite les restes du soupper cru dans les veines & arteres, où elles font des op-

pilations,& causent des catharres, fieures,& autres mille maux: qui est bien pire, que si les humeurs crus seiournent ou croupissent dans l'estomach & les boyaux, où ils causent la colique, des trẽchees & bruit de ventre,desdain, mal de cœur,vomissemẽt, & semblables. Donc,quiconques voudra vser de ces boüillons alteratifs (comme est aussi nostre orge-mondé) pour bien faire,qu'il souppe legieremẽt, à ce que l'estomac ait digeré plustost que de coustume, & qu'il se trouue pour lors vuide. Il faut faire,comme si on gardoit vne partie de son soupper, pour lendemain matin.Et quãd on disneroit apres, vn peu moins que de coustume, ce seroit le mieux fait du monde. Voila comment il se faut gouuerner en ce fait,pour en sentir profit, & non dommage, comme il

aduient à la plus part de ceux qui en abusent. Aucuns s'en trouuét bient, à cause que par faute d'appetit, ils ne mangent guieres à disner, ny à soupper : qui est la premiere occasió cy dessus expliquee. Et ie ne doute point, que les premiers auteurs de ce regime ne l'ayent ainsi entendu & practiqué. De cela mesmes on peut prendre lendemain quelque Iulep, Apozeme, ou Sirop (choses preparatiues, pour la plus-part) il faut auoir legieremét souppé, afin qu'elles rencontrent l'estomac vuide. Autrement si ce sont choses apperitiues, elles precipitent les crudités aux veines & arteres, en augmentant la cause du mal que nous voulons combattre. Et quand cest inconuenient cesseroit (d'autant que toutes telles drogues ne sont penetratiues) il ne faut pas qu'el-
les

les rencontrent quelque chose dãs l'estomac. Car cela rompt la force du remede, le destrempant mal à propos. Ie remonstreray ailleurs, combien il est requis d'auoir l'estomac vuide, lors qu'on prend medecine : & que plusieurs font mal, de manger & boire le soir auparauant, de tout à leur plaisir, esperans que la medecine emportera toutes les superfluités. Tels propos se peuuent aisement accommoder à cestuy-cy. Car quoy que ce soit, bouillon, orge-mõdé, laict d'anesse, ou d'autre animal, iulep, ou autre droguerie, s'il ne trouue l'estomac vuide, & deschargé de la viande du soupper precedant, ou il ne fait guieres de bien, ou il il apporte grand detriment. Si on me demande, que sert-il dauantage de prendre des bouillons alteratifs & les orge-mondés au ma-

tin ſans autre choſe, qu'à diſner ou à ſoupper auec les autres viandes, veu que toute eſt aliment, qui ſe peut accorder auec le reſte ? Ie reſpons, comme par cy-deuant, que ſi telles choſes ſe meſlent auec des autres, ou leur vertu ſe diminue, ou (ſi elles ſont aperitiues) conduiſent la viande auãt ſa meure concoction, hors l'eſtomach, & font plus de mal que de bien. Dõt il vaut mieux que chaſque choſe ſoit priſe à part, & de ne confondre les viandes auec ce qui eſt medecinal.

CHAPITRE IX.

Si c'eſt mal faict, de boire à l'heure du coucher.

CEſte couſtume eſt en France (au moins ez meilleures maiſons) d'auoir touſiours le vin de la

cola-

colation, & n'estre iamais la nuit sans vin à la chambre: combien que plusieurs abstienent de ceste beuuette: les autres boiuent quelquefois, les autres d'vn ordinaire à l'instant qu'ils se veulent mestre au list, plus par coustume, que cõtrains de la soif. Le vulgaire de Languedoc à vn commun prouerbe contraire à cela: que qui se va coucher en soif, se leue en santé. A quoy il semble que Hippocras s'accorde bien, disant en ses Aphorismes: Ceux qui la nuict on appetit de boire, si ayans grand soif ils s'endorment la dessus, ils font bien Mais on pourroit interpreter son dire, de ceux qui sesueillent en soif, nompas des autres qui ont soif auant que dormir. Car il y a plus d'apparence, de ne permettre de boire sur nuist, & au premier reueil, quauant le dormir. Et quant

à moy, ie ne trouue pas fort mauuais, que ceux qui ont accoustumé de boire à leur coucher, le continuent: ainsi que i'ay veu faire à feu mon pere, plus de vingt ans. Et i'ay ouy dire, qu'vne des plus nobles & illustres maisons de France, le pratique ordinairement, ayant ceste opinion, que cela fait à la santé: de sorte que ses enfans y sont nourris. Il est vray que la coustume est vn tyran qui a grand' force, & bien-souuent plus de pouuoir sur nous, que la Nature mesme. Combien que ceste-cy est legitime gouuernante, & l'autre par vsurpation Toutesfois il ne faut pas mespriser la coustume, à cause du piéd & aduantage qu'elle a gaigne sur nous. Ioint que (comme dit Galien) ceux qui s'accoustument à quelque chose, pour la plus-part elisent vne coustume conuenable

liur. 5. de la consf. de santé.

à leur

à leur naturel, d'autant qu'offencez coup à coup de ce qui ne leur conuient, ils le repudient. Toutesfois quelques vns, ou vaincus de la volupté & douceur, ou ne sentant (par grand' folie) d'en estre offencez, continuent en mauuaises coustumés. Mais il y en a peu de ceux-cy: il y en a plus qui n'y perseuerent point. Et en vn autre passage. Il n'y a personne si stupide (dit il) que estant offencé grandement de boire de leau froide, vueille tirer cela en long vsage. Car en estant offencé & malade euidamment, il en abstiendra totalemẽt. On pourra bien respondre, qu'il y a fort peu de gens qui veulent commander à leurs appetits voire qui veulent s'abstenir de chose que se soit, si les Medecins ne la leur defendent expressement & mesmes que ce soit par escrit. Autrement il leur sem-

Liur. 9. de la meth. chap. 10.

ble n'y eſtre pas tenus. Voila la grand reſuerie, ne vouloir ſabſtenir de ce qu'on eſprouue & confeſſe eſtre nuiſant à ſon naturel, ſinon que le Medecin l'ait expreſſement deffendu : encor y a-il bien affaire de le perſuader. Vne ſage perſonne & temperante, luy-meſmes ſe fera aiſement vn regime de ſanté, ſur ces experiences & obſeruations, en la qualité & quantité de toutes choſes, plus aſſuré que le plus ſcauant Medecin du monde, ſ'il y veut entendre ſans ſe flatter aucunement. Mais laiſſõs à part la couſtume, & meſme la nourriture dés l'enfance : voyons s'il y a quelque apparence de raiſõ, qui perſuade ou permette de boire quand on ſe va coucher. Il me ſemble qu'on peut defendre telle procedure, en faueur de ceux qui y prennent grand plaiſir & le font volon-

volontiers. Car, comme dit Hippocras du boire & du mãger, ce qui eſt vn peu pire, mais plus agreable, eſt melleur que le contraire. D'auantage, ſupposé qu'il y ait grand trait depuis le ſoupper iuſques au coucher (comme de trois heures pour le moins) la digeſtion eſt à demy faite. Dont il n'eſt pas mal fait, de prendre vn peu de vin. Car il ſ'accorde & accomode bien auec ce qui eſt à demy cuit, le vin n'ayãt beſoin de l'ong ſeſiour à eſtre digeré: veu que c'eſt vne liqueur facile à tranſmuer, & qui parfait la digeſtion. Ainſi il ne retarde pas ce qui eſt ja fort auancé, ains ſera auſſi toſt preſt à ſortir de l'eſtomach, que l'autre: à qui d'abondant il fera ce bien, de le conduire plus auant: de ſorte que le chyle en penettrera mieux au foye. Auſſi les plus auiſez, de ceux qui vſent d'vn

tel regime, le font (comme i'ay entendu (pour ceſt eſgard, que la diſtribution ſe face plus ſoudain, & le foye en ſoit humecté. Dequoy s'enſuit (de leur aduis) qu'on en repoſe mieux, & le dormir & plus plaiſant. A cela faict auſſi la douce vapeur du vin, lequel humecte le cerueau, endort plus fermemẽt: par quel moyen, la ſeconde digeſtion eſt heureuſement accomplie, & il s'en enſuit quantité de bon ſang. On peut icy obiecter que la crudité, qui eſt à craindre, pour l'interruption de la coction que l'eſtomac a bien aduancé. Mais ce n'eſt pas du boyre (& meſmement du vin) comme d'vn autre choſe qui ſeroit de lõgue cuitte, ou qui epaiſſiroit d'auantage le chyle: lequel a raiſon de ce, pourroit trop ſeiourner, & eſtre mal ayſé a diſtribuer. Le vin qu'on boit, eſt comme l'eau

qu'on

qu'õ adiouste à vne souppe espais-
se, qui autrement bruleroit dans le
pot. Et pour n'interrompre sa cuit-
te, les bons cuisiniers la detrem-
pent auec du bouillon chaud, ou de
l'eau bouilliante. A quoy respond
le vin, qui de sa chaleur naturelle
entretient, & fait mieux continuer
la digestion, sans que telle inter-
ruption soit de duree, ou preiudi-
ciable. Car soudain apres, la cuiste
recommence de plus belle, & est
parfaicte plus aisement: l'estomach
se vuide mieux, quand son chyle est
plus liquide, & le foye en a meil-
leure part. De cecy on peut colliger
& conclurre, que telle collation ne
peut conuenir, sinon à ceux qui
boiuẽt peu à leurs repas, & sur tout
au souper, lesquels mengeans bien
ne sont pas alterez. Tels ne font
pas mal de boire quelques heures
apres, & ie pense qu'il leur est sain.
Tou-

Toutesfois ie n'eſcris cecy, pou[r] perſuader à aucun de receuoir ceſt[e] couſtume: moins voudrois ie acquerir la reputation, d'auoir pa[r] mes raiſons introduit pour vn regime de ſanté, le boire apres ſouper, comme aduocat des collations nocturnes (auſſi vaut-il mieux de beaucoup, boire à ſes repas competamment, & à proportion de ce que on menge) mais ie remonſtre par ce diſcours, que ceux qui ont telle couſtume, ſont fondez en quelque raiſon: & ſ'il y ſont nourris d'enfance, ils le peuuent ſainement entretenir. Auſſi, qu'il ne faut ſ'eſbayr, de ce qu'ils ne s'en trouuent mal. I'auois vne tante, ſœur de mon pere, mariee à Condrieu en la maiſon des Villars, qui mourut fort aagee. Elle ne failloit iamais de boire l'allant coucher, vn grand trait d'eau, dans laquelle a-

oit trempé vn gros quignon de pain, enuiron vne heure au parauant. Et continua cela plus de quarente ans, tousiours se portãt bien. On dit pourtant, qu'en fin elle mourut hydropique: ce que luy pouuoit estre aduenu d'autre occasion. Mais ie n'approuue pas ce boire d'eau, à l'heure du coucher: & moins encor ce que font plusieurs filles & fẽmes, trop suiettes à leurs appetis & fantasies: qui ne font difficulté de boire deux ou trois grans verres d'eau pure, simple, & froide, à l'heure du coucher. Elles s'en ventent quelque fois: mais il n'y a pas tousiours dequoy s'en rire, mesmement quand de ce desordre, elles ont en despuis vn mauuais estomach, le foye & la rate pleins d'oppilations: d'ou procedent les palles & vileines couleurs, courte haleine battement de cœur, suffo-
cation

cation de matrice, & aucunes le vice da ſterilité.

CHAPITRE X.

S'il faut boire außi chaud qu'on a le ſang, meſmement en eſte: & s'il eſt mauuais de raffraiſchir le vin.

LA pluſ-part des opiniōs vulgaires, ſont doctrine de vieilles gēs, qui ayās veſcu longuemēt, & veu beaucoup de choſes, veulēt tout reformer, & ranger les autres à leurs appetis, ſans diſtinguer des âges. Ainſi d'autant qu'ils ſont tous morfondus & frilleux, ils voudroyent que chacun ſe veſtit & couurit de meſme eux, & abſtint de mille choſes qu'ils ſentēt nuiſibles à leurs perſonnes: comme le boire frais en eſté, & diſent, que chaſcun doit boire auſſi chaud qu'eſt

qu'est son sang. Laquelle proposition i'accorde, pour leur respect seulement : car ayãs le sang froid, comme aussi tout le corps, ils n'õt besoin de grand' fraischeur. Mais le ieune hõme qui a le sang bouillant, ne seroit iamais desalteré s'il beuuoit ainsi chaud, non pas mesmes ainsi tiede qu'est le sang temperé en esté. Car la soif est vn appetit de froid & humide : & est causee non naturellement de tout ce qui eschauffe, ou qui dsseiche. Comment donc la peut-on appaiser, sans fraischeur humectante: L'experience demonstre assez euidemment, que si on boit chaud, c'est à recommencer: parce qu'on ne se desaltere pas. Pour conclurre ce propos, ie diray encores ce mot, que s'il estoit sain de boire autant chaud qu'on a le sang, les vieilles gens auroyent à boire beau-

aucoup plus frais que les ieunes: chose par trop absurde, & ridicule. Il y a vn autre opinion plus cõmune & d'apparence, de ceux qui approuuent bien le boire frais, tel qu'il sort de la caue ou du tonneau, & l'eau venant du puis ou de la fontaine, mais non pas que l'vn ou l'autre soit raffraischy. Doncques on sera commandé de la disposition des caues, selliers, puis, & fontaines: tellement que qui les aura fraisches, il en aura le plaisir, & les autres soustiendront vne grand fascherie pour leur santé, quand ils n'oseront raffraischir le vin, l'eau, ou tous deux. Mais (ie vous prie) qu'importe-il de mal, que le breuuage soit frais, ou de l'air qui le contient, ou de l'eau dans laquelle il trempe? Si l'eau n'est mal saine de sa froideur quãd elle sort du puis, de la fontaine, cisterne,

sterne, ou riuiere, elle ne rẽdra pire le vin qui en sera alteré & rafraischy. Ie suis content qu'il ne soit pas si sauoureux, mais il ne sera pas moins sain, que celuy qui sortira frais d'vne caue bien froide : veu que le rafraischissement ne luy peut apporter aucune mauuaise qualité. Reste que ce soit la seule froideur, que l'on decrie tant, d'où elle pro[illegible]de. Mais quoy? il y a du vin rafraischy, qui est moins froid qu'vn autre sortant du tonneau, lequel on ne condamne pas. Et que ne crie lon encore plus, du boire glacé qu'on fait en hyuer ? Est-il possible de boire si froid en esté, qu'il gele ainsi les dẽts, & souuẽt empesche de boire si long trait, qu'on voudroit biẽ? Toutesfois vous n'oyez personne, qui vulgairement reprouue cela : ains au contraire, la

pluſ-part trouue mauuais, qu'en hyuer on eſchauffe le vin, ou l'eau. Sont ce pas des gens du tout contraire à Nature, qui la veulent forcer à mode de geans? Nous corps en eſté ſont bouïllans, bruſlez & aſſeichez : nous ne boirons pas frais, & abondamment pour reſiſter à l'intemperature & inclemẽce de l'air, qui conuertit noz humeurs doux en amertume (qu'on appelle cholere) dequoy procedent les fieures tierces & ardẽtes, les dyſenteries, & autres diuers maulx qui regnent en eſté? Et en hyuer, que nous ſommes tranſis & contrains de froid, tous rheumatiques & morfondus, nous boirons de la glace? Les appetits non recherchez, ains ſpontanez, ſont pour la pluſ-part conduis de Nature, à laquelle ils appartiennent. Dont il leur fault complaire auec
raiſon

raiſon & meſure : comme de reſi-ſter au froid par la chaleur, & au chaud par ſon contraire. Autrement, les ſaiſons de l'annee nous cauſent mille maux, par l'alteration de l'air : leſquels on peut preuenir, par le droit vſage des choſes que Dieu nous dõne en temps opportun, & lors qu'elles cõuiennent. Et ce en vain, ou pluſtoſt d'vne grand' prouidence de Nature, que les puis, fontaines, & caues ſont plus fraiſches en eſté, plus chaudes en hyuer? Et qui n'a telle cõmodité de ſoy, ne la doit il pas contrefaire par artifice ? Et ce en vain, que les fruicts humides & froids ſont produits en eſté, & lors qu'ils no⁹ ſont neceſſaires, en hyuer point : & que adonc le vin cõmence d'eſtre en ſa force, venant bien à propos pour nous armer contre le froid ? La ramee faiſant

ombrage nous defend du Soleil en esté. Elle ne seroit pas ainsi propre en hyuer : aussi ne l'auons pas naturellement. Qui n'a de l'ōbre en esté, au moyen des boccages, tonnes & treilles, faict-il mal de la contrefaire d'vne frescade? Certainement comme il est proffitable d'vser en esté de ce qui raffraischit, & en hyuer de tout ce qui eschauffe, suyuant la raison naturelle, & l'aduis des plus sages (qui sont les plus sçauās) aussi est-il bien proffitable, d'employer ce qui deffait les qualitez requises. Mais que faut-il tant s'arrester, à impugner des erreurs si grossieres, & des personnes qui n'ont propositions certaines ou respondantes l'vne à l'autre, ainsi qu'il appartiēt à vne vraye doctrine? Car en semblable fait, telles gens se contredisent fort lourdement : comme des

des fruicts qu'on mange pour se raffraischir. Y a-il personne qui ne trouue mauuais qu'on mange des cerises, prunes, figues, raisins, melons, & semblables, tandis qu'ils sont chauds du Soleil? On les fait raffraischir, les vns dans vne caue, les autres dans l'eau froide. Et pourquoy ne boira-on aussi bien du raffraischy, pour se desalterer? Il y a bien des artifices qui peuuent estre suspects, comme de mettre dans le vin ou de la glace, ou de la neige : item de tremper les bouteilles dans l'eau qui ait du salpestre combien que le salpestre ne soit tel, qu'on n'en puisse bien aualler sans dãger. Mais de tremper les bouteilles en eau simple, qui soit bonne à boire, quel mal y a-il, puis qu'on boit bien d'icelle mesme eau, & seule, & auec du vin? Ou quel dãger y peut-il a-

uoir, que le vin & l'eau ſoyent ra-fraiſchis en l'air du puis? Quelcun pourroit icy obiecter la Colique: & bie͂, ceux qui y ſont ſubiects, ou qui ſe trouuent autrement offencez de boire froid, qu'ils s'abſtie͂nent non ſeulement du refroidy, ains auſſi de celuy qui eſt frais de ſoy-meſme. Car c'eſt le deuoir, & vne grand' ſageſſe, de n'vſer de choſe que on ait quelquefois eſprouué nuiſante à ſon naturel: mais d'y ranger les autres, il n'y a point de raiſon. Ou il faudroit, que le fourmage fut du tout condamné, pource qu'il nuit aux graueleux: & que chacun s'abſtie͂t du vin, parce qu'il fait mal aux gouteux. Y a-il rien plus iniuſte & tyrannique, que de vouloir aſſuiettir à ſes appetits ou ſentimens, les autres qui ſont de differente complexion? A cela viennent les bon-

nes gens, qui reprouuent le boire frais, & conseillent à tous de boire autant chaud qu'on a le sang.

CHAP. ONZIESME.

Contre ceux qui se plaignent en esté, de la chaleur des nuicts: & cependant ils couchent sur la plume, les fenestres fermees.

NOus voyons plaindre ordinairement les gens en esté, de l'extreme chaleur de la nuict, plus que du iour, en vn mesme lieu, comme dans la maison, & mesmement és chambres où lon couche. Lesquelles si on considere, sont comme des fours, ayans l'air estouffé, à faute de les esuanter souuent, & tenir tout ouuert aux heures que le Soleil n'y donne point: & de les raffraischir souuent d'eau bien froide, auec vn peu de vinaigre, & force fueilles, à

qui en a la commodité. Car de laiſſer les chambres durant l'eſté, en meſme eſtat que és autres ſaiſons, il ne ſe faut pas esbahyr ſi on y bruſle. Que pis eſt, la pluſpart des gens couchent ſur la plume, tout ainſi qu'en hyuer: & ne font differēce des licts, ſinō quāt à la couuerture qu'ils prennent plus legiere en eſté. Rien ne ſert de m'alleguer, que tous n'ont le moyē d'auoir des matelats à part les coitres: car il vaudroit encor mieux coucher deſſus la paille, ou deſſus la pouſſiere de blé, ou de l'auoine (choſe fort delicate) qu'ō nomme autrement Balouffe. On y eſt vn peu plus dur que ſur la plume, mais la fraiſcheur & l'aiſe qu'on en reçoit, recompēce bien cela: meſmes que le ſommeil y eſt plus gracieux, ſuaue & paiſible, ſans comparaiſon. Et en toutes cho

choses, il n'y a que l'accoustumã-ce. Que la paillasse soit bien plaine, & la paille bien remuee, on y est assez mollement : & au reste bien fraischement, auec vn plaisir nõpareil du plaisant dormir qu'on y prẽd. Vn autre erreur non moindre est, de tenir les fenestres fermees toute la nuict: mesmes quãd on a commodité de rideaux, ou de pauillon, qui defendent du vent, si parauẽture il s'esleuoit tãdis qu'õ dort. Car quant au froid simple, il ne le faut ainsi craindre : veu qu'il n'est iamais si froid en esté, les fenestres estans ouuertes, qu'il est en hyuer tout estant bien fermé, mesmes auecques des chassis, dãs vne chambre nattee & tapissee, en laquelle tout le iour y ait eu bon feu. Qu'ainsi soit, il vous faudra encore plus de couuerture estant au lict (sur peine de sentir froid)

qu'il ne faut en eſté, les feneſtres eſtãt ouuertes. Si on ne craint pas vn tel froid de la chambre en hyuer, pourquoy le craint-on en eſté: lors meſmes qu'il ne peut eſtre dit proprement froid, ains tiede & temperé? De craindre le ſerain ſous vn couuert, & lict encourtiné, c'eſt abus: comme on peut ayſement comprendre du diſcours que i'en ay fait ailleurs. Car il n'y a aucune qualité en l'air exterieur du ſerain, dont il le faille empeſcher d'entrer aux chambres. Il n'y a que la fraiſcheur ou qualité fraiſche, bien requiſe au repos & dormir plaiſamment. Et qui eſt celuy, qui ayant à choiſir en eſté de deux chambres, l'vne bien chaude, l'autre bien fraiſche, eſtans ſur vn meſme plancher, ne choiſit pluſtoſt la fraiſche? Donc ſi on peut commodement rafraiſ-

chir celle qui est chaude, comme en tenant les fenestres ouuertes, depuis le Soleil couché, iusques au matin, quel mal y aura-il? supposé, que l'air libre de la ruë ne soit pire (sinon meilleur) que celuy de la maison enclos & estouffé. Ceux qui couchẽt aux champs, gardans le bestail, ou les fruicts, & les soldats en campagne à l'enseigne des estoilles & de la Lune, cõtre vne haye, ou en des petites loges & cabanes, pour se garantir seulement de la rosée & du vent, dorment sans comparaison plus sainement (outre le plaisir inestimable) que ceux qui s'enferment dans les maisons. I'experimente le semblable, auec toute ma famille, & les habitans de ma maison: y ayant mis la coustume, de laisser ouuertes les fenestres de toutes les chambres, au gros de

l'esté, durant la nuit: & les tenir bien closes, auec des contrefenestres, tout le iour. Si on craint d'estre surpris la nuit de quelque sentiment de froid, qu'on ait au pié du lit vn'autre couuerture de secours. Et combien de fois aduiët-il de mesmes en hyuer, qu'on s'esueille pour le froid que l'on sent extraordinairement suruenu? à quoy on remedie de mesme sorte, sans faire grand cas de cela. Mais on repliquera, qu'il est pire en esté, d'autant que les pores sont plus ouuers de la chaleur du iour. Et bien, il y a remede, à se couurir dauãtage dés l'entree du lict. Car il est raisonnable, que l'on se couure plus ou moins, selon la fraischeur de la chambre. Cependant on a ceste recreation & ce profit, que l'air qu'on inspire est frais, & non estouffant: ce qu'il faut principa

cipalement rechercher. Car nous ne voulons pas, que le froid touche le reste du corps eschauffé: ains seulement le visage, pour la bouche & le nez, par où nous respirons. Aussi c'est le vray moyen de raffraischir tout le corps, en raffraischissant le cœur, le poulmon, & le cerueau, le tout par dedans. Car le froid surprenant par dehors la superficie du corps, en constipant les pores, redouble la chaleur, & donne plus grand malaise, alteration, inquietude, lassitude, & autres fascheux accidens, à cause de ladicte chaleur, conceuë aux entrailles & aux iointures.

CHAP.

CHAPITRE XII.

Que les boudins ne valent rien gardez: & que de là est venue la coustume d'en faire des presents.

LE sang est estimé mauuaise viande, de quelque animal que ce soit, & comme qu'on l'appreste: parce que tout incontinuant qu'il est hors de son lieu (ce sont les veines & arteres, qui seules ont pouuoir de le contregarder en son integrité) il commence à se corrôpre & gaster. Dont qui en veut vser, il ne doit attẽdre longuemẽt: Car tousiours il deuient pire. La friandise a mis beaucoup de viande à l'vsage de l'homme, qui font maueise nourriture. La chicheté & pauureté en a introduit d'autres, qui sont autant pernicieuses. Le sang de bœuf est bien de celles qu'on vse plus par grand' necessité

que

que par delicateſſe, veu le peu de gouſt qu'il y a. Celuy du mouton vault bien mieux, comme ſa chair eſt plus friande. Mais de vray le meilleur n'en vaut rien à manger, & ſeroit bon qu'on les iettaſt à la mode de France, où le ſang de tels animaux n'eſt point receu entre les aliments, ains reputé poiſon ou excrement. Des brebis il eſt pire que des moutons, tout ainſi que leur chair. Quãt à celuy des boucs, ie ne penſe pas qu'on en vſe, ſinon en medecine, pour diſſouldre les pierres de la veſcie: à quoy il eſt eſtimé propre eſtant bien preparé. Le ſang des cheures a eſté de requeſte & priſe de l'anciẽneté (cõme teſmoigne Homere) eſtimé friandiſe. On y meſloit beaucoup de graiſſe, & de cela on rempliſſoit les boyaux ou le vẽtre de tels animaux: d'où ie penſe que noz boudins

dins ayent leur origine. Mais il ne ſe faut prendre en gouſt,& moins au iugement des gens de ce temps là,qui ne cognoiſſoyent pas encores les viandes plus ſuaues, & de facile digeſtion,comme dit Galen. auiourd'huy on reçoit ledit ſang, & meſlé de percil, ou autres menuës herbes, auec le gras du lard, il eſt eſtimé de bonne ſorte, plus que les deſſuſdits,auſquels on n'étremeſle rien. Le ſang des agneaux & des cheureaux eſt appreſté cõme le precedant: & eſt d'autant plus delicat que leur chair eſt friãde?dont celuy du cheureau precede l'autre. Meſme appareil ſert au ſang des poulets, poulles, & chappons: lequel eſt priſé ſur tous autres de noſtre temps. En Italie on on ne ſaigne point la poulaille, ains on luy rompt le col, où il s'amaſſe beaucoup de ſang, & fait

comme vn boudin, qu'on eſtime fort ſauoureux. Et de vray il en eſt bien meilleur, que ſi l'air y auoit touché: car la peau du col le conſerue, & garde de corrompre. Les anciens ont fait grand cas du ſang des lieures, ou leureaux: meſmes au temps de Galen, tel ſang eſtoit le plus recommandé, & comme viande treſ-delicate, qu'on faiſoit cuire auec ſon foye. Le ſang des porceaux auiourd'huy a les plus grands honneurs, veu qu'il eſt deſparty & preſenté aux plus prochains amis, en forme de boudins. Le peuple a obſerué de longuemain telle couſtume, ne ſcachant bonnement pourquoy il le faut ainſi practiquer. Il le prend cõme ſymbole de beneuolance & amitié: ou bien parce qu'on en a beaucoup, on en veut faire part aux autres, attendant meſme gratuité. Ce

que ſert d'en auoir l'ong temps de frais, quand chaſcun à ſon tour veut rendre la pareille. La premiere cauſe eſt hõneſte, car auſſi pour faire preſẽt des boudins, qui ſoyẽt plus hõnorables, on y adiouſte vne penne de foye, & aux vns la ratelle, aux autres vn des filets, ou bien des hautes coutes: les moindres ſont, ou il y a du rognon, ou du poulmon. Tout cela eſt couuert de la coiffe ou creſpine, laquelle on taille en autant de pars qu'on veut ordonner de preſents. Toutes ces pieces ſont l'enrichiſſement de noz boudins: leſquels principalement ſignifient (ſi on le veut ainſi prendre) quelque affection cordiale, & cherie, comme le ſang. Lequel denote auſſi l'amour: parce qu'il ſort du foye, où Platon luy a donné ſiege. Donques on veut monſtrer vn fin d'amitié, quand on

on enuoye du ſang: meſme tel qu'on eſtime & ſain & delicat. L'autre raiſõ a lieu entre ceux qui priſent l'entretien de ſanté, & obſeruant diligemmẽt la qualité des viandes. Car le ſang quel qu'il ſoit, ne peut guieres durer ſans eſtre corrompu de l'air. Et pourtant on a aduiſé de mettre celuy des pourceaux (qu'on eſtime ſi delicat) dãs les boyaux, qui de leur eſpaiſſeur le contregardent mieux. Dont les meilleurs boudins, ſont ceux qu'õ fait le ſang eſtant encores tiede. Deſpuis on le fait parboulir, tant afin qu'il ſe garde mieux (comme la viande cuitte) que pour le pouuoir deſpartir commodement. On met parmy le ſang, pour le preſeruer plus long tẽps, du ſel, du thym, & ſerpoulet. Aucuns y adiouſtent du fenoul, les autres vſent de mariolaine, perſil, hyſop, & autres her-

bes menuës, de bõ odeur, excepté la sariette, parce que le peuple estime faussemẽt, qu'elle peut empescher que le sang ne s'espaississe quand on le cuit, veu qu'on la dõne aux malades, pour dissoudre le sang caillhé. La graisse n'y est pas oubliee en bonne quantité, sinon des chiches femmes, lesquelles on taxe honnestement, en les nomment bonnes mesnageres, quand elles y ont bien espargné la graisse. Mais si les boudins ne sont gras, ils sont mal sains, d'autant qu'ils sesiournent long temps à l'estomac, & sont tard digerés, à cause de leur aspreté & seicheresse. La graisse les fait mieux glisser : dont ils en sont moins dangereux; comme les autres viandes mauuaises, quand elles n'arrestent guieres au corps. Quoy qu'on y face, le meilleur est de s'en abstenir du tout, ou

en vſent fort ſobrement,& que les boudins n'ayent paſſé vn iour ou deux, pour le pl⁹ tard. Voila pourquoy l'inſtitution eſt bonne de les diſtribuer. Car de les garder longuement, ils deuiennent tant pernicieux, qu'on les peut bien nommer poiſon. Vne femme de Mõtpellier jadis en mõſtra l'exemple, comme l'on dit. C'eſt, qu'elle mourut ſuffoquee pour auoir mãgé des boudins gardés. Elle penſoit bien meſnager, de n'en donner à perſonne, & ne manger autre viande tant qu'ils pourroyent durer. A peine les euſt-elle acheué, qu'elle mourut, de meſme qu'on meurt d'vne poiſon.

CHAPITRE XIII.

Contre ceux qui craignent par trop la saignee, & ont opinion que la premiere sauue la vie.

D'Autant que le sang est le thresor de nature, alimét des esprits, & le subject de la chaleur naturelle (qui gouuerne le corps en toutes ses operations) on fait bien de l'auoir cher, & le garder soigneusement, comme estãt necessaire à l'entretien de noz forces, & conseruation de santé: dont il ne le faut laisser perdre facilement, en faisant peu de conte: mais aussi on doit obseruer deux choses principalement: l'vne, qu'il soit bien pur & net de toutes immondices: l'autre, qu'il n'abonde rien trop, encor qu'il soit bon en toute perfection. Parce que s'il est depraué, immonde, & laid, il nuit plus

plus qu'il ne proffite. S'il est demesuré, il met ses vaisseaux en dãger de creuer, & la chaleur de s'estaindre. Parquoy il ne faut rien craindre quand il est si copieux, d'en vuider vne partie, pour faire place au nouueau qui s'engendre incessamment. Aussi quand il est eschauffé & bouillãt, à cause de la fieure, si on ne luy faict ouuerture pour expirer (comme on donne vent au vin nouueau) il met la personne en grand danger, & la tourmente estrangement. Quand il est corrõpu des mauuaises humeurs, & en grand' quantité, auãt qu'il soit du tout gasté, on en vuide quelque portion, afin de nettoyer plus aysement le reste par medecines: lesquelles separent & trient de parmy le sang lesdites humeurs, & les chassent dehors: dequoy elles meritent le nom de

purgatiues. Il ne faut donc pas decrier ſimplement la ſaignee, comme ennemie de nature, & l'auoir en telle horreur que pluſieurs l'õt (ſuyuans Eraſiſtrate, qui appelloit ſanguinaires, & eſtimoit meurtriers, ceux qui la conſeilloyent) puiſque vn grand nombre de maladies qui procedent des ſuſdites cauſes, ne peut eſtre aboly, ſans recourir à ce remede. Quand la fieure eſt fort vehemente, le viſage enflãmé, & les veines enflees, la ſaignee n'eſt elle pas requiſe? Si on eſt eſtranglé d'vne Squinance, ou ſuffoqué d'vne inflammation de poulmon, ou d'vne vraye pleureſie, il n'y a rien qui ſecoure pluſtoſt, & interrompe ſi promptement le mal, que la prompte ſaignee: laquelle generalement conuient à tous deſordres fais d'abõdance & ſurchargé de ſang, quel qu'il

qu'il soit, bō ou mauuais. Ie m'esbahy de quelques vns, qui prendront plus volontiers vingt medecines, que d'ēdurer vne saignee leur estant necessaire, veu sa grande commodité, & non moindre facilité. Car on y peut obseruer iustement la mesure, qu'il nous plaist de vuider: on l'arreste quād on veut, & elle peut estre reïteree pour n'affoiblir le malade à vne fois. La medecine n'est pas de mesmes. Car bien souuent elle vuide plus qu'on ne voudroit, & il n'est pas à nostre puissance, de la faire cesser quand il nous plaist. Ce sont de grandes incommoditez, outre le mal de cœur, l'angoisse d'estomach, & les grandes extorsions de ventre, qu'elle donnent le plus souuent. Or quand on est phlebotomé si on voit sortir du mauuais sang, il se faut persuader que le

meilleur demeure dãs le corps : & ſe reſiouyt de telle vuidange. Si le vuidé eſt beau, croyez que le demeurant eſt encore plus loüable, & que cela y eſtoit de ſuperflu. Quelqu'vn pourroit iuger, que ce moyen de curation eſt contre le deuoir de Nature, laquelle a ſoin de conſeruer le ſang comme vn ſien threſor. Auquel nous reſpondrons, que c'eſt elle meſme qui nous a enſeigné, qu'il faut en pluſieurs maux vſer de ce remede. Car le flus de ſang menſtrual aux femelles, nous monſtre euidemment, que l'abondance peut eſtre dommageable ſi elle n'eſt tantoſt euacuee. Et pourtant Nature meſmeluy ordonne paſſage, non pas vne fois l'an, mais tous les mois. Et ſi pour quelque empeſchemẽt ce ſang eſt retenu, la femme s'en trouue mal. C'eſt vne reſuerie de

penſer

penser qu'il doit estre vuidé, comme estāt du tout inutile, mauuais, & venimeux, veu qu'vn enfant en est fort bien nourry dedans le vētre de sa mere. Autrement, pourquoy seroit-il supprimé durant la groisse, pouuant bien estre mis dehors sans toucher à l'enfant? C'est par les veines du cou de l'amarry, par où se purgēt celles qui ont encore plus de sang, que leur fruit n'en peut consumer. Pline raconte, que les herbes touchees de tel sang meurent, & le fruict tōbe des arbres sur lesquels monte la femme menstrueuse: que l'yuoire en perd sa lueur, & le fer son tranchant: que les chiens pour en auoir gousté deuiennent enragés, & s'ils mordent quelqu'vn apres, il n'en guerira iamais. Les autres disent, que le sang des ladres n'est pas pire que cestuy-là. Ie ne croy *Liu.7. chap. 15.*

rien

rien de tout cela : car il faudroit que les femelles euſſent de plus eſtranges maux, qu'elles n'endurent par la ſuppreſſion de leurs menſtrues : outre ce que l'enfant en ſeroit mal nourry. Il eſt doncques plus ſuperflu de quãtité que de mauuaiſe qualité, ſi ce n'eſt d'eſtre cru & phlegmatique. Celuy qui ſort par les hemorrhoides eſt ſouuent plus mauuais, que le ſang menſtrual : car c'eſt de la melancholie, le pire des humeurs, & qui verſé à terre la fait bouillir comme le fort vinaigre. Mais il eſt rarement ſyncere & pur. Car tout le plus gros ſang aborde aux veines hemorrhoidales, pour eſtre mis dehors, quand Nature l'a ainſi ordonné, au grand proffit de tout le corps. Voila deux ſortes de vuidange de ſang faictes par Nature, qui monſtre bien euidemment

ce que nous deuons faire, quand nous cognoissons le besoing, & que Nature n'y peut pas aduenir. Et si on dit, que és cas proposez, le sang est vuidé à raison de son vice tant seulement, on accorde par là, que la saignee est profitable, quãd le sang est ensemblement vicieux & en grand abondance. Car s'il n'est que vicieux, il est retenu au corps pour la prouisió de sa nourriture, & n'est point reietté. Mais que direz-vous, de ce que bien souuent le sang n'estant pas corrompu, Nature en met dehors vne portion, pour soulager les veines qu'il enfle outre mesure, & alleger le corps d'vne griefue pesanteur? C'est le profit que plusieurs sentent de saigner par le nez. Dõt si nous voulons empescher & des-accoustumer Nature de ce passage là, il luy faut donner au-

tre

tre iſſuë par certains laps de tẽps, ainſi que nous le voyons abonder. Car autrement d'auoir clos le paſſage, s'enſuiuroyent plusieurs maux: comme des veines qui ſe creueroyent dãs l'eſtomac, au poulmon, ou ailleurs: dequoy procedent le cracher & vomir de ſang à quelques vns. Quoy? pluſieurs maladies, autrement dangereuſes, gueriſſent par grande effuſion de ſang au iour critique, & le mal de teſte ſouuent ſe perd, apres qu'on a ſaigné du nez. Tous ces exemples monſtrent bien, que ſuyuãt l'œuure de Nature, les medecins (qui ne ſont que ſes miniſtres) doyuẽt quelque fois amoindrir la quantité du ſang, qui menace diuers maux, ou les cauſe de faict. Serons-nous moins dociles que les beſtes deſraiſonnables, leſquelles apriſes de nature cognoiſ-
ſent

sent l'vtilité de la saignee? Pline escrit, que l'Hippotame se sentant fort replet, cerche des cãnes taillees fraischement, & trouuant vne bonne pointe, il la presse contre sa cuisse, pour ouurir la veine: par ce moyen allegeant son corps, qui sans cela deuiendroit tost malade. La chieure aussi ayãt la veuë trouble, se blesse en l'œil d'vn iõc poinctu, voulant descharger ceste partie d'vne portion de sang: ainsi que le mesme auteur recite. Il y a beaucoup de personnes, qui ne reprennent la saignee, sinon pour autant qu'ils ont veu mourir des gẽs, apres qu'on les auoit saignés. Mais leur argument semblera fort legier (ou plustost ridicule) si nous sommes persuadés (comme il est vray) que toutes maladies ne sont pas guerissables, pour le regard du subiect. Et que celles qui sõt neces-
saires

ſairement mortelles, meſpriſent tous remedes: dont la ſaignee, biẽ qu'elle ſoit ſagement ordonnee, n'y peut de rien ſeruir, cõme l'effect teſmoigne. Mais qui veut neantmoins attribuer l'occaſion de mort à la phlebotomie, pource que la mort l'a ſuiuy, on luy pourra dire par ſemblable raiſon, que les gens meurẽt pour auoir diſné, ſouppé, ou dormy, d'autant qu'ils meurent quelque temps apres. Si on voyoit mourir vn homme cependant qu'on la ſaigne, il y auroit grand apparẽce que tel remede n'y conuenoit pas, ou qu'on l'a mal adminiſtré. Toutesfois il faut touſiours prendre en la meillheure partie, ce que nous eſt incertain, & n'accuſer legierement de faute le medecin qui a ordonné la ſaignee, bien que le mal n'ayt prins fin à l'aduantage du patient: & pẽſer,

ſer, que la malice & grandeur de la maladie, & non pas le remede anichilant ſes forces, l'a precipité à la mort. I'accorde bien, que pluſieurs fois on ſaigne mal à propos, & que les medecins ignares y cómettẽt de lourdes fautes: toutesfois le vulgaire n'en peut, & n'en doit iuger. Ou il fera ſouuãt grand tort aux plus ſcauans: car de tous indifferamment, il en dira autant. I'en ay ouy d'autres qui diſent, ne ſe vouloir accouſtumer à ceſte façon de remede, le reſeruãt à quelque grand & extreme beſoin, cóme pour l'imminent danger de mort. Car ils ont ferme opinion, que la premiere ſaignee ſauue la vie infailliblement. Il eſt biẽ vray & il faut ainſi parler) qu'on ne meurt iamais de la premiere: car ſi on mouroit ceſte fois là, on ne ſeroit plus ſaigné: & par conſequãt

telle ſaignee ne ſeroit proprement dicte premiere, ains vnique : d'autant que premier eſt relatif au ſecond, & aux autres enſuyuans. Mais que la premiere ſauue la vie, comme ayant plus de proprieté, c'eſt vn erreur deſia fort deſcouuert par longue experience, qui enſeigne le contraire. Car on en voit tous les iours mourir de diuers accidens, auſquels la premiere ſaignee n'a peu remedier: & mille perſonnes gueriſſent de fort eſtranges maladies par la phlebotomie, qui ont ſouuent vſé de ce remede. Ceſte opinion eſt par trop dangereuſe & preiudiciable, d'autant que les maux ſont petis à leur commencement: & pour lors peu de malades ſe desfient de la gueriſon. Or ceux qui ſuyuent telle fantaſie, refuſent la ſaignee aux premiers iours, la voulans reſeruer à

plus grãde maladie, & à l'extreme necessité. Cependant l'occasion (que Hippocras à bon droit appelle soudaine & prompte) nous eschappe:& puis quand le patiẽt, sentant l'extremité, commence de s'y accorder, il n'est plus à propos. Touchant à l'accoustumance, tant s'en faut qu'elle puisse porter dómage, que plustost elle nous y sert de beaucoup. Car celuy qui est coustumier à se faire tirer du sang, pourueu que la force n'en soit euidemment diminuee) il l'endurera plus gayement qu'vn autre: tout ainsi que les maux ordinaires & ja accoustumés, sõt moins fascheux: suyuãt l'Aphorisme d'Hippocras, que ceux qui n'õt accoustumé des trauaux, combien qu'ils soyẽt foibles & vieux, ils les portent mieux que les robustes & ieunes. Donques il ne faut pas tant priser la

premiere saignee, & la saignee en general ne doit estre ainsi suspecte au peuple, quãd vn sçauant & sage medecin l'ordonne, puis que ce remede nous est enseigné de Nature, & est fort aysé, seur, & profitable à plusieurs sortes de maux.

CHAPITRE XIIII.

Qu'on peut saigner les femmes grosses, les enfans, & les vieux.

LE peuple a sçeu quelque fois des medecins, qu'il est dangereux de saigner les femmes enceintes, les enfans, & les vieux Maintenant si le medecin le veut faire, on estime que ce soit vn acte nouueau, temeraire, & hazardeux: & s'il aduient que le malade meure, ce remede sera non seulement reprouué, ains reproché bien ai-

gre-

grement : nonobſtant que le mal, & non pas le remede, ait fait mourir le malade. Si on ſ'en trouue biẽ, c'eſt à leur dire) plus de cas fortuit, que de bonne conduitte. Dequoy il ne ſe faut eſbayr, puiſque noz peres ont eu ceſte meſme opinion, & l'ont perſuadé au peuple. Ie dis, noz peres, les medecins qui ont eſté deſpuis deux ou trois cens ans. Ils entendoyent, que Hippocras & les autres enciens, auoyent enſeigné, que c'eſtoit vne grand' faute : & combien que ſouuent la ſeignee leur ſembla neceſſaire, ils ne l'oſoyent pas ordonner. Mais ſ'ils euſſent bien leu les liures de ceux qui ont de plus pres ſuiuy les premiers Medecins, & ſont preſque au milieu d'Hipocras & de nous (quant au tamps de leur vie) Grecs & Latins, gens rares en ſçauoir, & conſommés en methodi-

que experience, ils euſſent mieux entendu l'aduis de noz bons autheurs, q̃ ſouloyẽt en peu de parolles creuemẽt eſcrire leurs reigles. Car pour ſignifier, que la force du patient eſt ſur tout requiſe au faict de la ſaignee, ils ont dit, que les viellards & les enfans en doyuent eſtre eſgaux: & ont encor de plus pres limite l'âge qui la peut endurer, de quatorze iuſques à ſoixante ans pource que ceux qui demeurent deſſous ce terme, ou qui le ſurpaſſent, communement n'ont pas conditions que y ſont requiſes. L'ordonnance eſtant generalle: de laquelle on peut diſpenſer & diſpoſer particulierement, ſans contreuenir à l'intention de ſes autheurs, comme ſi on rencontre (ce qui aduiẽt bien ſouuent) vn enfant de bonne charnure, ferme & eſpaiſſe, eſtant fort & vigoureux, ou

vn viellard robuſte, leſquels ayent grand beſoin de ſaignee, à cauſe de leur mal. Galen nous a fait entendre, qu'il ne ſe faut tant arreſter au nombre des annees, qu'à la vertu: laquelle on peut comprendre du port eſgal vehement, & grand, cõme d'vn ſigne treſueritable, & qui ne faut iamais de teſmoigner aſſurement la force. Et pourtant aux ſeptuagenaires qui ont ſemblables ports, il permet la ſaignee, ſi le mal le requiert: pource (dit-il) qu'il y en a d'aucuns fort ſanguins & robuſtes en l'aage de ſeptante ans, comme il y en a d'autres à ſoixante qui ne la pourroyent ſupporter. Quand aux enfans, il n'a iamais permis qu'on les phlebotomati: non pas craignant de leur foibleſſe (car ils ont plus de force vitale & naturelle, qu'ils n'auront à vingt ou à trente ans) ains pour l'aiſee

diſſipation de leur ſubſtãce, rare, & fort reſoluble. Toutesfois on a eſprouué, que ſouuent la ſeignee leur eſt profitable, voire aux moindres de ſix ans, comme pluſieurs teſmoignent, & nous l'auons quelquesfois heureuſement eſprouué. Auẽzoar eſcrit, auoir faict ſaigner ſon fils qui n'auoit pas trois ans, dont il ſe trouua biẽ. Et pourquoy en ſeroyent-ils du tout forclos, ſi meſmes eſtãt en la mãmelle, quelquesfois ils ſaignent fort du nez, ſans qu'il leur en prenne mal? Si Nature de ſon mouuement ſe deſcharge quelque fois du ſang aux enfans, le medecin qui n'eſt que ſon miniſtre & imitateur, ne l'oſera il entreprendre? Vn ieuſne enfant ſaignera plus d'vn coup de poind au nez, que nous n'en tirerons du bras à vne fois: car il faut auoir eſgard ſur tout à la quantité,
&

&aduiser de ne leur en oster beaucoup. Dont à bon droit on pourra excuser nostre Galen, qui ne leur permet la saignee: pource que de son temps ils la faisoyent fort grande: car pour vn iour on eust tiré quatre liures de sang, & il dit en auoir veu sortir iusques à six liures, au profit du malade. Auiourd'huy c'est beaucoup d'en auoir trois ou quatre paletes (qui sont dix ou douze onces) d'vn ieune homme qui soit robuste: & des enfans, en proportion. Encor entendõs nous, que tels enfans soyẽt habitués de la charnure dessus mentiõnee: outre ce que leur mal en doit faire instance. Touchant aux femmes grosses, Hippocras à escrit, que la saignee les met en danger, nonpas de leur personne, ains d'auortissement, mesmes si l'enfant est grandet, pource qu'il

Aph. 61. est frustré de sa nourriture. Ainsi
lin. 5. dit-il estre impossible, que le fruict soit bien sain, quand la mere a ses fleurs en bonne quantité, durant la groisse. Mais quand on voit que la repletiõ outree, causee de grãd' oisiueté, auec abondãce de viures, & bonté de nature, menace d'estouffer l'enfant, ou le contraindre à desplacer (comme il aduient à quelques vnes, qu'à faute d'estre saignees, passẽt les trois ou quatre premiers mois, s'affoulent de leur ventree) pourquoy n'ostera lon du sang qui est trop abondant & dommageable? Si la mesme abondance, ou bien moindre, par vne fieure ardente est eschauffee outre mesure, & cõmence à bouillir, faisãt presque rõpre les veines, n'oserõs-nous (pour respect de la groisse) vuider vn peu de sang, & esuẽter la veine, quãd la femme grosse

brusle de fieure ? Hippocras dit, qu'vn mal aigu, tel que i'ay proposé, est mortel en la femme enceinte. La raison est qu'il y conuient faire grand' abstinence, laquelle tuera l'enfant : ou si on luy permet grand' nourriture, la fieure s'augmentera, pour les faire tous deux mourir. La saignee ne fait pas plus de mal, que la grand' abstinence: & ne peut causer que l'auortissement, comme dessus est dit. Or il est moins mal d'en perdre vn que deux: mais le plus souuent tout est preserué, Dieu mercy. Et comment pourroit estre sain l'enfant, dans le brasier de sa mere ? Quel aliment luy donnera le sang qui boul ? Il faut par tous moyens estaindre ce grand feu, pour soulager la mere & l'enfant. Hippocras nous permet de purger vne femme grosse, despuis le quart mois ius-

Aph. 30. liur. 5.

Aph. 1. li. 4. & Aph. 29. liur. 5.

iuſqu'au ſeptieme:à quoy tous nos docteurs conſentent. Si donc la femme enceinte peut ſans aucun dommage, endurer la purgation, laquelle agite, trouble, & esbranle le corps ſans comparaiſon plus que la phlebotomie (meſmement les fortes medecines, deſquelles vſoit Hippo.) pourquoy n'oſerõs-nous vſer de la ſaignee, quand il en ſere de beſoin: meſmes conſideré, que c'eſt vn des remedes le plus ſeur & aiſé? Car on ſort tant de ſang qu'on veut, & nõ plus: comme eſtant en noſtre puiſſance de l'arreſter à chaſque goutte, ce que ne pouuons pas des medecines, quand elles vuident plus que nous ne voulons. Mais que reſpondrez-vous à ce, que pluſieurs femmes continuent d'auoir leurs fleurs, durant toute la groiſſe, ſans qu'elles ou leur fruict en vaille moins?

Outtre ce nous voyons ſouuent qu'vne femme groſſe, ſaignera beaucoup du nez,ou d'vne playe, ſans aduorter ou rapporter aucun mal. Ce ſont experiences qui aduiennent iournellement,deſquelles on pourroit meshuy conclurre,que la ſaignee n'eſt pas ſi dommageable aux femmes groſſes, qu'on a par cy deuant cuidé. Toutesfois afin qu'on ne penſe, que ceſte opinion ſoit nouuelle,& des gens d'auiourd'huy,Celſe(qui fut du temps d'Auguſte, il y a plus de mille & cinq cens ans)a fort bien remonſtré, qu'il ne faut rien plus conſiderer, que la vertu de ceux qu'on doit ſaigner,diſant: De tirer du ſang aux femmes qui ne ſont pas enceinctes, & aux ieunes perſónes,cela eſt vieux:d'eſprouuer le meſme aux enfans, aux vieillards & aux femmes groſſes, Liu.2.c.10.

„ il est nouueau. Car les anciens ont
„ estimé, que le premier & dernier
„ âge ne pouuoit endurer tel reme-
„ de: & s'estoyent persuadez, que la
„ femme auorteroit d'estre ainsi
„ traictee durant sa groisse. Depuis
„ l'vsage a demonstré, que ces rei-
„ gles ne sont generales & sans ex-
„ ception, ains qu'il y faut adiouster
„ quelques meilleures obseruatiōs,
„ ausquelles soit addressé le iuge-
„ mēt du guerisseur. Car il ne se faut
„ pas arrester à l'aage, n'à ce qu'on
„ porte, mais aux forces tant seule-
„ ment. Dōques si la personne ieu-
„ ne se treuue foible, ou la femme
„ qui n'est pas grosse a peu de for-
„ ce, on faict mal de leur tirer du
„ sang: parce que la vertu qui reste,
„ en languit & se meurt. Mais vn en-
„ fant bien ferme, vn vieillard fort
„ robuste, & la gaillarde femme en-
„ ceincte, en peuuent seurement
gue

guerir. Toutesfois en ce cas, l'i- „
gnorant Medecin peut aysement „
faillir, d'autant qu'il y a volõtiers „
moins de force en ces aages-là: & „
que la femme grosse a besoing de „
sa force, apres la guerison, nõ seu- „
lement pour soy, ains aussi pour „
l'enfant. Parquoy le principal de „
l'artifice, requerant discours & „
prudence, gist en cela, de ne con- „
ter point les annees, & de ne re- „
garder à la seule conception, ains „
estimer la force, & d'icelle com- „
prẽdre s'il en pourra souurer pour „
soustenir l'enfant, le vieux, où en- „
semble deux corps en vne femme. „
Par ces doctes propos on peut entendre facilement, en quel erreur ont versé noz peres depuis enuiron trois cens ans, iusques à nostre temps, que les sciences ont repris leur ancienne dignité, par l'ouuerture des bons liures, que

l'ignorance auoit tenus cachez. Et pouuons dire comme Celse, que nos ancestres ont frustré de la saignee les femmes grosses, les enfans, & les vieux, sans aucune distinction: depuis l'experience guidee de raison, a faict cognoistre aux plus suffisans de cest âge, qu'ō les peut bien saigner, quād le mal le requiert, & on le peut supporter. Donc, que le populaire, qui a esté mal instruict, cesse meshuy de faussement calomnier les bons & sages Medecins, qui auec grand respect & meure deliberation, employent ce remede, quand il en est besoin.

CHAPITRE XV.

Contre ceux qui temerairement & trop souuent vsent de la saignee.

CE que ie viens de remonstrer au precedent chapitre, pourroit

roit entretenir l'erreur de ceux qui trop volontiers vsent de la saignee, sans aucune discretion. I'en voy plusieurs, qui pour peu de mal qu'ils se sentent, soudain veulent estre saignez: & il y a des barbiers outrecuidez, qui sans aduis de Medecin, vsurpent ce remede à tout propos. Il est fort singulier, quand on le sçait accommoder: mais le seul Medecin (comprenãt soubs ce nom, le docte Chirurgiẽ) en doit auoir la charge. Car il faut estimer la force du malade, & la grandeur du mal, present ou aduenir: qui sont les deux conditiõs concluantes à la saignee. Or c'est vn grand dommage, de saigner indiscrettement & sans besoing: parce qu'à la necessité on n'y peut recourir, le corps estant plus espuisé qu'il ne deuroit, & affoibly par le gast des esprits: lesquels se

perdent & versent en quãtité notable, quand on vuide beaucoup
Au lin. de la scatif. Lon.1.c.1. de sang. Dont il aduient, que le corps estant refroidy, les operations naturelles sont mal executees. Parquoy Galen disoit bien, qu'il n'est expedient de saigner plusieurs fois l'annee. Celse parlant en general, donne ce conseil, qu'on doit estre aduisé, de ne consumer en santé les remedes qui appartiennent aux maladies. Ainsi en temps de paix il ne faut gaster les prouisions & munitions de guerre, de peur d'en auoir faute au besoing. Le sang est thresor de Nature, lequel on ne doit ietter hors, que pour sauuer le demeurant : comme quand le mal est si grand & impetueux, qu'il peut tout faire perdre. Ainsi les marchands en l'extreme fureur de la tempeste, & des orages sumergeant,

geant, ne font pas difficulté de perdre leurs richesses, pour alleger la nef, & sauuer leurs personnes. Il n'est pas permis de saigner, que la grandeur du mal present ou aduenir (comme nous auons dit) ne le suade: & que la force y consente, estant suffisante à soustenir le corps apres la phlebotomie. Si l'vn des deux y manque, c'est mal faict de saigner: veu mesmement que la seule replection & abondance de sang (sinon qu'elle menassast de quelque fascheux accident) ne suffit à persuader ce remede. Car à vn corps autrement sain, l'abstinence, le flus de ventre, le bain souuent reitere, la grande friction, ou le seul exercice, y peut assez remedier, comme Galen a bien deduit. De saigner vne personne, pour la seule chaleur excessiue du foye, ce n'est pas tousiours *Meth. lin. 2. ch. 6.*

à propos : veu qu'il y a prou des maulx cauſez de chaleur, eſquels l'vſage des choſes froides conuiẽt trop mieux, que la phlebotomie. Outre les deux ſuſdictes conditions (qui ſeules indiquent la saignee) il y a pluſieurs eſgards particuliers, qui nous ſeruent de circonſtances, & ſont comprins ſous la force de celuy qu'on veut saigner: leſquels il faut diligemment obſeruer, & ne tirer du ſang indiſcrettement à toutes perſonnes, en toutes régions, & en toute ſaiſon: ce que le peuple n'entend pas. Les gens maigres à groſſes veines, ont beaucoup plus de ſang que les gras, qui par conſequent ne ſupportent ſi ayſement la ſaignee. Es pays froids les gens ſont grands mangeurs & beuueurs (meſmement de chair & de vin) abondent en nourriture : dont il aduient,

qu'ils engendrent beaucoup de sang, & peuuent supporter la saignee, plus que ceux des regions contraires. Car la chaleur dissoult l'vnion de noz forces, & alanguit le corps : outre ce qu'elle dissipe nostre substance, & ne permet faire prouision de beaucoup d'humeur. Voila pourquoy les gens sont fort petits & grailes és regions plus chaudes, & ne peuuent (sans preiudice de leur santé) endurer la saignee, ny beaucoup, ny souuent. Touchant à la saison, si c'est pour preuenir les maux. Hippocras nous enseigne, qu'on doit saigner au printemps : parce qu'adonc le sang abonde, & la force est plus grande, à cause de l'air temperé. Mais si en autre tẽps on a besoin de saignee, il n'en faut faire difficulté : pourueu qu'on ait ce respect, d'y estre plus chiche, &

Aph. 55. liur. 7.

ſur tout en eſté. Enquoy ſe faillent lourdement les Empiriques, qui ſans diſcretion ſaignent prodigalement és fieures ardentes, qui regnent ſous la Canicule. Ie diray encor cela pour concluſion, qu'il ne faut moins de iugement & ſuffiſance à bien ordõner la ſeignee, que la purgation: veu meſmement que la purgation affoiblit moins le corps, quand la vertu de la medecine, & la force du patient, ſont cognues, & les humeurs bien preparez. Car les fautes qui en peuuent aduenir, ne ſont de telle importance, que celles de la ſaignee. Auſſi faut-il qu'elle ſoit diligemment obſeruee, & prudemment diſpencee, comme plus grand remede que la purgation. Car Galẽ en priue les enfans, auſquels toutesfois il permet les medecines. Donques il n'en faut vſer ſi fa-

milieremēt, comme i'en voy plusieurs, qui se font saigner comme par gayeté de cœur: & le Magistrat deuroit interdire aux barbiers d'executer cela sans l'ordonnance des Medecins.

CHAPITRE XVI.

Que la purgation peut conuenir à toute saison, voire durant les iours Caniculaires.

LE peuple ayant ouy souuent mentionner aux Medecins, les iours Caniculiers, pour suspets fascheux & ineptes à la purgatiō, suyuāt l'opinion des anciens, cuide parfaictement que c'est mal entrepris, de donner aucune medecine durant telle saison, nonobstant qu'elle soit autrement necessaire. Nos predecesseurs ont mal fait, de leur alleguer telles rai-

ſons, qui meritent grande diſtinction. Car les idiots, ayans retenu la reigle ainſi pure & ſimple, comme leur a eſté prononcee, ſans la ſcauoir limiter, auiourd'huy veulent debatre contre les Medecins, de ne purger durant la Canicule, au moins ils trouuent fort eſtrange, & en murmurent, ſi quelqu'vn l'entreprend. Pour les oſter de ceſt erreur, nous ſerons contrains de leur interpreter l'aphoriſme d'Hippocras, où eſt le fondement de ce propos. Il dit, que l'vſage des medicamens laxatifs eſt moleſte & difficil, deſſous & enuiron le Canicule: ſignifiant, qu'il y a des autres temps plus conuenables, & que ceſtuy cy eſt le pire. Qui ſainement entendra ces paroles, il ne conclurra pas tout ſoudain, que le purger ſoit condamné & banni de telle ſaiſon, tellement qu'on ne le puiſſe

Aph. 3. liur. 4.

puisse quelque fois introduire, quand il est de besoin: ains qu'il apporte plus d'incommodités, & fasche dauantage, que deuant ou apres le Canicule: & c'est à cause de l'air inflammé. Car durant la Canicule, nostre corps brusle, & fond tout de chaleur. Les medecines purgatiues ōt certaine horreur (mesmement celle des anciens, violentes extrememēt) qu'il n'est possible d'endurer sans desplaisir & grand' peine, outre le danger qu'il y a de allumer vn plus aspre feu. Dont il aduient que pour estre ingez inconsideram̄mēt durant telle saison, plusieurs tombēt en fieure, comme dit Galen. Outre ce, nostre force desia foible & abbatuë par la chaleur de l'air, deuiēt encor plus lasche par les medicamens. De sorte que nous pouuōs dire, tel temps estre peu conuena- *Au com. du susdit Aphor.*

ble à purger nostre corps : & qu'il ne le faut entreprendre, sans que le mal nous y contraigne. Car qui auroit à prendre medecine vne fois l'an (comme doyuent faire faire ceux, qui ordinairemét apres vn grand amas d'humeur pernicieux, tombent en quelque maladie) il feroit mal de choisir ou attendre les iours Caniculaires. Le prin temps y est plus propre, ou bien l'autóne, selon que ces maux coustumiers sont familiers au tẽps d'hyuer, ou à l'esté. Quant c'est pour la precaution (c'est à dire, pour preuenir aux maladies) & nó pas pour guerir le mal present, nous vuidons la matiere longtemps auparauant , & elisons le mois, le iour, & l'heure qui mieux s'accordent à nostre intention: c'est que le ciel se trouue clair & serain, l'air temperé, & le temps

frais.

frais. Mais quand on eſt de faict malade, & la purgation y eſt requiſe, il ne faut rien differer, ne regarder à autre choſe, qu'à la force du patient & à la ſorte des medecines. La vertu eſt plus forte, aux premiers iours du mal: l'occaſion qui ſe preſente à nos remedes, eſt fort ſoudaine, & il la faut prendre par le front (comme on dit en commun prouerbe) où elle a des cheueux. Ceux qui attendẽt l'ẽdemain en toutes deliberatiõs, viennent ſouuent mal à propos, augmentent par accident le deſordre, & cauſent vne grãde ruine. Doncques ſi la neceſſité requiert & deſire inſtamment vne purgation, nous ne deuons auoir eſgard au temps, ſinon pour y approprier la medecine. Car ſi c'eſt en temps d'eſté, il la faut plus benigne, & ſur tout quand l'air bruſle deſſous

la Canicule. L'hyuer ſupporte mieux les fortes, le temps moyen demande les moyẽnes. Auec ceſte limitatiõ, no⁹ faiſons aduenir nos drogues à toutes les ſaiſons de l'ã, au profit des malades. Parquoy il ne faut plus abuſer de la ſentence d'Hippocras, laquelle ſera touſiours veritable : c'eſt, que durant les iours Caniculiers, nos corps ſupportent moins facilement d'eſtre purgez, qu'en autre temps: & pource les medicamens doyuent eſtre fort benings, quand l'eſpece du mal en requiert l'vſage. Et quoy ? ſi i'ay beſoin de vuider la cholere, qui fait la fieure tierce, ou l'ardente fort dangereuſe, voyant que nous ſommes deſſous la Canicule, faudra-il que i'attẽde meilleure ſaiſon ? Si on ne purge l'humeur, la maladie fera rage de tourmenter le corps, elle abbatra de
ſorte

sorte les forces de nature (assez af-
foiblie de la saison) qu'elle ne
pourra rien vuider de la matiere,
qui en fin l'accablera. Lairrons-
nous mourir le malade , à faute
d'vn peu d'ayde, alleguans l'incó-
modité des iours Caniculiers: En-
cores si c'estoit vn mal qu'ó peut
trainer hors de ce temps là, il y au-
roit quelque couleur d'impetrer
vn delay. Mais quand il faut , ou
guerir , ou mourir dedans ce ter-
me , si on void que la purgation
soit à propos, il n'en faut faire dif-
ficulté? & si le malade meurt, c'est
du mal violent , & non pas du re-
mede. Qui ordonneroit la mede-
cine autant forte , qu'aux saisons
les plus propres à supporter les
laxatifs, lesquels arrachent de tous
coustez & desracinent la matiere
qu'ils ont choisie , il se trouueroit
frustré de son intétion , & le dom-
ma

mage qu'il causeroit, passeroit de bien loin la commodité pretẽduë. Car Hippocras tient pour suspectes les medecines, durant la Canicule, à raison de leur vehemence, n'ayant eu le bon homme en vsage, que celles dont nous faisons auiourd'huy doute d'vser, mesmes en hyuer, & en personnes fort robustes. Qui voudroit interpreter son aphorisme, des medecines qu'il vsoit nous pourriõs bien tenir encores ceste conclusion, qu'il ne faut du tout riẽ purger dessous la Canicule. Car noz corps sont deuenus de peu à peu si delicats & foibles, que nous ne sommes que d'enfans, aupres des hommes du temps passé. Qui de nous pourroit endurer la saignee iusqu'à six liures, pour vne fois, comme à veu Galen en ceux de son aage? qui toutesfois n'estoyẽt pas robustes.

Que

Que du temps d'Hippocras leurs medecines en proportion estoyét si violentes, qu'ils nous font presque horreur d'en ouyr parler, tant s'en faut que nous les accommodions aux iours Caniculiers. Encor ne les defendent-ils pas totalement: car ils disent seulement, que la purgation est pour lors mal aisee. S'ils eussent eu l'vsage de nostre casse, du sené, rhbarbe, mãne, syrop rosat, & autres legieres medecines, qui ne font point de violẽce, ils n'eussent pas trouué mauuais, de purger durant les grands chaleurs, quand les maux nous en sollicitent & importunent. Il faut donc ainsi dire, concluant à la verité que pour double raison la sentence donnee par Hippocras, ne fait point contre ceux qui purgent auiourd'huy regnant la Canicule: veu qu'il ne defend pas

abso-

absoluement la medecine laxatiue, ains se monstre seulemẽt, qu'il en faut sobremẽt vser: & que nous nous nous abstenions des siennes, confessans que ce seroit mal fait de les exhiber à noz malades, és iours Caniculiers.

I'adiousteray icy pour le plaisir des femmes, qui cõtrerollent plus cela, que les hommes (entreprenant de remonstrer aux medecins, qu'ils ne doyuent purger durant la Canicule) vn conseil tres-profitable à la santé de leurs maris. C'est, que la copulation charnelle n'est moins suspecte durãt la chaleur de l'esté, que la purgation. Qui plus est, le ieu d'amours doit estre suspendu entierement, où la medecine a souuent lieu. Car on purge pour recouurer santé, & dame Venus la ruine. Celse dit, qu'en *Lin.1.c.3.* esté (s'il est possible) il en faut du

tout

tout abstenir, & le commun prouerbe ensuit telle opinion, disant qu'en esté on doit mouiller le bec, & auoir le membre sec. Les autres disent, tous les mois qui n'õt point de R, laisse la femme & prens le verre. Mais ie ne suis pas tant rigoureux: ie n'ordonne que certains iours suspects à la besoigne. Ce sont lesdicts Caniculiers, qui consument assez le corps, le lassent & eneruent prou, sans qu'on trauaille d'auantage à l'appetit des femmes. Ils commencent enuiron le vingtiéme de Iuillet, & durent quarante iours. C'est le caresme ou quaranteine des mariez, qui doyuent lors abstenir totalement de l'œuure de la chair. Et voila ce que les femmes ont principalement à soigner (faisant refus de leurs personnes, si elles s'en peuuent deffendre) & non pas cõtre-

dire aux Medecins touchant la purgation, ou autres remedes que ſçauent bien s'accommoder à la ſaiſon, pour peu qu'ils ayent de iugement.

CHAPITRE XVII.

Comment il ſe faut gouuerner le iour qu'on prend medecine. Si on peut dormir apres: De l'heure du bouillon lawatif: Des repas qui conuiennent à ce iour-là: & pourquoy on ne doit ſortir de la chambre.

IL me ſemble que ce ſera bien fait d'inſtruire le vulgaire, comment il ſe doit gouuerner le iour qu'il prend medecine, ſur tout en eſtat neutre, quand il n'eſt pas malade au lict, & en plein pouuoir du Medecin: lequel en ce cas le doit conduire de pas en pas, comme il cognoit eſtre de beſoin, ſelon la nature du mal, & la condition du mala

malade. Car ie ne veux mettre ma faucille en la moisson d'autruy, ie n'entens parler qu'à ceux qui n'õt aupres d'eux que leurs seruans ordinaires, & qui ne sçauent comment il se faut traicter ou gouuerner, quand il leur conuient prendre, ou qu'ils ont pris medecine. Or tels soyent aduertis, qu'il faut auoir legierement souppé le soir auparauant, afin que sur le matin, apres auoir bien dormy, l'estomach se trouue vuide. Autremẽt, la vertu de la medecine, detrempee de la viãde encores indigeste, se rompt & affoiblit. Ainsi l'on dit vulgairemẽt, que le iour de la medecine est vne grand' feste : parce qu'il faut ieusner la veille. Pour la prendre plus aysement, & sans guieres apperceuoir sa mauuaise saueur, il est bon de mascher auparauant vn peu d'escorce de ci-

tron,ou d'orãge, ou vn peu de girofle : dequoy la bouche estant preoccupee & eschauffee, n'apperçoit tant le goust du medicament. Et pour ne sentir l'orrible odeur, il faut bien couurir le verre ou le goubelet, d'vn linge trẽpé en bon vinaigre rosat : lequel sera meilleur estant musqué, si on a le dequoy, & que ce ne soit vne femme subjecte à la matrice. Pour empescher le vomissement, il n'y a rien de meilleur, que soudain apres auoir bien rincé la bouche de vin trempé ou autre liqueur aggreable, humer vne gorgee dudit vin, ou de l'orge mondé, ou de la tisane, du bouchet, ou quelque bouillon. Car par ce moyen on laue le gosier & l'œsophague (c'est le canal de la viande & du breuuage, depuis la bouche iusques à l'estomach) où la trace & impression

de la medecine s'arreste fort long temps, & se represente à la bouche. Dont est causé vn desdain, & le vomissement : nommément si l'orifice superieur de l'estomach (qu'on appelle le cœur) n'est laué & nettoyé de la qualité odieuse du medicamẽt. Car de là il se renuerse à vomir. C'est ainsi que ie le pratique, enuers ceux qui craignẽt de reiecter la medecine, comme ils ont de coustume : & peux bien asseurer, qu'à peine en ay-je veu de cent vn, qui ce faisant, l'ait vomie. Il ne me chaud quelle liqueur ce soit, pourueu qu'elle s'accorde auec la medecine, comme les susnommees, esquelles on ne feroit difficulté de tremper vn laxatif, quand il seroit ainsi plus aggreable à la personne. Il y a d'autres remedes pour empescher le vomir : comme de mascher vne

me, poire ou autre fruit, & en aualler vn peu du ſuc: flairer du vinaigre, tremper les mains dans l'eau froide en vn baſſin, ou les couurir d'vn drap mouillé de vinaigre trempé, qu'on appelle oxycrat: ne parler, ne cracher, ou touſſir, n'autrement agiter le corps: & ſe tenir en ſon ſeant quelque temps, & puis ſe promener. Vn des meilleurs remedes eſt auſſi, d'enuelopper le col d'vn linge bien chaud. Et voila comment on peut euiter le vomiſſemẽt: qui eſt trop odieux, tant parce qu'on a double peine, l'vne à prendre la medecine, l'autre à la rendre: & de ce qu'õ n'a rien aduancé: car il faudra recommencer, ſi on ne la retient au moins vne heure, ou enuiron. Ce terme paſſé, il ne ſe faut autremẽt contraindre à ne vomir point: d'autant que la medecine ne fera

pas guieres moins, que si on la gar doit plus long-temps: & par le vomissement on reiecte quant & quant beaucoup d'excremens, qui se vuident ainsi plus aysement, au profit de la personne: & de se contraindre dauantage à retenir cela, apporte souuent de grands inconueniens, foiblesse de cœur, euanouïssement, sueur froide, grand passion d'estomach, comme s'il deuoit creuer. Puis que la matiere incline en haut estant assemblee dans l'estomach, permettez qu'elle vuide par là : c'est vn beau deschargement. Et quand la medecine qu'on reiecte ensemblement, ne feroit autre chose, ce n'est peu de profit. Mais (comme i'ay dit) elle ne lairra pas de chasser les autres humeurs par le bas. Car sa qualité & vapeur se versant bien tost par tout le corps, fait la prin-

cipale (ſinon totale) operation. Quant à dormit apres, ie ne le deffens iamais, en eſtant perſuadé tãt de la raiſon, que de l'experience. De ceux qui la defendent, les vns craignent que la medecine agitee de la chaleur naturelle (qui ſe renforce au dedans par le ſommeil) en deuienne plus forte & furieuſe. Et que ne l'ordonnent-ils ſi foible, qu'auec le ſommeil (fort aggreable aux preneurs de medecine, & ſur tout du rhubarbe) icelle deuenant plus gaillarde, façe le deuoir qu'on en pretend? Les autres au contraire, ont peur que le medicament diminuë de ſa vertu, eſtant affoibly de ladicte chaleur. Et que ne l'ordonnent-ils d'autãt plus fort, qu'ils penſent qu'il perdra de ſa vertu par le dormir? Ou pourquoy tous d'vn accord le permettent-ils, voire l'ordonnẽt,

sur les pillules ? On dit, qu'icelles estant fonduës, & leur vertu excitee par la chaleur naturelle, operent plustost & mieux. Et n'est-il pas aussi bō, que la vertu d'vn potus, d'vn bolus, ou d'vne tablette laxatiue, soit tantost excitee, afin qu'ils besoignent sans grand delay, ennuyant l'estomach & tout le corps de sa presence? Quelques vns craignent, que les vapeurs de la medecine ne montent au cerueau: qui est ce qui les inuite ainsi à dormir quelque fois de si grand' force, qu'il y a extreme peine de s'ēgarder: & les personnes en sont infiniment ennuyees, d'estre contraints de s'ē abstenir. Et que peut nuire ceste vapeur ? Mais au contraire, elle est fort profitable, quād nous voulons purger le cerueau. Car telle vapeur y entrant, elle en retire ou chasse les humeurs que

nous voulons euacuer. I'accorde bien, que quãd la medecine commence à operer, il ne faut plus dormir: ſinon qu'on voulut arreſter ſon operation ainſi qu'il eſt quelquefois de beſoin: car le dormir fait ceſſer toute euacuation, exceptee la ſueur. Dont Hippocras dit tresbien, Quand tu voudras que l'Hellebore purge dauãtage, remue le corps: & quand tu voudras que la purgation ceſſe, fais dormir & non mouuoir. Il y en a qui oſent biẽ dire, que la medecine par le dormir ſe conuertit en nourriture (dont nous ſommes fruſtrez de noſtre intention) meſmes ſi elle eſt debile: comme de la caſſe, manne, tamaris, ſené, rhubarbe, & ſemblables. O la grand' viande pour deſieuner! Eſt-il poſſible que le medicament deuienne aliment, veu qu'il eſt eſtranger

Aph. 15. l.m.4.

à noſtre nature, & non familier en ſubſtance, pour endurer telle metamorphoſe ? Ils ne s'auiſent pas que ç'a eſté par bonne aſtuce, que nos anceſtres ont perſuadé au peuple, que les medecines, quelque-fois ſe conuertiſſent en nourriture : afin que ſi elles ne produiſent l'effect pretendu, le patient n'en ſoit marry, faſché & deſpité, comme ſi elle deuoit apporter quelque dommage. Car c'eſt la plus belle & fauorable excuſe du monde de dire, que la medecine (qui n'a eu aſſez de force à operer) ſe ſoit conuertie en aliment. Outre ce, ie n'accorde pas, que l'eſtomach ait plus de force à digerer par le dormir, ainſi que ie penſe auoir ſuffiſamment prouué en mes Paradoxes. Mais ie m'oublie: *Dec.1. Parad.8.* il ſemble que i'en vueille aux medecins, auſquels ie n'entends par-
ler

ler en ce traicté, ains à tout autre ſorte de gens, iuſques aux Apoticaires: qui nonobſtant nos aduertiſſemens, oſent bien dire quelquesfois aux malades que nous traictons, qu'il ne faut dormir apres la medecine. Parquoy ſouuẽt ie ſuis cõtrainct d'eſcrire au bout de mes ordonnances, *& ſuperdormiat*, c'eſt à dire, qu'il dorme apres. Quelqu'vn pourroit bien repliquer à ce que ie viens de dire, & ſouſtenir contre moy, que l'on peut eſtre nourry de poiſon: comme il eſt eſcrit d'vne vieille d'Athenes, nourrie dés ſon enfance à la Ciguë: & de la ieune Indienne, enuoyee au Roy Alexandre le grand, nourrie de Napel. Combien plus ayſement pourra ſe cõuertir en nourriture vn medicament purgatif, lequel n'eſt tenu que moyen entre le venin & le

Obiectiõ.

corps

corps humain, ainſi que Galen remonſtre au cinquieſme de la vertu des ſimples medicamens ? Il eſt ayſé de reſpondre à telle obiectió: c'eſt, que la poiſon ne pent iamais eſtre aliment, de ſorte qu'elle ſoit conuertie en la ſubſtance de noſtre corps : Mais que le corps ſe peut bien accouſtumer à ſa qualité, qui s'imprime de peu à peu aux eſprits, humeurs & parties ſolides. Ainſi ſe peut on accouſtumer au froid, à l'ardeur du Soleil, à la mouillieure, au vent, au trauail à tout deſordre, y procedant de petit à petit, de ſorte qu'on n'en ſera point offencé. Ainſi pluſieurs ſont tant accouſtumez au malayſe, & à quelques maladies, qu'ils n'en ſentẽt rien, ſi l'object ou ſubject n'eſt exceſſif. Ainſi quelques vns s'accouſtument tellement aux clyſteres, medecines, & autres *Reſponce.*

dro

drogueries, qu'à la fin ils n'en sont aucunement esmeus, ou fort peu, sinon qu'on les rende plus fortes. Car la qualité de long temps accoustumee n'excite aucune passiõ, mouuemẽt, ou alteratiõ au corps. Mais que les choses ainsi qualifiees, se cõuertissent en nostre substance (qui est autant comme dire, qu'elles nourrissent) il ne le faut pas croire. Touchant au bouillon qu'on prend auant disner; il est nommé lauatif, signifiant son vsage: qui est de nettoyer & lauer l'estomac & les boyaux des restes de la medecine. Parquoy il ne doit estre prins, tandis que la medecine sejourne en l'estomac. Car en la destrempant, il luy feroit perdre sa force, comme si on mettoit beaucoup d'eau sur vn peu de vin: dont elle ne pourroit aduenir à l'operation pretẽduë. Or de limiter le terme

me du seiour que la medecine fera dãs l'estomach, c'est chose impossible : veu que la mesme chose en mesme personne, quelquefois ira plus vite, & quelquefois plus tard, selon qu'elle r'encontrera diuerses occasiõs. Combien plus grand' diuersité en effect, doit on attendre des diuers medicamens en diuers corps ? Pourtant on ne peut dire iustement, qu'il faille humer le bouillon à tant d'heures apres la medecine, comme l'on fait vulgairement : ains le terme doit estre prefis par ceste coniecture, laquelle signifie que la medecine (aumoins pour la plus-part) a passé outre l'estomach. C'est, quand elle ne reuient plus à la bouche par sa vapeur, & qu'õ sent l'estomach deschargé, apres quelque remuëment au ventre: qu'on a bien vuidé outre son or-
dinai

dinaire, comme de la medecine: & qu'il y a notable temps qu'on l'a prise. Adonc, quell' heure que ce soit, & non plustost, il faut humer le bouillon. Depuis ce bouillon (qui est plus pour lauer, comme dit est, & faire descendre les restes de la medecine, que pour nourrir, combien qu'il y serue aucunement) iusques au disner, il faut interposer le terme du seiour, que le bouillon peut faire dans l'estomach: car on le veut lauer & rincer principalemẽt, à ce q̃ la viande suruenante rencõtre l'estomach net, & nõ infet de la medecine: d'autant que les viures en seroyent corrompus. Doncques il faut differer, iusques à tant que ceste reinçeure & lauaille en soit dehors, & que le disner ne rencontre ledit bouillon: Autrement il en aduiendroit, comme qui rinceroit

vne pinte, & y laissant la reinceure y mettroit de bõ vin. Or ce boüillon, soit en grande ou petite quantité ne seiourne iamais dans l'estomac plus de deux heures, comme fait bien la moindre chose qu'on aualle. Dont ie ne puis approuuer ce qu'on ordonne communemẽt, de dire demy heure, ou vne heure apres le lauatif. Vray est, qu'il n'est possible de limiter iustement le terme du disner, non plus que celuy dudit boüillon, mais par coniecture, & à peu pres, on rencõtrera l'heure. C'est, quãd il y a ja long temps qu'on a prins le boüillon, & on sent l'estomac vuide, comme ayant appetit. Pour lors il faut disner, quelle heure que ce soit: & c'est volõtiers bien tard. Car vne medecine prinse à cinq ou six heures du matin, à peine est elle hors de l'estomac à neuf ou à

dix. Lors il faut prendre le boüillon: lequel sesiournera dans l'estomac deux ou trois heures, tellement que le disner escherra sur le midy ou vne heure. Et il ne faut pas craindre, que cependant celuy qui se purge en endure quelque foiblesse. Car si le corps auoit besoin de nourriture, il en aura prins du boüillon assés pour attendre son repas. D'ailleurs, il faut dõner loisir à la medecine de faire son deuoir: & ne destourner pas Nature, qui coopere (voire fait le principal) en toute purgation. Car si on mange auant que la plus part soit executee, Nature s'amusant à digerer la viande, ne fauorise plus tant la medecine: laquelle se trouuant presque seule, n'a pas grande force. Aussi c'est l'vn des moyens que Mesuë nous enseigne, pour arrester le cours d'vne medecine, quand

quand elle est trop farouche. On attribue cela au Mechoacan particulierement, & comme d'vn priuilege: mais cela est cõmun à tout laxatif, que son operation est affoiblie ou rompuë, si on mange ou boit quelque chose qui le puisse rencontrer. I'adiousteray encores ceste raison, que l'estomac abhorre & desdaigne la viãde, tant qu'il y a du reliqua de la medecine: & si on le contraint de recepuoir le disner, plustost que d'estre bien laué, remis, & reposé, il ne fera son proffit de la viande, ains en sera plus trauaillé que substanté. Pour ceste mesme cause le disner doit estre fort legier, d'autant que l'estomac n'est pas bien à soy, tout ennuyé du passage de la medecine. Et parce que elle eschauffe & desseiche aucunement (dont il aduiẽt communement qu'on en est alte-

ré) il faut vser de choses humectãtes & raffraichissantes, à peu pres comme si on auoit la fieure. Parquoy le bouilly sera plusconuenable que le rosty, & vn potage de laituës, pourpie, ozeille, bortages, & semblables Il faut aussi tremper fort son vin, qui soit rouge vn peu couuert, & bien meur : & s'abstenir de tout fruict mol & fuyard, de peur qu'vn flux de ventre ne succede à la purgatiõ. Mais pour dessert est permis vne poire de saueur brusque, cuitte & couuerte de fenoul doux, & encor plus le coin ou codignac, pour resserrer & renforcer de leur astriction, les parties que la medecine & les humeurs en passant ont desbauché. De souper, ie ne luy trouue pas grãd lieu à tel iour, qui est fort rompu, & l'estomac detracqué : de sorte qu'on ne le peut renger aux heures ordinaires

res de ſes repas: ſinon qu'on euſt prins la medecine à deux ou trois heures apres minuict: qui n'eſt pas inconuenient, ſi on n'a rien ſouppé, ou fort peu, le ſoir auparauant. Car ainſi pourroit bien aduenir, qu'on ſeroit preſt de diſner à dix ou onze heures, & ſoupper entre ſix & ſept. Il y auroit auſſi plus de lieu, de dormir ſur la medecine, comme on fait volontiers iuſques au iour. Mais d'autant que la plus part des malades, & autres qui ont à prendre medecine, veulent que l'Apoticaire meſme leur baille: & qu'il eſt trop incommode à l'Apoticaire de ſortir auant l'aube ou pointe du iour, ſans autre neceſſité, l'on a prins ceſte heure pour la plus commune. Dont c'eſt enuiron les iours Equinoctials leſquels nous ſuppoſons, parlans abſoluement du iour: & auſſi que

c'eſt le temps plus propre aux purgations choiſies, & non contraintes) la pointe du iour eſt à cinq heures: & on ne peut diſner auant onze heures, ou midy: ſuyuant le cõte que i'ay fait. Dont ie conſeille volontiers, que ce iour là on ne ſouppe pas autrement que d'vn coulis, ou orge-mondé, fait du boüillon de chair, ou de laict d'amandres: ou bien de manger vne roſtie au ſuccre. Ce qu'on peut prẽdre ſix ou ſept heures apres diſner: puis ſe coucher de là à vne heure, ou deux, pour dormir en plus grand repos, que ſi on auoit fort ſouppé, & ſi on eſt alteré, on peut boire vn peu de vin fort trẽpé. Voila comment i'ordonne le regime à ceux qui ſõt en ma charge, pour vn iour de medecine, s'ils me veulent croire: & comme i'en vſe en mon endroit, & des miens:

&

& c'eſt le vray *regimen artis*, que nous entendons à la fin de noz receptes. Quant à l'autre mot, qui eſt *cuſtodia*, ie l'expliqueray maintenant.

Le vulgaire penſe, que nous ordonnons l'arreſt dans la chambre, ſeulement à cauſe que l'air exterieur peut offẽcer celuy qui a prins medecine. C'eſt bien vne de noz raiſons: mais il y en a d'autres que ie deſduiray cy apres. Et quant à l'air, il y faut vſer de ceſte diſtinction, s'il eſt diuers ou ſemblable. Car s'il eſt de meſme temperature, & dedans & dehors la chambre (comme il eſt volontiers en ſaiſon temperee) cõment peut nuire l'exterieur, plus que celuy de la maiſõ. Quand l'air des ruës eſt venteux, pluuieux, plus froid ou plus chaud que celuy de la chambre, lequel nous requerons temperé, ou de

ſoy ou par artifice, vrayement il y a bien grand' raiſon, de condamner celuy qui a prins medecine, à ne ſortir de la maiſon. Car le froid, le vent, ou la pluye, ſurprenant les pores, & penetrãt au corps eſmeu, ouuert, & laſche au moyen de la medecine, l'offence grandement. Le chaud auſſi, rencontrant vn corps plus ouuert & eſchauffé de la medecine, peut cauſer fieure, grãde alteration, laſſitude foibleſſe, & autres faſcheux accidens. Il faut ſe cõtenir dans vn air temperé, tel qu'on peut faire en tout tẽps, pour ceux qui ont des commoditez. Mais ſi l'air eſt de ſoy bien moderé par tout, & tant dehors que dedans la maiſon, il ne peut nuire au patient : & peut on pour ce reſpect, tenir les feneſtres ouuertes. Mais il y a autre choſe qui le defend: c'eſt, que l'obſcurité

ſert à la purgation, entant que les humeurs ſe rendent plus aiſement au dedãs, & vers le cẽtre du corps, en tenebres: eſtans au cõtraire inuités de la clarté & lumiere, de ſe preſenter au dehors. Parquoy ſi on a grande clarté, & meſmes que les feneſtres eſtant ouuertes, on ait l'aſpect d'vn lieu plaiſant, ou qu'õ voye dans la chambre quelques belles couleurs, tableaux, peintures, & autres ouurages, cela peut deſtourner ſecrettement l'operatiõ de la medecine. Et ainſi il vaut mieux que tout ſoit fermé, iuſques aux vitres, & qu'on allume de la chandelle, ſe contentant ainſi tout le iour à l'obſcur: & n'auoir point de viſite, pour ne ſe contraindre rien, ne ſe reſiouïr extraordinairement. Car cela auſſi deſtourne l'operation, ou la rend bien gaillarde. Les autres raiſons, pourquoy 1.
 il

il ne faut ſortir de la chambre, ſont premierement, que ſi on va par ville, en tel endroit on peut auoir beſoin de vuider le ventre, qu'on n'en aura la cõmodité: & les excremens agités, quand ils ſont retenus par force, cauſent beaucoup d'inconueniens, outre le mal de ventre & les faſcheuſes trenchees.
2. Secondement, l'aller par la ville & tracaſſer, eſchauffe le corps mal à propos, en danger d'exciter vne fieure: veu que d'ailleurs le corps eſt communement eſchauffé & al-
3. teré de la medecine. Tiercement, ſi on negotie quelque choſe (dequoy on ne ſe peut bonnement abſtenir, ſi on a liberté de ſortir) on trauaille l'eſprit, qui a plus beſoin de repos, quand le corps eſt en peine. Ce ſont des poincts, qu'il faut bien obſeruer. Encor ne ſuffit-il pas, de ſe repoſer & ſe contenir
le

le iour qu'on a prins medecine: il le faut continuer iusques au l'endemain apres disner: & se retirer de bonne heure dans la maison: c'est a dire, auant soleil couché.

I'ay esté vn peu prolixe à discourir le regime de l'art, que nous disons deuoir estre obserué, quand on prend medecine: d'autant que l'on commet cela volontiers aux Apoticaires, ausquels s'adressent noz ordonnances pour les executer: & la plus-part d'iceux entendent mal ces poincts: dont il s'ensuit, que le peuple en est plus mal seruy. Les femmes qui traittent ou gouuernent ceux qui prennẽt medecine, sont encor plus ignorãtes. Dont il m'a fallu instruire le vulgaire, afin que chascun pour soy entende comment il s'y faut gouuerner. Car la medecine n'est chose de petite importance, ains qui

peut

peut nuire ou profiter grandemét, ſelon que on en vſé bien ou mal. Il ne faut oublier les trenchees, que donne ſouuant la medecine: auſquelles nous remedierós auec des draps chauds, qu'on applique ſur le ventre. Ce ſont des ventoſités, ou gros flegmes, qui cauſent ces douleurs: ſcauoir eſt, les ventoſitez excitees de la matiere eſmeuë, leſquelles enflent & tendent les boyaux, tout ainſi qu'en la colique. Les gros flegmes ne peuuent entrer des orifices, ou extremitez, des veines meſaraïques, dans les boyaux (ainſi qu'il faut, s'ils viennent de plus loin) ſans donner quelques extorſions. Nous voyons ſouuant des flegmes fort eſpais, rendus par les dernieres ſelles, qui n'eſtoyent pas dans l'eſtomac, ne dans les boyaux. Car ils n'euſſent tant ſejourné là, ſans que la medecine les euſt

rauis

rauis & emportés. Ils viennent dõques de plus haut: & faut qu'ils passent par les bouts des petites veines meseraïques, non sans faire grand' douleur: iaçoit qu'ils n'y passent autãt gros, que nous les voyõs au bassin. Car ils filent prin au sortir, & despuis se ramassent. Les draps chauds fondẽt & liquefient ces gros humeurs, & les font couler plus doucement: la chaleur aussi consume & dissipe les ventuosités. Ainsi les trenchees cessent de tourmenter le patient.

CHAPITRE XVIII.

D'où vient communement, que les plus cheris meurent le plus souuant.

ON voit souuent aduenir, que le mary fort chery de sa femme, & mignarde à toute outrance,

mour-

mourra pluſtoſt (le reſte demeurãt ſemblable, quãt à la maladie, aage, condition & force du patient, la ſaiſon, le lieu, les commodités requiſes, & autres particularités) que celuy duquel la femme voudroit bien eſtre vefue. Cõme auſſi la femme, de qui le mary ſera tant amoureux, qu'il ſemblera en eſtre aſſotté, mourra pluſtoſt, que telle que ſon mary aimeroit mieux en terre qu'ẽ pré. On voit de meſmes au faict des peres, & des meres à l'endroit de leurs enfans. Car ils perdent le plus ſouuẽt ceux qu'ils aiment le plus. Ie ne dis pas que cela ſoit d'ordinaire, mais qu'il aduient fort ſouuent : de ſorte que le vulgaire s'en plaind, cõme ſi l'exceſſiue (& quelque fois deſordonnee) amitié, eſtoit cauſe de la mort. Ce que ie ne veux pas reprouuer, ſcachant que Dieu peut eſtre

estre offencé, & se courroucer de l'extreme affection, qui transporte les personnes ainsi passionnees, & les destourne de son seruice (qu'il requiert de tout le cœur, de toute la pensee, & de tout l'entendement) & les empesche de s'accorder humblement à sa saincte volonté. Dont souuent il oste, ce que nous auons de plus cher en ce monde, comme vn fils vnique, bien né & de grand' esperãce, afin que nous nous plaisions moins en ceste valee des miseres, & desiriõs la fruition de l'object digne de l'excellence de nos ames. Toutefois parlãt encores humainemẽt, & comme il nous appert au sens, i'ose biẽ dire, que l'excessiue amitié que l'on porte aux siens, joincte à indiscretion & ignorance, est souuent cause de la mort de ceux qu'on cherit le plus tendrement.

Car

Car de ceux qu'on n'ayme pas tãt, on en laisse volontiers le pensement & la charge totale aux medecins, & aux personnes soigneuses de leur seruice: lesquels souuent on appelle & employe par maniere d'acquit, plus que d'affection, pour euiter ce reproche, d'auoir laissé mourir sans secours, son mary, sa femme, son enfant, ou autre parent sien. Or à ceux-cy le medecin fait librement ce qu'il cognoist estre requis, sans que personne luy contredise, ou contreroolle ses actions, & il practique bien à son ayse: dequoy il reçoit plus d'honneur, que de gré. Mais quand c'est pour vn qu'on ayme fort, quelque fois trop indiscrettement, le vulgaire des parens, alliez, ou amis (desquels la plus part sont presomptueux, outrecuidez, & pensent sçauoir plus

que maistre Mousche) veut entendre & sçauoir tout ce qu'on ordonne au patient : il conteste, debat & marchande presque en toutes choses, ignorant de ce qu'il conuient faire: tient en peine & en crainte le medecin, l'arguãt à tout propos, ou de l'excez, ou du defaut. Il se veut faire à croire de la quantité, & mesmes de la qualité des viures, des heures & du nombre des repas, ou des prises du potage, de l'ordre, de l'air, de la couuerture, & autres appartenances du regime. Il attribue tous accidens qui suruiennent, iusques à ceux qui sont ordinaires, & la procedure du pauure Medecin: & aux remedes il fait tant de scrupule, que le medecin craintif, n'ose ordonner la moytié de ce qu'il feroit autremẽt, pour bien tost guerir le malade. Car si nonobstant

son deuoir, & sa bonne procedure, il suruient quelque grief symptome inopiné & nõ predict (cõme il y en a plusieurs, qu'il n'est possible de preuoir) ou bien la mort, on attribuera tout le desordre au medecin: & il sera grandement blasmé ou calomnié, s'il a faict quelque chose contre l'aduis du vulgaire, & des assistans. Car le peuple a vsurpé ceste tyrannie sur les medecins: ausquels il deuroit totalement s'accorder, accommoder, obeyr & sousmettre, pour le seruice du patient: non pas les tenir aucunement en crainte & desfiance, ains les laisser en pleine liberté & autorité souueraine. Autrement, le plus suffisant du monde n'est pas demy medecin, & ne peut rien faire d'excellent, ayant perdu la hardiesse, tresrequise à combatre le mal. Dont contraint
de

de fleschir, complaire & assuiectir à ceux qui contreroollent tout, ou qui iectent des mots picquãs à la trauerse, il n'ose presser (moins contraindre ou conuaincre) par raison, ce qu'il estime estre meilleur. Ainsi plusieurs meurent bien pauurement, & d'vn mauuais mesnage, à l'appetit de ceux qui les ayment desordonnément. Ne est ce pas grand pitié, que le vulgaire ignorant tienne le medecin (qui ayme son honneur & sa reputation, plus que chose du monde, ou il est indigne de cest estat) en telle subiection & seruitude, qu'il n'ose & est craintif, mesmes à l'endroit des siens, pour peu qu'il y ait de doute & difficulté? Car si sa femme, son enfant, ou autre parent, est pensé & traicté de luy, autrement que les idiots presument sçauoir & entendre, il

ſera ſoupçonné, ou de n'aymer pas beaucoup, ou d'eſtre mal aduiſé, hazardeux & temeraire. De ſorte que non pas à ſoy-meſme, s'il croyoit le vulgaire, il ne ſeroit bon Medecin. Ne voila pas vn grand deſordre, & horrible confuſion, que celuy qui doit eſtre obey, voire admiré, ſans aucune desfiance, ou de ſa preud'hommie, ou de ſa capacité, ſoit contrainct de s'aſſubiectir au plaiſir des plus ignorans du monde: & que cela redonde au detriment & preiudice des pauures malades, leſquels ſeroyent beaucop mieux ſecourus, & plus artificiellement traictez, ſi les aſſiſtans en eſtoyẽt mieux ſoucieux: ie dis non plus, ne autrement, que le Medecin l'ordonne.

CHAP.

CHAPITRE XIX.

Contre ceux qui disent, que mort ne fut iamais sans regret.

CE propos est trop general, & faux pour la plus part. Car ceux qui meurẽt d'extreme vieillesse, & comme vne chandelle qui s'esteind, la mesche n'ayant plus de suif, ou de cire, meurent sans regret d'aucune procedure tenuë en leur regime ou traittement. Car il faut ainsi entendre le regret, en ce propos icy. De mesmes, ceux qui sont blessés à mort ineuitable, & que chascun tient pour morts dés leur blessure. Car comme on n'espere qu'ils puissent guerir, aussi n'a-on aucun regret à ce qu'on y a fait. Restent ceux qu'on iuge guerissables dés le commencement, lesquels en fin mourans (quelque fois cõme à la desrobbee) laissent

vn grād regret à leurs amis, qui ne s'en peuuent contenter. Or le regret peut estre de deux sortes, & la chascune raisonnable, mais non pas ordinaire, ou tousiours veritable, en ce qui touche les Medecins: comme veulent entēdre ceux, qui vsent volontiers de ce langage à tout propos. L'vne est, des grands fautes que commettent les malades, ou leurs amis, quand ils ne pouruoyent bien & soudain au commencemēt des maladies, d'vn bon & fidelle Medecin, ensemble de toutes choses requises au recouurement de la santé. Quelque fois on aura le secours pres, & on le mesprisera, comme on mesprise la maladie: laquelle empirant, & en fin cōduisant à la mort sans qu'on y puisse remedier, cause vn extreme regret. On fait aussi mille nullités par ignorance, ou pour complaire

plaire au patient, qui coustent biẽ cher, & laissent vn grand regret, quand on cognoit despuis à veuë d'œil, que cela à causé la mort On ne sçauroit expliquer, la grãde diuersité des fautes que commettẽt les malades, ou ceux qui les gouuernent: dont il s'ensuit finalemẽt, le regret de la mort suruenuë. C'est assez d'auoir remõstré par ces trois conditions, de l'extreme vieillesse, des naurez à mort subite, & des fautes que comment le vulgaire, qu'il n'y a tousiours regret fondé sur la procedure qu'aura tenu le Medecin: qui est l'autre sorte de regret, des personnes qu'on pensoit guerissables. Ie ne veux icy maintenir, que nul meure de la faute des Medecins. Car ie ferois tort aux plus suffisans, doctes, & bien aduisez, si i'estimois tous ceux qui se meslent de nostre estat, d'vne

mesme façon irreprehensibles. Aussi ie sçay bien, que les ignorãs, & les nonchalans Medecins, font de si lourdes fautes, que les cimetieres en sont bossus: & comme dit l'ancien autheur, la terre couure les erreurs des Medecins. Mais pour certain les plus sçauans, prudens & diligens, sont fort souuent calomniés, & à grand tort soupçonnés ou accusés, de la mort des personnes qu'ils ont pensé. Car, combien que ie confesse, qu'aucuns meurẽt d'vn mal qui n'estoit, ou ne sembloit, premieremẽt mortel, si est-ce que le Medecin en doit estre excusé, s'il n'y a rien oublié, & s'y est porté diligemment, auec toute curiosité & deuë obseruatiõ: d'autant qu'il y a si grande diuersité de corps, & de maux, que l'imbecillité humaine ne peut tousiours aduenir, à comprendre iuste-

ſtement, ou leur nature, ou la grãdeur d'iceux. Et quand Dieu veut appeler quelqu'vn à ſoy, il oſte to⁹ moyens d'empeſchement: de ſorte qu'on n'aura pas meſme l'aduis d'appeler au ſecours le Medecin à temps opportun: ou le Medecin ne pourra bien iuger du mal, & de la portee du patient: ou les remedes n'aurõt point d'efficace en ceſtuy-cy, comme ils ont d'ordinaire. Il ne faut donques reietter la coulpe ſur le Medecin, quand quelqu'vn vient à mourir, duquel il auoit biẽ eſperé dés le commencement: ny auoir regret à ſa procedure (pourueu qu'il ſoit ſçauant & expert, homme de bien & diligent, affectionné au malade, comme il doit) ains ſe reſoudre chreſtiennement, que Dieu en a ainſi diſpoſé à ſa volonté, laquelle ſeule eſt raiſonnable. Ou qu'on a regret de quelque

chose, qu'on la supporte humainement, comme cas fortuit, & qu'ō n'a peu preuoir pour l'esuiter. Car ainsi aduient-il en tous affaires, aux plus accords & prudens, ausquels succedent mal plusieurs bōnes entreprinses, sans qu'il y ait de leur faute de deuiner: ce que l'esprit humain ne peut comprēdre, par moyens ordinaires & legitimes.

CHAPITRE XX.

Contre ceux, qui pour auoir le ventre lasche, marchent pieds nuds sur vn lieu froid: ou boyuent de l'huile en quantité: & qu'est-ce qu'auoir bon ventre.

IL est euident & certain, que le froid des pieds cause flux de vētre. La source est, que le cerueau, source de tous les nerfs, pse mor-

fond & refroidit, quand les extremités du corps (parties fort nerueuses) sont refroidies. Et c'est, à raison de la continuation qui est entr'elles, & le cerueau, au moyen desdits nerfs. Or le cerueau fait part de son morfondement à l'estomac, & a tout le vẽtre inferieur, ausquels il est fort allié par la sixiesme couple des nerfs. Dont il aduient, que les entrailles de mesme refroidies, ne retiennent assez lõg temps la viande, pour la cuire & digerer. Parquoy il s'en ensuit indigestion & desuoyement d'estomac, qui cause vn flux de ventre. Et cela est-il sain? Non vrayemẽt. Il vaudroit beaucoup mieux garder sa constipation: ou bien de raffraischir tant seulement les reins, & le foye par dehors, afin que la matiere ne fut ainsi recuitte: dequoy procede, qu'on ne la peut biẽ libre-

librement vuider. Età cela suffiroit l'onguent rosat commun, & encor plus le violat, que i'ay mis en mō Dispensaire. Mais de se faire venir vn desuoyemēt de ventre par froidure de pieds, c'est tres-mal aduise, d'autant que l'estomac, les boyaux, & autres parties du ventre, s'en affoiblissent. Et de fait, c'est vt traict de poste ou frippō de college, qui afin d'auoir occasion d'estre renuoyé à sa mere pour quelques iours, essaye de se faire malade. Tel flux de ventre, quand on en scait la vraye cause, se guerit à force de verges. Et si on craint de descouurir les fesses, pour ne morfondre dauantage le cu, ou pour n'attirer encor plus les matieres à l'endroit qu'elles ont prins leurs cours, il faut tres-bien foüetter le dos: & cela seruira d'vne bōne reuultion. Toutesfois le foüet sur les
fesses,

fesses, reschauffe tellemẽt ces parties-là, qu'il fait bien passer tel morfondement.

Il y en a d'autres, qui boyuent vne escuelee d'huile d'oliue bien douce à desieuner: les autres prennent vn bouillon fort gras, ou mãgẽt force beurre. Cela offence l'estomac, de trop grande laxité: dont il deuient plus foible, & ne digere pas si bien. Car sa force cõsiste en restriction, pour se bien serrer cõtre la viande, qu'il doit embrasser & toucher de tous costés: autremẽt il y a fluctuation, qui fait ouyr vn cloc, cloc, dans l'estomac: dont la digestion ou concoction en est moins asseuree. La mediocre laxité est plus seante aux boyaux, qui font mal leur deuoir quand ils retiennent long temps les excremẽs. dequoy il s'ensuit desgoutement, pesanteur de teste, chagrin, & en-

nuy

nuy ſans autre occaſion. Dequoy il vaudroit mieux, que c'eſt huile, ce bouillon gras, ou ce beurre copieux, fut ietté dans les boyaux par vn clyſtere, ſans paſſer par l'eſtomac, à ceux qui ſe plaignent de la conſtipation du ventre. Car (cõme nous auons dit) l'adſtriction eſt bõne à l'eſtomac, & la mediocre laxité aux boyaux. Ce qu'on peût heureuſement practiquer par diuers moyens, comme en prenant à la fin des repas quelque fruict adſtringent, & ſe faiſant dõner quelque fois la ſepmaine vn clyſtere fort remolliſſant. Tel ſera d'vne eſcuele de bouillon de moutõ fort gras, auec demy eſcuele d'huile biẽ doux, ou vn quarteron de beurre frais: deux ou trois moyeux d'œufs & vne dragme de ſel. Ce clyſtere eſt aiſé à retenir, & ſi on a vn peu de patience, il pourra demeurer au

ventre plus d'vne heure: pourueu qu'on l'ait prins estant couché sur le costé gauche (ainsi qu'il faut tousiours) & que de là à vn demy quart d'heure on se couche sur l'estomac, & puis sur le costé droit, & finalement sur le dos, le tout de demy en demy quart d'heure: & ainsi faisant la reuolution des boyaux, le clystere se logera bien au large, dans l'intestin colon, où il fera tel sejour qu'il conuiendra à destremper les excremens gros & recuits. Outre ce, il humectera, ramollira, & tendra glissant ledit boyau, tellement qu'il n'y aura plus aucune constipation de trois ou quatre iours.

Reste à sçauoir, qu'est-ce qu'on appelle bon ventre: si c'est le plus mol, ou le plus dur. On dit mol, pour lasche, destrempé, & qui vuide souuent matieres peu liees:

&

& au contraire, dur. Si cela est en mediocrité, on le dit *benefice de ventre*, & ie pense que tel proprement est appellé bon ventre, comme toute chose bonne consiste en mediocrité. Mais tout ainsi que des vices qui tiennent les extremités, l'vn retire plus à la vertu que l'autre (comme la prodigalité semble plus approcher de la liberalité, que ne fait l'auarice) semblablement le ventre plus lasche est dict meilleur que le constipé: & sur tout est naturel, conuenable & bien seant aux enfans, & à tous ceux qui mangent beaucoup. Voila pourquoy les nourrices disent, l'enfant auoir bon ventre, quand il fait la matiere fort molle, & les enfans qui ont le ventre lasche, sont plus sains beaucoup que les autres. Ceux qui sont constipés, ne viuent pas longuement, & sont

fort

fort subjects à plusieurs maladies: sinon qu'ils changent de conditió, ou d'eux-mesmes, ou par art. Et souuent il aduient, que (suyuant la sentence d'Hippocras) ceux qui en ieunesse ont le ventre humide, ils l'ont sec en vieillesse, & au contraire. Mais le plus ordinaire, est le ventre dur aux personnes d'aage: qui les rend bien souuent subiects aux hemorroides: comme aussi les femmes enceintes. Le susdit clystere seruira à esuiter telle indisposition, fort desplaisante & nuisante à plusieurs: mais il ne faut pas que les femmes grosses en vsent, pour peu qu'elles soyẽt subiettes à s'affouler, sinon en fort petite quantité. Car en remollissãt les boyaux, il pourroit aussi remollir la matrice, & lascher ses ligamens, au preiudice de l'enfant. *Aph. 20. liu. 2.*

CHAPITRE XXI.

Sçauoir mon si les huitres, & les truffes, rendent l'homme plus gaillard à l'acte Venerien.

ES huitres en escaille, qui sont les plus estimees, & desquelles principalement on entend ce propos il faut considerer l'eau cõtenuë dans leur escaille, & l'huistre qu'on mange. La susdicte eau & de la marine, attiree de l'animal pour sa refection, ou certaine fruition: laquelle entant que salee, dõne quelque esguillon à l'amour, comme le sel mesme, & toute salure. Dont les bergiers font manger quelque fois du sel à leurs ouailles, non seulement pour leur donner appetit de manger, ains aussi pour les rẽdre fecondes. Aussi les Poëtes feignent pour ceste occa

occasion, que Venus fut engẽdree de l'escume de la mer. D'ailleurs il faut entendre, que la chair de l'huitre a vn suc salé, comme Galen tesmoigne : à raison duquel aussi, elle peut esguillonner. Mais tout cela est peu à rendre vn homme gaillard, & moins (s'il n'y a autre chose) que les anchoyes, ou sardes salees, ou vn jãbõ. Et ie pẽse, qu'il n'y a autre chose de la part des huitres, qui excité à l'acte veneriẽ, sinon (parauãture) les ventositez qu'elles produisent, & qui naissent de la pituité, en laquelle tel aliment se conuertit pour la pluspart, ainsi elles ne peuuẽt causer grand effect au ieu d'amours, comme si des huitres s'ẽgendroit beaucoup de semence : ce que le vulgaire pense, & croid parfaictement. Mais c'est vn abus trop euident. Car rien ne faict beaucoup

de ſemẽce, que l'alimẽt fort nourriſſant, & qui deuient ſang loüable. Ce que ne font pas les huitres, ains pluſtoſt vn bon chappon, & autres chairs delicates, le ieune mouton, le veau, les pigeonneaux, les œufs mollets, les pigeons frais, bon pain, bon vin, & ſemblables, en mediocre quantité. I'entens qu'à Veniſe on mange les huitres à l'heure du coucher, pour deuenir plus gaillards à faire l'amour: enquoy ils s'abuſent ouuertemẽt. Car il faudroit aumoins, que telle viande fut digeree & conuertie en ſemence, auant que venir au ieu: ce que ne peuuẽt eſtre les huitres mangees apres ſouper, de trois ou quatre iours. Car il faut premierement, qu'elles ſoyent conuer- en ſang: & que les vaiſſeaux ſpermatiques l'attirent du foye, ou de la veine caue, apres auoir trauer-

ſé

sé beaucoup de chemins. Puis il faut qu'il seiourne quelque temps aux testicules, ou pres d'iceux, dãs lesdits vaisseaux spermatiques, lesquels on nomme aussi præparans. Ce n'est dõc pas pour ceste nuict là, que pourront seruir les huitres, à rendre plus gaillard le compagnon. Car elles n'ont pas la vertu picquante des cantharides, & autres tels medicaments, esguillons de Venus. Et si elles doyuent seruir de là à quelque iours, apres auoir de soy produit beaucoup de sperme (ainsi que cuide le vulgaire) il vaudroit mieux les prendre parmy les autres viãdes: & encor mieux à desieuner, cõme font la pluspart des gens en nos quartiers. Car les viandes prises à part, & mises dans l'estomach vuide, retiennent mieux leurs qualitez, vertus & facultez, comme il

est aysé à entendre. Mais tant s'en faut, que les huitres engendrent beaucoup de semence (qui est vne condition propre aux alimens de grand substance) qu'elles n'ẽgendrent que phlegme gros & visqueux, comme Galen remonstre par tous ses liures, où il traicte des viandes : & particulierement au troisiesme, de la faculté des aliments, où il dit, que les huitres laschent plus le ventre, qu'elles ne nourrissent. Ie sçay bien qu'on m'obiectera l'experiẽce, & le cõmun vsage à cest effect-là: à quoy ie responds, que si on est plus inuité aut coït & cõgrez pour auoir mangé des huitres, ce n'est que des grosses vapeurs & ventositez qui font tendre la verge, sans grãd exploict, à faute de munition qui y responde. Autant en feront bien les herbes vsuelles, à ceux qui en man-

mangent quantité : & plus encor les legumes, pois, febues, fauerols ou phaseoles, & semblables, qui outre la ventosité, conferent plus de nourriture au corps, que ne font pas les huitres. Encor plus les chataignes, qui rendent fort salaces tant hommes que femmes: dont il vient plus de nourrices des montaignes, que d'autre part, à cause de telle nourriture. Le vulgaire pense, que les huitres sont chaudes, & que cela suffit à la gaillardise d'amour. Mais il s'abuse grandement : car elles sont manifestement froides, & on les sent telles dans l'estomach, mesmes quand on les a mangees cruës, & sans poyure, qui est leur vraye cōditure ou assaisonnemēt: tout ainsi que les truffes, lesquelles sont aussi fort ignoramment estimees chaudes, & par ce conuenables à

l'acte Venerien. Si on ne veut que s'y eschauffer, que ne prend-on plustost de bonne espicerie, ou de l'hyppocras, de la moutarde, ou des aux, qui eschauffent si euidément que rien plus (comme aussi le vin fort vapoureux, subtil, & penetrant) sans s'amuser aux huitres & aux truffes, qui ont besoin d'estre eschauffees par l'addition du poyure? Ie ne m'arreste pas icy à la plus grande ignorance (oserois je bien dire stupidité, à faute de sens naturel ou animal? de ceux qui tiennét, que le poyure refroidit: ouy, comme le feu. Et ne sentez-vous pas, vne grande ardeur à la bouche & au gosier, si vous en auez prins vn peu largemét? L'ardeur est elle de froid? S'il faut ainsi parler, & changer les appellations des choses, nous dirons que le froid brusle proprement. Car

ie sçay bien, qu'on le dit impromẽt, d'autãt qu'il produict quelquefois vn tel effect que le feu, en apparence de son vestige. Si donc le poyure est le vray correctif des huitres & des truffes (cõme chacun m'accordera facilement) & le poyure est fort chaud au iugemẽt du sens, auquel il s'en faut entierement rapporter: il s'ensuit necessairement, que les huitres & les truffes sont froides. I'ay dit des huitres selon Galen: Voicy qu'il dit des truffes. Elles n'ont aucune qualité notable: & pourtãt ceux qui en vsent, en vsẽt pour leur faire prendre & receuoir les assaisonnemens, comme l'on vse des autres choses insipides & fades, qu'on nomme aigueuses. Ausquelles toutes est commun, que la nourriture qui en est departie au corps, n'a aucune vertu notable,

Liu. 2. de la facul. des alim. chap. 68.

„ ains eſt froidelette, & craſſe à leur „ mode : ſcauoir eſt, plus craſſe de „ truffes, plus humide & liquide des „ courges, & des autres en propor- „ tion ſelon leur naturel. C'eſt bien loin de produire beaucoup de ſperme, ou d'exciter à l'acte venerien de ſa propre chaleur, quãd la truffe eſt comparee à vne courge. Il me ſouuient de ce que dit le Paraſite, en la comedie Italienne, intitulee Calandra : *L'amore è ſimile à le tartuffe, lequali fanno à i giouani rizzar quella coſa : & à i vecchi tirar corregie.* Et de fait, ce ne ſont que vantoſitez & groſſes vapeurs, qu'elles peuuent engẽdrer & produire, tout ainſi que les huictres. Ce que peut bien rendre les perſonnes ſalaces, mais non pas fœcondes, ny pres de là. I'en craindrois pluſtoſt la ſterilité : comme auſſi de vray, les plus ſalaces ſont

moins

moins d'enfans. Ie pourrois discourir plus amplement, sur la vertu des huictres & des truffes, mais ie reserue cela à mes MATINES DE L'IL'ADAM, où ie traitte bien au long de la qualité & vertu de tous les alimens vsitez en Ftance, & la maniere d'en vser sainement : œuure autant requise à l'entretien de la santé, & guerison de plusieurs maux, qu'autre qui soit encor diuulguee. Ie l'intitule ainsi, pour l'auoir commencee & fort aduancee à L'Il'adam, cheus monseigneur le Duc de Montmorancy, Pair & premier Mareschal de Frãce. Dieu me face la grace de pouuoir bien tost paracheuer, ce peu que m'en reste, afin de contenter plusieurs, qui ne cessent d'interroguer les Medecins quand ils sont à table, cecy est il mauuais, ou mal sain? que fait cecy, que fait cela?

la ? de ſorte que le pauure Medecin, qui ſouuent a bon appetit, eſt coup à coup interrõpu & deſtourné, pour ſatisfaire à ces demãdes, & ſe leue de table à demy repeu. On pourra deſormais rẽuoyer ces interrogateurs (i'excepte les Seigneurs, & autres qui ont les Medecins pres d'eux pour leur ſanté) à la lecture des MATINEES DE L'IL'ADAM, où ils ſeront ſatisfaits de toutes ces curioſitez. Ie les nõme ainſi: car la pluſpart de ceux qui en demandent, ne ſe soucient pas d'obſeruer ce que le Medecin en dira, mais ils prennent plaiſir à ce deuis, & d'eſtre ainſi entreten⁹, ou d'entretenir le Medecin: qui s'ẽ paſſeroit auſſi biẽ, que le moyne, auquel on auoit dreſſé vne telle partie. Mais il en ſortit autãt à ſon profit qu'hõneſtement, ne reſpõdant iamais que par monoſyllabes,

bes: ouy, non, blãc, noir, verd, gris, bis, lóg, court, bon, trop, ſec, mol, froid, chaud, rien, bien, tard, loin, & ſemblables. Vn gentilhomme s'y deſpaiſtra auſſi biẽ d'vn autre, qui le vouloit entretenir ſur la cõdition des huitres. Ce gentilhomme s'eſtoit amusé à ſeruir la compagnie, à laquelle il donnoit à diſner. En fin, quand il commençoit à manger, ayant bon appetit, vn autre ſe met à s'informer de luy, ſur le propos des huitres (qu'ils auoyent en main) comment leur coquille ſe ferment ſi iuſtement & ont ſi iuſte priſe, neantmoins elles s'ouurent bien ayſement au feu: ſi l'huitre eſt vn poiſſon vrayement animal: comment & dequoy elle vit: où eſt ſa bouche: ſi ell' eſt viuante tant que ſa coquille eſt fermee, & par conſequent ſi nous la mangeons viue, & deſſent

tout

toute viue en l'eſtomach, quand on l'aualle entiere : que deuient-elle puis apres,&c. Le ſeul gentilhomme luy reſpondoit, comme ayant le principal ſoin d'entretenir ſes conuiez. Mais quand il s'aduiſa que cela duroit trop, & que d'vne queſtion ceſtuy-là (qui eſtoit deſ-ja ſaou) venoit à l'autre, de ſorte qu'il ne pouuoit manger, il luy dit, Par ma foy, Monſieur mon amy, ie ne ſçay rien de tout cela: ie ne fus iamais huitre.

***

A. M.

A M. FRANC. IOVBERT, CHEVALIER DV S. Sepulchre de Hierusalem, Conseiller & maistre des Requestes ordinaire de l'Hostel du Roy de Nauarre, Iuge maje de Valence. Christofle de Beau chastel, son tres-humble neueu, Salut.



ONSIEVR, voyant que M. Bartelemy Cabrol, a bien osé publier & faire imprimer quelques chapitres des Erreurs populaires & propos vulgaires, discourus par M. IOVBERT *(vostre tres-cher Frere, & mon tres-honoré Oncle) comme à la desrobee : me l'ayant communiqué toutesfois, & de mon consentement: i'ay pensé de luy en fournir encores quatre (pour faire vn quarteron) lesquels i'ay trouué parmy les broüillars*

de l'Autheur. Ce ſont quatre propos, diſcourus autrement qu'ils ne ſont au premier liure de la premiere partie. Ie ne ſçay s'ils ont eſté compoſez premiers ou derniers : mais il me ſemble qu'on les trouuera auſsi bons, ou meilleurs, que ceux q̃ leur autheur a fait luy-meſmes imprimer: outre-ce, que la diuerſité eſt aggreable. Ainſi on appreſte vne viande en pluſieurs façons, & en la chacune elle eſt trouuee bien ſauoureuſe. Dauantage, ayant veu le Catalogue que ledit M. Cabrol, faiſoit imprimer des propos vulgaires & Erreurs populaires, qu'on a enuoyé à M. IOVBERT, ie me ſuis aduiſé de faire le ſemblable, & publier vn ramas des autres que i'auois en main: deſquels la pluſpart ont eſté fournis par M. Ieã Momin, Docteur en Medecine de l'Vniuerſité de Montpellier: homme fort ſtudieux. Ie ſçay bien qu'il y en a beaucoup de-diſcourus par

M.

M. IOVBERT: *qui outre ce a toutes prestes les cinq autres parties promises de son œuure, diuisee en trẽte liures: mais ie ne sçay quand on les pourra auoir. Cependant on passera le temps à voir ce qu'on luy adresse de toutes pars, & chascun sera inuité à faire de mesme, suyuant son exhortation promise à la premiere partie,* Au Lecteur d'esprit libre & studieux. *Et si par fortune quelqu'vn vouloit traitter vn tel subiect, il est prié d'abstenir au moins des propos qui luy sont ia voüez. M. Cabrol s'est adressé à Monseigneur de ville-Roy: pour faire que mondit sieur & oncle ne fut marry & courroucé de son entreprinse: à mesme fin ie m'adresse à vous, qu'il respecte & honnore singulierement, comme son fraire aisné, & pour les rares vertus qui vous illustrent, & font tres-digne successeur des principaux biens de voz maisons paternelle &*

 ma-

maternelle, des IOVBERS ET GENAS. *Prenez donc (s'il vous plait) & soustenez la deffence de ceste mienne entreprinse: & s'il y a du mescontentement, ie vous supplie de faire mon appointement, comme il vous sera tresaisé, ie m'ē asseure: & ie prieray Dieu que vous augmente ses graces, en toute prosperité. De Paris ce 15. iour de Feurier. 1579.*

CHAPITRE XXII.

Contre ceux qui iugent de la suffisance des Medecins par le succés, qui est deu souuent à l'heur, plus qu'au sçauoir.

IL n'y a estat plus subject à calomnie que celuy du Medecin, pour la dignité de la vie & santé, que l'on prise & cherit sur toutes choses du monde. Ainsi n'y a-il

estat

eſtat de qui plus de gens ſe veulẽt meſler, qui ait plus de contrerooleurs, & duquel chaſcun veut cognoiſtre pour iuger de la ſuffiſance de ſes profeſſeurs. Or le plus iniuſte iugement eſt du ſuccés, qui ſouuent eſt d'vn bon heur & rencontre, non pas de la ſuffiſance ou bonne procedure du Medecin. Car on voit quelque fois guerir le malade, auquel on aura ordonné tout au rebours de ce qu'il failloit. De ſorte que la force du patient aura reſiſté, & au mal, & au deſordre du Medecin. Come quelque fois les malades eſchappent, ayans fait quelque grande faute, qui ne les a peu accabler. D'ailleurs, il y a des medecins tant heureux, que cummunement, ils ren-
» cõtrent des malades gueriſſables, & ne ſont appellés pour ceux qui ont à mourir: qui eſt vn grãd heur,

mais non pas ordinaire, & pour y fonder iugement. Donques il en faut venir au soir, & à la diligence, accompagnez de preud'hommie, prudence & fidelité. Car les succés bõs & mauuais, ne font distinctin ction du scauãt Medecin à l'ignorant veu qu'au meilleur du monde, il peut mal suceder, apres auoir fait tout deuoir. Mais s'il est autrement heureux (qui est de n'estre communement appellé pour les mortels) on en verra de si beaux & frequents effects, qu'on pourra iuger de sa suffisance. A ce propos ie dis volontiers, quand on mesprise quelque scauant Medecin, pour auoir failly à son iugement ou dessein, & qu'on vãte vn ignorant ou peu de valeur, pour auoir mieux rencontré au mesme faict, ou semblable, que les fautes du scauant sont de bon compter, tout ainsi que les beaux faicts de l'igno-

rant. Et pourtant cestuy-cy les presche ordinairement, car on les peut aysement reciter, & ses fautes sont innombrables. Du sçauant, tout au contraire: les calomniateurs repeteront souuent ses fautes, ou vrayes (car le bon Homere sommeille quelques fois) ou pretenduës. Aussi ses braues cures sont infinies. Le peuple ingrat met facilement en oubly les benefices, qu'il aura souuent receu, & donne lieu en sa memoire aux plus legieres fautes. Mais pour monstrer euidemment l'abus, de iuger par les succez, de la suffisance des medecins, ie ne veux autre argument, sinon qu'vn mesme personnage sera dict bon & mauuais medecin (chose contraire, & partant impossible) a ceste preuue-là. Car de semblable mal, en mesme temps, & toutes circõ-

ſtances pareilles, de deux malades l'vn guerira, & l'autre mourra, eſtans traictez de meſme medecin: d'autant que le mal ſera plus vehement, & la vertu moindre en l'vn, qu'ẽ l'autre: ou que l'on n'aura employé ſemblable deuoir à tous deux. On ne peut donc iuger de la ſuffiſance du medecin par le ſuccez, qui bien ſouuent eſt deu plus à l'heur, qu'au ſçauoir.

CHAPITRE XXIII.

Que le vulgaire n'eſtime rien, ſi on ne guerit contre ſon opinion : que les derniers remedes ont tout l'honneur: & bien-heureux le medecin, qui vient à la declination du mal.

COmme il n'y a plus iniuſte & deſraiſonnable que l'ignorant, auſſi n'y a il rien de plus ingrat ou meſcognoiſſant. Car l'i-

gnorance aueugle tãt, qu'on sçait mauuais gré du bien receu : & on se tient pour obligé du contraire. En la curation des maladies, le vulgaire (iuge incompetant) estime peu ou rien, si on ne guerit cõtre toute esperance: ou plustost & plus aysement qu'il n'auoit comprins. Autrement il dict, que c'est tout de l'effort de nature, que la ieunesse luy a bien seruy, que les bons potages, coulis & autres alimens, ou le bon seruice des gardes l'ont guery brief le medecin n'y aura part ne quart, ains aura fait plus de mal que de bien:& dira-on bien souuent, que s'on n'y eut rien fait, le malade fut plustost guery:& autres semblables absurditez, que le peuple ignorant debagoule. Mais si on tient le malade pour mort,& puis il viẽt à guerir, quand bien ce ne seroit du bon

ordre qu'aura donné le medecin (pourueu qu'il aye continué à le visiter, & faire tousiours quelque chose, ou bien ou mal, sans l'abandonner aucunement) on estime qu'il a tresbien faict, & que c'est vne belle cure, voire miracle, ne plus ne moins que s'il l'auoit resuscité, ou absout de la mort, à laquelle on l'auoit condamné. Semblablement aux douleurs vehemētes de teste, des yeux, des oreilles, de la colique, nephritique, goute, & semblables, si les remedes ne les ostent ou diminuent soudain, ils ne sont rien prisez: & dit-on, qu'il failloit bien qu'à la fin le mal s'en alla ainsi qu'ainsi, & les medicamens n'y ont de rien seruy: combien qu'ils soyent cause que la douleur s'est appaisee, mais nō si tost qu'on eut bien desiré. Car les remedes, cōme toute

autre chose naturelle, requierent tēps à produire leur effect. Y a il rien au monde plus actif que le feu? toutesfois si vous luy voulez faire consumer & mettre en cendres vn gros bois verd, ou fondre du cuiure à vn instant, vous serez desraisonnable. Et qui dira, que ce pendant il ne fait rien? C'est pourquoy le peuple veut, qu'on change d'heure en heure de remedes, comme si celuy qu'on a ordonné & appliqué ne faisoit rien. A quoy le prudent Medecin ne se doit accorder, si le medicament est propre & bien institué: suiuant l'Aphorisme d'Hippocras, que s'il ne succede selon raison, à celuy qui » fait tout par raison, il ne faut passer à autre remede, tant que perseuere ce qui a semblé dés le cōmencement. Ce neantmoins, afin de contenter & amuser le patient,

Aph. 52. liu. 2.

on peut bien de mesme matiere ordonner vn autre forme de remede, & continuant en la qualité ou genre des medicamens, changer souuent de forme & composition. Et voicy vn autre erreur, qui se descouure: c'est qu'on attribue la guerison au dernier appliqué, iaçoit qu'il ne fut differant des autres en vertu, & que tous les precedés y ayẽt leur bõne part. Ainsi quant au centiesme coup de hache vn arbre tombe, ce n'est pas le cẽtiesme qui a tout fait, ains le chascun des nonante & neuf y a fait sa rate portion. Le peuple voudroit (& il n'a pas tort de le vouloir, ou desirer, comme il a bien tort d'en importuner le Medecin) que comme on rompt vn rayffort, & que l'on couppe vn filet, ainsi on trenche le mal: qui est quelque fois aussi roide & enraciné qu'vn vieux chesne,

chesne, lequel resistera à mille coups auant que de tomber. Mais de peu à peu tout se fait,& plus seurement, que par grand violence: comme l'eau,qui est molle, vse & rompt la pierre par frequence de gouttes. A ce propos reuient, ce qu'on dit communement, Heureux le Medecin qui vieut à la declination du mal.Car il est impossible, que le patient meure de la maladie qui diminuë, puis qu'il a eu la force de resister à l'effort de la vigueur du mal, comme Galen nous enseigne. Dont ceux qui dônent sus la queuë du mal,où il n'y a gueres de resistance, n'ont pas grand besoigne à faire. Et cependent ils acquierët (mais à mauuais titre) reputation d'auoir sauué la vie au patient, & que les autres Medecins n'y ont rien fait que vaille.C'est pour reuenirtousiours
à no-

à noſtre propoſition, que le vulgaire n'eſtime pas beaucoup, ſi on ne guerit contre ſon opinion. Car en la vigueur du mal tout eſt ſi desbordé, par inquietudes, veilles, reſueries, ſoif inſatiables, & autres tels accidens, que le vulgaire n'en attend que la mort. Si vn Medecin arriue là deſſus, & le malade meurt, les premiers en ſont accuſez ou ſoupçonnez. S'il guerit (cõme apres vne tintamarre d'accidens, le mal va en declinant, s'il eſt gueriſſable) le dernier l'aura ſauué. Et voila comment on recõpence d'ingratitude, ceux qui ont eu la plus grand' peine. Dequoy i'excuſe encores le peuple ignorãt, nõ pas les Medecins preſumtueux & vains, qui arrogamment & impudemment l'attribuẽt l'honneur de la gueriſon: combien que (s'ils ne ſont ignorans & fraſqueux) ils ſca-

ſcachent bien, que cela ne leur appartient pas de droit. Car eſtans venus ſur la fin, ils n'ont fait que voir le fruict du labeur d'autruy, ou quelque effort inopiné de Nature.

CHAPITRE XXIIII.

Des importuns & ſoupçonneux, qui calomnient les procedures du Medecin. Des outrecuidés & preſumptueux, dangereux aupres d'vn malade.

LE Medecin n'a faute de beſoigne, quand outre le mal qu'il doit combattre, il trouue reſiſtance du coſté du malade, des aſſiſtãs, ou de ces deux enſemble. Car cõme il combat l'ẽnemy, qui ſe met & propoſe au deuant, il eſt aſſailly ou deſtourné par derriere, & de toutes pars, de l'importunité de ceux qui interpretent tout en mal,
&

& rapportent les accidens, auec la longueur de la maladie, aux procedures du Medecin. Car s'il aduient, que les acces de la fieure soyent plus grãds apres la saignee, ou la purgation, ils murmurent ou reprochent que lesdits remedes en sont cause. Ils ne l'aduisét pas, que tout mal va en augmentant iusqu'à vn certain estat: apres lequel, si le mal est gueriſſable, il commẽce à decliner: & n'entendent pas, que les accés seroyent encor plus vehemens, & auroyent plus long accroiſſement, si telles euacuatiõs euſſent esté obmises. Ils ne s'aduisent pas auſſi, que souuẽt les maux recidiuent par diuerses occasions: que quelque fois ils donnent des traiues, puis font plus forte guerre quau parauant, selon que les humeurs se remuent & rebellent, faisans sedition les vns apres les

autres. Quelquefois il aduiendra par vn mal heureux rencontre, que la medecine sera suyuie d'vn flux de ventre iusques au sang. Ce flux estoit à la porte, & on l'attribuera à la medecine, qui n'en peut mai. Souuent aduient de soy-mesme quelque douleur de teste, vomissement, alteration, trenchees de vẽtre, inquietude, faute de dormir, & autres fascheux accidens, qui n'estoyent dés le commencement de la maladie: cõme le plus souuent les maux commencent de peu, simples & legiers. Que dirõt ceux à qui tout est suspect, & causent mal les accidens? Cecy est aduenu despuis le clystere, ou despuis l'epitheme, l'onctiõ, la pouldre, le potus, & autres remedes qu'on aura employés. Il sera bien vray que c'est despuis, mais non pas que le precedent en soit cause.

Ou.

Ou ie diray ſemblablement, cela eſt aduenu deſpuis qu'il a prins du bouillon, ou qu'il a dormy, ou parlé à quelqu'vn, &c. Donques ces choſes en ſont cauſe. Il n'y a que le Medecin expert, & ſubtil à l'inueſtigation des cauſes, & diligét obſeruateur des effects ſuruenans aux maladies, qui puiſſe vrayemét dire d'où partent ces accidens: & ſi c'eſt de la nature & eſſence du mal, ou de l'erreur du malade & des aſſiſtans, ou des choſes externes. Cependant le Medecin eſt chargé de tout: & ſi on ne luy en fait plainte ou reproche, c'eſt par crainte de l'ennuyer, voyant qu'on a beſoin de luy. Mais on ne laiſſe pas d'en murmurer, & d'auoir regret à tout. C'eſt grandiſſime peine au Medecin, de ſe voir ordinairement interroguer & ergotiſer, d'où vient cecy, d'où vient cela? il

ne l'auoit pas hier: c'est despuis telle chose. Ie disois bien, que cela luy ameneroit quelque accident: & autres tels reproches picquans & aigres, tres-difficiles à supporter ou dissimuler au Medecin qui a bō cœur, & s'employe fidellement au secours du malade: qui a tous ses esprits bandés & tendus comme les cordes d'vne espinette, à inuenter & accorder les moyens de surmōter le mal: & ce le plustost que luy sera possible, le plus seuremēt, & auec la moindre fascherie que faire se pourra. Et qu'est-ce (ie vo⁹ prie) ainsi l'importuner a tout moment, & mettre toutes choses en doute & soupçon, sinon que par vne opinion de desfiance, ou de sa volonté, ou de sa suffisance, luy faire perdre courage, & la hardiesse qu'il doit auoir à bien faire sa charge, estant fauori & accou-

rage de tous les aſſiſtans ? leſquels
ne ſe doyuent eſtonner d'aucun
accident, tãt que le Medecin plus
clair voyãt les en aſſeure. I'accor-
de bien toutesfois, que luy-meſ-
me y eſt ſouuent trompé, comme
1. Aph 1. li.2. ch.6. le iugement des maladies eſt diffi-
„ cile & incertain, ſuyuant la prote-
„ ſtation du grand pere Hippocras.
„ Car (ainſi que celſe a tresbien re-
„ monſtré) la Medecine eſt art con-
„ iecturel : & la raiſon de la conie-
„ cture eſt telle, que quand elle aura
„ ſouuent reſpondu, quelque fois
„ nous abuſe. Mais ſi aucunesfois
„ & à peine, au milleſieme corps
„ nous y ſommes trompes, cela n'eſt
„ pas notable, veu quelle reſpond
„ bien & rencontre en infinies per-
„ ſonnes. Ce que ie dis, non ſeule-
„ ment en ce qui eſt dangereux, ains
„ auſſi en ce qui eſt ſalutaire. Car
„ ſouuent on eſt fruſtré de ſon eſpe-
ran-

,, rance : & tel meurt, duquel le Me-
,, decin en premier s'asseuroit: & les
,, choses inuẽtees, à guerir, quelque-
,, fois font empirer le mal, ce que
,, l'imbecillité humaine ne peut es-
,, uiter, en si grãd diuersité de corps.
,, Il y a toutesfois creance à la Me-
,, decine, veu qu'elle proffite le plus
,, souuant, & à beaucoup plus de
,, personnes. Il faut tenir cela pour resolu, que tant qu'il plait à Dieu (auquel il faut tousiours remettre le principal, voire le tout) nous preuoyons à peu pres l'aduenir, par ce qui est present, & ce qui est passé : dequoy nous asseurons, ou nous deffions de la guairison des malades. Mais il y suruient des cas si inopinés & fortuis, que les plus aduisez du monde ne s'en pourroyent douter. Et que feriés-vous là. Il n'y a personne qui puisse respondre, de cent mil-

le ſuccez que nous obſeruons en diuerſes maladies. Car nature a interieurement des ſecrets mouuemẽs, & quelque fois des erreurs de ſon impuiſſance: deſquels ne ſe preſentent à nous aucuns indices qu'on puiſſe remarquer, iuſques à tant que l'on void le deſordre aduenu, & au deſcouuert. Lors le vulgaire ignorant, & plein de ſoupçon, le rapporte à quelque choſe de celles qui ont eſté faictes pour le meilleur. Et voila vn blaſme au medecin. Il le faut bien prendre autrement, & iuger ſainemẽt, que nonobſtant la procedure, infinis accidens peuuent aduenir: & que c'eſt du naturel de la maladie, qui continuellemẽt fait nouuelles ſorties, & aſſaut du coſté qu'on ſe doute le moins. Quelque fois on penſe auoir acheué, & c'eſt à recommencer. La maladie n'eſt pas

vn ennemy qu'on voye à l'œil, & duquel on puiſſe comprẽdre tous les deſſeins, pour les rompre ou preuenir. C'eſt bien beaucoup de reparer touſiours les ruïnes qu'elle faict, & finalement la contraindre à quitter la place. En ces entrefaictes ſuruiennẽt mille & mille accidens ou inconaeniens, qui troublent & peruertiſſent la curation. Il faut prendre le tout en bõne part, & ſans moleſter les medecins (qui en ſont autãt faſchez que perſonne qui ſoit) eſtimer, qu'on n'y ſçauroit donner autre remede, que celuy qu'on pratique.

Nous auons taxé les importũs & ſoupçonneux, qui ne ceſſent de contrerooller les actions des Medecins, & les troubler de mille doutes. A preſent nous parlerons des outrecuidez, temeraires & preſomptueux, qui ont opinion

de ſçauoir quelque choſe au faict de la Medecine & des maladies, ou par obſeruation, ou par vſage: & aucuns pour y auoir eſtudié quelque peu. Ce ſont perſonnes fort dangereuſes, & qui trauaillẽt infiniment vn bon Medecin. Les ſimples ignorans & non outrecuidez, n'entreprennent que ce qu'on leur commande pour le ſeruice patient, ſans y adiouſter ou diminuer, eſmeux d'vne ſage craincte de mal faire. Au cõtraire, ceux qui cuident ſçauoir, & n'en ont aucun fondement, gloſent touſiours ſur le *Magnificat*, & n'eſtiment rien que ce qu'ils s'imaginent, iugeans le medecin fort ſuffiſant, s'il s'accorde à leur propos, autrement, il eſt rheubarbatif, hazardeux, rude, & non amy de nature. De telles gens parle Terence bien au vray, diſant, qu'il n'y a rien plus inique

ou

ou iniuste, que l'homme ignare: car il n'estime rien bien fait, que ce qu'il fait. Doncques il ne faut aupres des malades, pour les seruir, traicter & gouuerner, ou aduiser de leur affaire, que les Medecins bien sçauans, & les seruans ou seruantes qui ne sçachẽt rien, sinon executer propremẽt ce que leur sera commãdé, & qu'ils peuuent comprendre. Car ceux qui sçauent à demy, ou pensent sçauoir sans raison, sont merueilleusement dangereux. Ils ne sont ne chauds, ne froids, ains tiedes: parquoy on les doit vomir, c'est à dire, iecter hors de la chambre des malades. Or i'approuue les ignorans, pour assister aux malades, non pas qu'ils soyent lourdaux & bestials, ains qui entendent seulement le seruice requis: comme de bien faire potages tels qu'ordon-

ne le Medecin, cuire les viandes, façonner le lict, leuer & coucher le malade, vser discrectement de toutes choses ordonnees, comme leur sera dit, mesmes de l'Apoticaire, ensuyuant l'ordonnance du Medecin : Lesquels sçachent bien raconter ce qui est passé, ou de iour ou de nuct, obseruans toutes choses fort curieusement. Ie trouue bõ aussi, qu'ils proposent quelques doutes au Medecin, comme l'aduertissant de ce qu'il peut moins s'aduiser, n'estãt tousiours present & d'ordinaire. Car cela le met en chemin bien souuent, de tenir autre procedure.

CHAPITRE XXV.

Que ce n'est le proffit des malades, d'auoir plusieurs Medecins d'vn ordinaire.

LE vulgaire s'abuse grandement, en ce qu'il cuide auoir plus de secours, tant plus il a des Medecins : comme à la guerre, le grand nombre de gens, faict plus de force. Il est vray, que plusieurs de bõ accord, ne font qu'vn : mais comme il est tres-difficile, de rencontrer personnes qui ayent mesme aduis en toutes particularitez, bien souuent la multitude est dõmageable : comme esprouua le bon Empereur, qui dit en mourant, *L'entree de plusieurs medecins m'a perdu.* Ie trouue fort bon, qu'à la moindre difficulté d'importance, on appelle en conseil quelque

nombre de personnes doctes & expertes: mais à executer la resolution, & regir le malade ordinairement, il n'en faut qu'vn superintendãt à toutes les particularitez, lequel de sa prudence & discretiõ adiouste, diminuë, change, aduance, retarde, dispence, inuẽte & ordonne chaque chose par le menu. Autrement, on n'aduance pas grand' besoigne, l'vn se reposant sur l'autre, ou bien cõtredisant de chose qui ne vaudra presque le parler. Cependant mille belles occasions se passent & perdent: dequoy le patient en souffre, lequel s'attend à la discretiõ de ses gouuerneurs. Vn'autre incommodité bien grande est, quand les Medecins ne sont expres chez vn malade & d'ordinaire, ains le visitent par ville, c'est qu'estans plusieurs en part, il ne se rencontre pas de

pou

pouuoir tousiourss'y trouuer à mesme heure: & si l'vn attend l'autre, il perd temps, qui fait biẽ besoing à d'autres malades. S'il ne l'attend pas, il n'y aura communication auec discours, ainsi que le malade ou ses parens desirẽt. Cela est merueilleusemẽt incommode aux patiẽs, & mesmes aux Medecins. Dont ie dis volõtiers, que qui veut estre mal secouru, ayt plusieurs medecines. Voicy comment il faudroit faire: dés le commencement en appeller quelque nombre, afin de consulter & conclurre ce qui est à faire, pour mettre le malade en bõ train de guerison. Puis retenir celuy de tous qui sera plus aggreable, auquel seul on remette la discretion de tout. Et quand il suruient quelque accident nouueau, ou que le mal est opiniastre, ou qu'il se presente

occaſion de penſer à autres remedes, r'appeller le conſeil, lequel ſera deſpuis executé par le medecin ordinaire.

RAMAS DES PROPOS VVLgaires, & Erreurs populaires, auec quelques probleſmes, enuoyees de pluſieurs à M. IOVBERT.

LEs Barbiers de village ne veulent point de chemiſes de femme, pour faire de la charpie, des plumaceaux, tentes, compreſſes & bandages: ne auſſi du lin, ou eſtouppes de lin, à pēſer les playes, vlceres, contuſions, & fractures.

2. On aduertit ceux qui ont le carboucle, de ne paſſer l'eau, ſur pont, ou ſur batteau, ne en ſorte que ce ſoit.

3. Pourquoy deuient on enroüé, d'eftre veu premierement du loup?

4. D'où vient, que fi on trempe du falé, chair ou poiffon, dans l'eau de mer, il fe deffale mieux & pluftoft, que s'il trempe en eau douce?

5. La graiffe de poiffon offence elle plus l'eftomac, que toute autre graiffe?

6. Le poiffon, puifque il eft vn coup hors de l'eau, il ne la doit iamais toucher.

7. Les chiens enragent de ieufner.

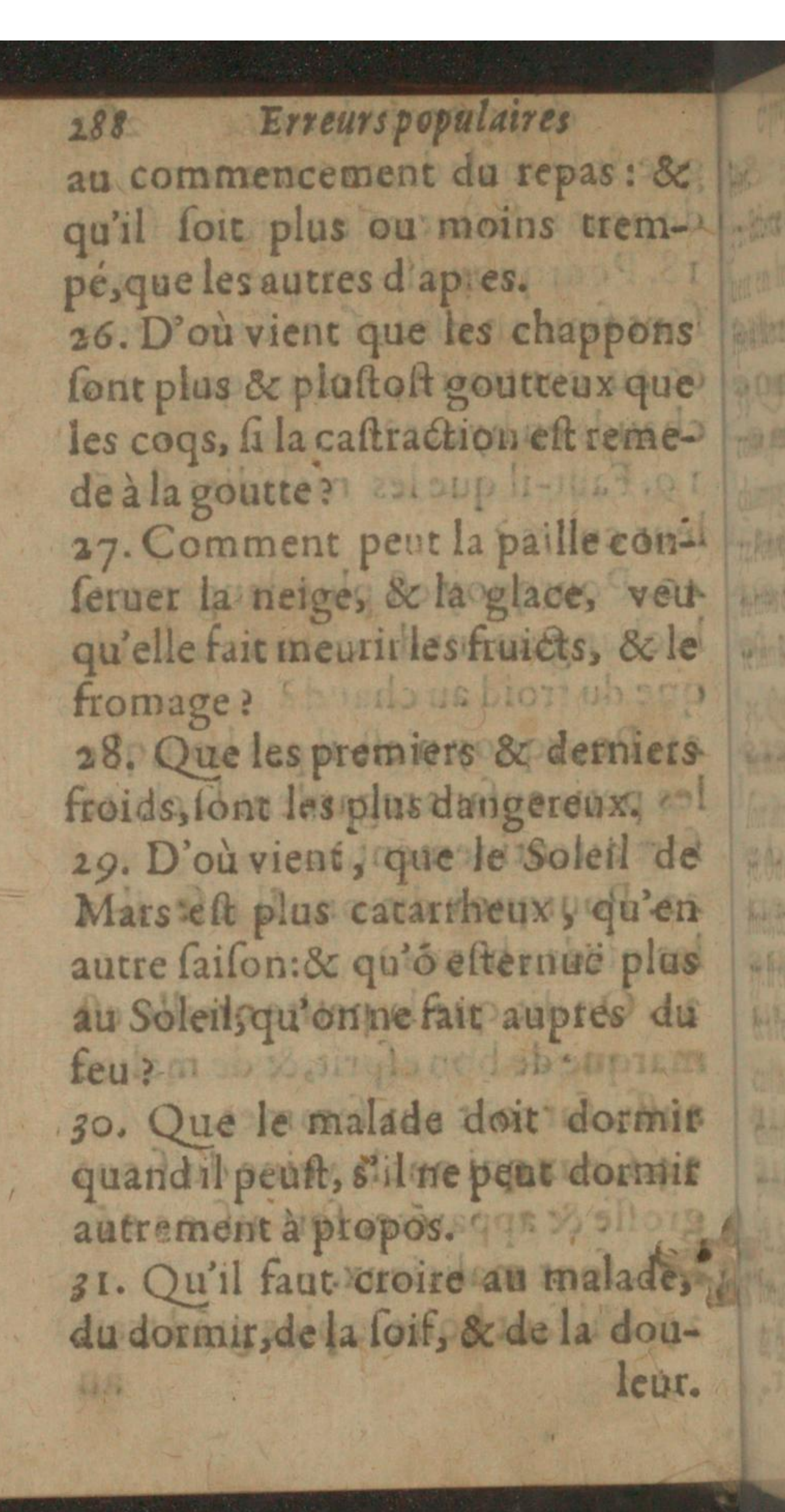
8. Comment eft-ce, que de veiller on deuiẽt fol, fi on y a quelque inclination?

9. D'où vient, que tant plus on dort, tant plus on veut dormir, & au contraire?

10. Apres le boire & le repas, le

dormir ſain ne trouueras.
11. Comment peut-on auoir le foye chaud,& l'eſtomac froid?
12. Eſt-il vray, que les couchons & les agneaux, tant plus ieunes ſont, tant moins bons à manger: & au cõtraire les cheureaux & les veaux?
13. La laine de la brebis, arrachee de la gueulle du Loup, engendre force poux.
14. D'où vient, qu'on a plus de froid, ou de douleur au bout des doigts,que és autres parties?
15. Que la chair de la beſte,qui eſt morte d'vn ſeul coup,eſt plus tendre qu'autrement.
16. Cõtre ceux qui diſent,que les malddes gueriſſent pluſtoſt, ſi on les laiſſe viure & faire à leur appetit.
17. D'où vient qu'vn corps bien ſain,ne peut par ſon attouchemẽt
gueiir

guerir le malade, comme le malade peut infecter celuy qui eſt ſain?
18. Pourquoy dit-on que ceux qui ſont frais en Eſté, ſont bien ſains: & au contraire, ceux qui ſont chauds en hyuer?
19. Faut-il que les maladies facẽt leur cours?
40. Pourquoy eſt plus dangereux, le changement du chaud au froid, que du froid au chaud?
21. Pourquoy n'eſt-il pas bon, que les petis enfans regardent la clarté fort attentiuement?
22. Pourquoy dit-on, Il iaſe, il a les pieds chauds?
23. On dit, que la petite oreille eſt marque de bon eſprit, & de malice auſſi, ſur tout aux femmes.
24. Ceux qui ont la veine du front groſſe & apparẽte, fort aiſee à s'é-[illegible]ter, ſont malicieux.
25. S'il faut boire le plus grãd trait
au



au commencement du repas : & qu'il ſoit plus ou moins trempé, que les autres d'ap es.

26. D'où vient que les chappons ſont plus & pluſtoſt goutteux que les coqs, ſi la caſtraction eſt remede à la goutte ?

27. Comment peut la paille conſeruer la neige, & la glace, veu qu'elle fait meurir les fruicts, & le fromage ?

28. Que les premiers & derniers froids, ſont les plus dangereux.

29. D'où vient, que le Soleil de Mars eſt plus catarrheux, qu'en autre ſaiſon : & qu'ō eſternuë plus au Soleil, qu'on ne fait aupres du feu ?

30. Que le malade doit dormir quand il peuſt, s'il ne peut dormir autrement à propos.

31. Qu'il faut croire au malade, du dormir, de la ſoif, & de la douleur.

leur.
32. Eſt-ce bien dict, ce dont couuert en hyuer as eſté, ne le deſpoüille en Eſté ?
33. Quatre ſont les mauuais boccons, peſches, figues, melons, & champignons.
34. Pourquoy dit on, qui a la fieure au mois de May, tout l'an demeure ſain & gay ?
35. Qui naiſt le Dimãche, iamais ne meurt de peſte, quoy qu'il en ſoit attaind.
36. On dit, que la plus part des gelines, & des lieures, ſont ladres.
37. Il eſt ſain comme vn poiſſon, & a l'eſtomac chaud comme vne cailſhe. Il pourroit manger des charrettes ferre, que ne luy feroyẽt point de mal.
38. Si l'haleine du punais peut ſuffoquer vn enfant dans le ventre de la mere, & ſi la punaiſie peut

auser diuorce en mariage.
39. S'il est possible, que le poil croisse aux personnes mortes, & les ongles aussi.
40. Est-il vray, que l'on croit tousiours, tant que on a des recidiues?
41. Male sepmaine, mal an, mal tousiours.
42. Fat vn iour, fat vn an, fat tousiours.
43. Oeuf d'vne heure, pain d'vn iour, chair d'vn an, poisson de dix.
44. Est-il possible de prendre la verolle, pour aller à ses affaires sus la chaire percee d'vn verollé, qui n'en fait que partir?
45. S'il est plus sain, de chauffer le linge des malades au feu de fermés & le parfumer de son.
46. Si le persil nuict à la veuë, & si le ius des raisins verds l'esclarcit.
47. Comment on peut estre nour-

ry de clystere.
48. L'hipocras beu au soir cause enrouëure, & quelque fois lasquinance.
49. La Hyacinthe fait resuer plaisamment: & l'Emeraude donnee du mary à la femme, se rompt aussi tost qu'elle rompt son mariage.
50. De nouueau tout est beau, de saison tout est bon.
51. Vn mal ne vient iamais seul, & mal sur mal n'est pas santé.
52. Tard medecine est apprestee, à maladie enracinee.
53. D'où vient, que le vin nuict aux parties nerueuses prins par dedãs, & leur profite appliqué par dehors?
54. Comment toute beste venimeuse porte son contreuenin: & si la beste morte est mort le venin.
55. Pourquoy dit on, que despuis l'inuention du tondre, & de porter

des mules, les medecins ne vont plus tant ſur mules?
56. Dequoy ſert prendre de l'acier pour les pales couleurs, & ſi les poules qui boyuent de l'eau des forges ſe trouuent ſans ratelle: cõme les brebis qui brottent le tamaris pres d'vne certaine riuiere?
57. Eſt-il vray, qu'il faut touſiours boire quand on a ſoif, & manger quand on a faim, & dormir quand on a ſommeil: & qu'on ne ſe doit garder de manger, ſinon de charretes ferrees?
58. Pourquoy dit-on, que ſi l'enfant peut paſſer neuf iours, il eſt hors de dãger: & à cela on cognoit qu'il eſt de terme legitime, & par temps?
59. Y a-il quelques maladies, deſquelles paſſez certains iours, le patient ne peut mourir?
60 Si le potage froid, ou pris apres
le

le repas, engraiſſe plus qu'autrement.

61. A vn corps bien temperé, l'appetit de mãger, & de dormir, viẽt-il touſiours à meſme heure: cõme on ſe reſueille volontiers à meſme heure?

62. D'où vient, que quelques vns ſe leuans fort matin, ont tout le reſte du iour mal de teſte?

63. Pourquoy apres vn grãd exercice, il ne faut boire ne manger incontinant, ny quand il ſue?

64. Qu'on attribue ſouuent la cõualeſcence au changemẽt de l'air, qui n'eſt pas moins deuë au changement de l'eau.

65. Pourquoy dit-on, que les cendres ſont medecine: & que le pain moiſi eſclarcit la veuë?

66. Si le manger des aux fait engendrer des enfans maſles: & s'ils ſont bons à la peſte, dont on les

nomme, *la theriaque des rustiques.*
67. Si les fleurs blãches ou rouges des femmes augmentent, quand prennent chemise blanche: & si au cõtraire, en la rogne & en la peste il faut changer souuẽt d'habits.
68. Si les fleurs blanches sont contagieuses, de sorte que l'homme en puisse prendre la pisse-chaude.
69. Pourquoy enueloppe-on celuy qui est tombé d'enhaut, d'vne peau de mouton escorché sur le champ: & si la mumie empesche le sang de se cailler en l'estomac: ce qu'on dit aussi de la presure.
70. Pourquoy sont les hõmes plus eschauffez à l'amour durant l'hyuer, & les femmes durant l'Esté?
71. Si coucher auec vne vieille, rend vn ieune homme sterile.
72. D'où vient que l'homme s'ennuye tost à la luitte amoureuse, iamais la femme: & qu'vn coq suffira

à treize poules, mais vne femme à quatorze hommes?

73. Vne roſtie apres le paſt, ou vne crouſte de pain, ou boire vn peu d'eau fraiſche, ſont-ils bons contre le mal de teſte?

74. Que la viande bien maſchee, eſt demy diſgeree.

75. Pourquoy dit-on, ieune barbier, & vieil medecin?

76. Beau à vingt ans, fort à trente, ſage à quarante, riche à cinquante, vieux à ſoixante.

77. Eſt-il bon, que les enfans mãgent beaucoup de pain ſans viãde?

78. Que l'eau mielee, dite hydromel, nourrit autant ou plus que le vin.

79. Que toute noſtre vie, n'eſt qu'vne maladie.

80. Que l'acte venerien n'eſt pas neceſſaire à la cõſeruation de sãté.

81. Que la langue noire au com-

mencement d'vne maladie, n'eſt pas touſiours mauuais ſigne.
82. Cõtre ceux qui diſent, q̃ les enfans de 7. mois n'õt point d'õgles.
83. Que l'eau extrememẽt froide, & claire, & pl⁹ vicieuſe q̃ louable.
84. Si la gelee eſt bonne & ſaine, tant anx ſains, qu'aux malades.
85. Apres la figue, vn verre d'eau: apres le melon, vn verre de vin.
86. Vn pan, ſe garde vn an.
87. Eſt-il vray, que ſi la fẽme conçoit au croiſſãt de la Lune, ce ſera vn fils: & ſi au decroiſſãt vne fille?
88. Qu'il ne faut pas craindre tout ce qui peut aduenir, combien que puiſſe à tous aduenir, ce qui aduiẽt à quelqu'vn.
89. Eſt-il vray, qu'il n'y a rien de ſain, qui ne ſoit ſain toute l'annee?
90. De ceux qu'on enterre vifs, penſant qu'ils ſoyent morts.
91. Eſt-il vray, que la langue du chien

chien ſoit medecinale, gueriſſant les vlceres?
92. Catholicon, eau benite de medecine, & de tauerne.
93. Qui retient plus longuement ſon vrine, l'homme ou la femme, & pourquoy?
94. D'où vient, que les dents baſſes croiſſent pluſtoſt aux enfans, que celles d'en haut?
95. Qu'eſt-ce que, faire aller la medecine à cloche-pied?
96. Si c'eſt bien dit, lauer ſouuant les mains, rarement les pieds, & la teſte iamais.
97. En la peſte il ne faut pas ſouffler ſa ſouppe: & il conuient parler plus ſouuent à Dieu, qu'aux hommes.
98. Qui n'eſt pas ſain, n'eſt guieres ſage: car le mal cõtraint à beaucoup d'imperfections.
99. Pourquoy dit-on, de ceux auſ-

ausquels le ventre groule, qu'ils ont des grenouilles dedans ?
100. Est-il mauuais de se chauffer le ventre apres le repas, cõme si cela pouuoit empescher la digestion.
101. S'il est meilleur d'estudier le soir apres souper, ou le matin: & à quelle sorte de gens
102. Si vn homme ne veut mãger qu'vne fois le iour, à quelle heure doit-il prendre son repas?
103. Si boire de l'eau fait bien au foye & aux yeux: & s'il nuict à l'estomac & à l'amarry.
104. Est-il vray, que la fieure quarte s'en va par excez, ou yurongnerie: & qu'elle ne fait iamais sonner campane: & qu'vn homme en est plus sain tout le reste de sa vie ?
105. D'où vient, que si l'on passe l'heure accoustumee de son repas, on en perd l'appetit ?
106. Si de trop boire, on peut pisser le vin: & de trop embrasser, le

ſang. 107. Que le vin immoderé accourſit la vie, comme la chaux miſe au pied d'vn arbre.
108. Si la lumiere de l'huile eſt meilleure pour l'eſtude, que celle de la chandelle.
109. S'il eſt bon à vn rogneux de ſe leuer matin, pour s'aller pourmener.
110. Si en tẽps de pluye il faut peu manger, peu boire, & faire grand exercice dans la maiſon.
111. Eſt-il vray que ceux qui ne mangent beaucoup, ne ſont pas robuſtes au trauail?
112. Si le pain de froment opile, le pain de ſeigle laſche, & guerit les hemorrhoides: celuy d'auoine ou ou de mil, conſtipe: & le pain de maiſon eſt plus ſain, que celuy du fournier: & ſi vn peu de ſon parmy le pain, laſche le ventre.
113. Ceux qui ont les poulmõs, ou le foye gaſtez, ayment fort le vin

pur: & d'où vient que quelques vns pissent au lict, s'ils mettent de l'eau en leur vin?

114. D'où vient, que le vin musquat enyure plustost, & plus longuement, si on y met de l'eau?

115. Est-il bon, de boire dés l'entree de table vn trait de vin pur, auant mãger, pour auoir le vẽtre lasche?

116. Pourquoy est-ce, que plus de gens meurent la nuict que le iour?

117. D'où vient, que le serain de la Lune est plus catarrheux, que celuy du Soleil: & que le matin est plus frais que la nuict, encor qu'elle soit plus esloignee du Soleil?

118. Pourquoy dit-on la goutte & la maladie des riches, & la rongne des gueux: & neãtmoins qu'il n'appartiẽt pas aux belistres, d'auoir si grand plaisir qu'on a de se gratter?

119. Poutquoy sont les ladres plus paillards que sains, & moins subjects aux poux, aux fieures, à la

peste, & autre contagion?
120. Si ceux qu'on appelle en Gascogne Capots sont vrayement ladres: & quelle est leur originē.
121. Si quelqu'vn peut estre ladre, sans en auoir les marques au visage, où l'on constitue les signes vniuocques.
122. Pourquoy la grosse verolle va en declinant, & maintenāt se guerit mieux que du commencemēt?
123. D'où vient que les goutteux, verollez, & ceux qui ont eu quelque os rompu, sentent le changement de temps?
124. D'où vient, qu'és lieux où croissent les bons vins, il s'y en boit moins qu'ailleurs?
125. Pourquoy dit-on, l'Espagnol mange, l'Allemant boit, & le Frāçois s'accommode à tout: & on le nomme le singe des nations
126. Que le dormir sur le calhé est poi-

poiſon, & ſur l'yurõgnerie & medecine: meſmement ſi l'yurongne a vomy, ou ſi on luy a ietté vn ſeau d'eau aux parties honteuſes.

127. Eſt-il au pouuoir d'vne femme, d'eſtre malade & guerie quãd elle veut, ſuyuant les vieux dictõs?

128. Pourquoy dit-on, aux & oignons pour les Gaſcons, tripes & boudins pour les Limoſins? Et qu'vn Limoſin eſt grãd mãgeur de pain, vn Bourdelois de chair, l'Eſpagnol de ſalade, l'Italiẽ de ſauſſes, & vn Seuenaut de chaſtagues.

129. D'où vient cela, qu'il y a tant de goutteux à Bordeaux, tãt de hernieux à Montpellier, de goitreux en Sauoye, de fous en Bearn, de fats aux enuirons de Montpellier, (où ils les appellẽt bauchs) d'epileptiques en Toſcane, meſmemẽt à Florẽce, d'eſcrouëlleux en Eſpagne, phthiſiques en Portugal, & tant

tant de ladres en Limosin ?

130. D'où vient que de tenir la teste trop couuerte, fait venir le poil chenu: & si le froid de la teste nuit à la memoire ?

131. Est-il vray que le frequent conioinct, & l'vsage des medicamens, auieillit les personnes ?

132. Comment est bonne contre le rheume, l'vrine des petis enfans?

133. Se peut-il engendre vn venin dans nostre corps: & si l'Incube est quelque esprit ?

134. Ceux qu'on saigne vne fois l'an pour precaution, faut il qu'ils continuent cela toutes les annees, à peine de s'en trouuer mal ?

135. Est-il bon à gens gras, replets, & endormis de se courroucer fort souuent. & aux impudents d'estre contristez : & si l'accointance des femmes & vtile aux melācoliques?

136. D'où vient qu'vne maladie contagieuse se prend plustost d'vn

vieux à vn ieune, qu'au contraire?
137. Vaut-il mieux laisser viure vn homme suyuant sa coustume, encor qu'elle soit mauuaise, que la changer tout à coup?
138. Est-il vray que les eaux des puits sont plus chaudes en hyuer, & froides en Esté: ou si elles le semblent estre tant seulement?
139. Est-il bõ de laisser aller les enfans teste nuë: & si on faisoit bien iadis en Angleterre, qu'on les plõgeat dans l'eau glacee?
140. Est-il vray que ce qui plaist à la bouche, est bon à l'estomac?
141. D'où vient, que les femmes parlent plus que les hommes, & sont communement plus belles?
142. Est-il vray que les femmes sont moins ingenieuses, & moins vitales que les hõmes, plus auares & testues?
143. Est-ce biẽ dit, aisle de perdrix

cuiſſe de chappon, queuë de poiſſon,teſte de ſaumon?

144. Pourquoy diſoit vn grand Medecin, que les perdris engendrent des pous?

145. Que la chair aupres les os, eſt la meilleure:& le roty eſt communement plus dur que le bouly.

146. Que le ſuccre aux enfans garde d'engendrer vers: mais s'ils ſont engendrez, il les eſmeut.

147. Iamais ſuccre ne gaſta ſauce.

148. Pourquoy craind-on,que de trop crier les enfans ſe creuent, meſmement s'ils ſont males?

149. Si c'eſt bon ſigne, que l'enfant tette bien, quãd il piſſe beaucoup.

150. Eſt il vray,que les ſages femmes puiſſent façonner les membres des enfans,quand ils naiſſent:

& les rẽdre ſtupides, en leur preſſant la crane : ou les faire ſouuent choir en ſyncope & vomiſſemẽt, en leur comprimant la bouche de l'eſtomach?

151. Eſt-il vray, que les abillemẽs qui preſſent, empeſchent les enfans de croiſtre : & qu'à ceux qui baiſſent fort la teſte, il faut bien enfõcer le chappeau ſur les yeux, pour accouſtumer de la hauſſer?

152. Eſt-il vray, que la chair froide met en appetit : & le potage chaud au commencement du repas le diminuë? Que le vin pur eſpargne de manger : & l'eau au cõtraire, rend les gens affamez.

153. Pourquoy dit-on, il a vn Almanach en la teſte, de celuy qui ſent le changement des temps?

144. Eſt-il vray, que de ſerrer fort les iarretieres le ſang monte au viſage, & qu'on en deuient rouge?

155. Que les phlegmatiques viuent long-temps, mais ils sont subjects à maintes maladies: & au contraire, les billeux.
156. Faut-il manger pour entree de table les viandes plus faciles à digerer, excepté quãd l'estomach est bilieux?
157. Est-il vray, qu'vn homme bilieux sera plustost empoisonné, qu'vn autre?
158. D'où vient, que les enfans de huit mois ne viuent point.
156. D'où vient, qu'vn homme en sa cholere, ou estant en frenesie, est plus robuste qu'estant appaisé, & en bon sens?
160. Pourquoy dit-on, vin de pourceau, vin de lyon, & vin de singe?
161. Le poisson est-il meilleur cuit au beurre, ou à l'huille?
162. Pourquoy se couure-on tant

en dormant? & pourquoy dit-on, robbe de velours, ventre de bureau?

163. Pourquoy ayme-on changer de viande, & du pain on ne s'en fasche point?

164. Pourquoy dit-on, pain changé, & vin accoustumé?

165. Pourquoy dit-on, pain d'vn iour, vin d'vn an, & farine d'vn mois?

166. D'où vient, que le coin pris au commencement de table, serre & pris à la fin, lasche le ventre?

167. Pourquoy dit-on, entre deux petits vn glorieux, & entre deux grands vn lourdaut?

168. Pourquoy dit-on, que ceux qui mãgẽt debout, ou en se pourmenant, mangent d'auantage: & si la coustume des anciens estoit loüable, qui mangeoyẽt sur le lict, ou à terre?

169.

169. Comment est ce, que la graine de laituë prise dans vn œuf durant trois matins, fait auoir du lait en abondance?
170. D'où vient, que la recheute est plus dãgereuse que la premiere maladie?
171. D'où viẽt qu'aux fieures tierces, le ventre est coustumieremẽt constipé?
172. D'où vient que le premier & le dernier âge, sont plus subjects à maladies que les âges moyens?
173. Pourquoy les oyseaux boyuent tant peu, & loup mange tant.
174. Pourquoy tous les enfans naissent la teste grosse, & cadmus.
175. Pourquoy ceux qui vont fort serrez de ceinture, sont plus enclins à paillardise.
176. Si les os sont insensibles, d'où vient que les dents sentent si

grand douleur?
177. D'où vient que les animaux procreez de diuerse espece, cõme la mule, sont steriles?
178. Dequoy peuuent seruir les fronteaux au mal de teste?
179. Pourquoy les masles croissẽt plustost dans la matrice, & les femelles hors de là.
180. Pourquoy tout animal fuit le coït en sa grossesse, & en certain temps, fors que la femme.
181. Pourquoy n'est-il bõ de parler beaucoup en mangeant?
182. Comment sert la panade au flus de ventre.
183. L'homme est-il inferieur aux bestes, de ce qu'il ne fait naturellement aucun remede à ses maux, comme sçauent les autres animaux?
184. D'où vient, qu'on appelle le vin doux, vin de commeres?

185. Pourquoy dit-on, desieuner de clercs, disner d'Aduocats, gouster de cõmeres, soupper de marchands, & reueillon de nourrices?
186. Pourquoy dit-on, que le melancholique mãge, le bilieux boit, & le pituiteux dort?
187. D'où vient, que les enfans mangent beaucoup, boiuent peu, & ne cessent de trotter?
188. D'où vient, qu'ayant beu du vin, soudain on le sent à la playe, ou à la gouste, combien qu'il soit encor dans l'estomach?
189. Que ce n'est pas grand merueille de voir que l'Autruche digere le fer, veu que les poulles n'ẽ font pas moins.
190. Que le rire, & estre ioyeux, empesche de deuenir vieux.
191. D'où vient, que les dents font mal, si on fait grincer auec vn cousteau, vne assiette, ou autre chose?

192. D'où viẽt, que de ſe baigner aux riuieres, on deuient affamé?

193. Pourquoy dit-on de celuy à qui put les pieds, qu'il eſt bien ſain?

194. Pourquoy ceux qui ont grãd foye mangent beaucoup, & ceux qui ont le cœur grand ſont timides, & ont le poux petit?

195. Boire de l'eau quand on ſe va coucher fait-il dormir?

196. Pourquoy ſont les veufues & les nonnains plus ſubiectes à ſuffocation de matrice, que les mariees: & ſert il de flairer les mauuaiſes ſenteurs, pour reuenir de ce mal?

197. D'où viẽt que les enfans ſont plus ſubiects à la rogne, aux vers, & à l'epilepſie: les ieunes aux fieures & hemorrhagies, les vieux à la toux & à la gouſte: les femmes à mal d'eſtomach & de teſte?

198.

198. Eſt-il vray, que ceux qui ſe mouſchẽt fort ſont plus ſains, que ceux qui crachent beaucoup?
199. Eſt-il vray, que la meilleure chair eſt pres des os, & du poiſſon la queuë, de la perdris l'aiſle, & du chappon la cuiſſe, de la becaſſe la merde?
200. Cuiſſes ſont bonnes, quand aiſles ſont mangees.
201. Les gemeaux ſe font-ils d'vn meſme coït, ou de diuers (ſuyuant Hippocras) par ſuperfectation: & ſi vn enfant peut eſtre de cinq mois, cõme le grain iecté en terre croit pluſtoſt l'vn que l'autre?
202. En temps de peſte, vaut-il mieux qu'il vente, que s'il fait calme?
203. Pourquoy eſt tant mauuais le dormir ſur iour, ou au ſerain, ou incontinent apres le repas?
204. Pourquoy les gens gras, &

les maigres, sentent plus au bouquin, que les autres?
205. D'où viẽt, que ceux qui boiuent de l'eau, & ceux qui veillent ou trauaillent, mãgent plus : ceux qui boiuent beaucoup de vin, ne mangent guieres?
206. Pourquoy se passera on plustost de manger, que de boire?
207. Pourquoy dit-on, de la panse vient la dance?
208. Le Medecin peut il guerir les passions de l'esprit, veu qu'il est seulement pour le corps?
209. D'où viẽt, que quelques vns en dormant parlent & cheminẽt: & pourquoy s'effrayent souuent les enfans en dormant?
210. Pourquoy dit-on, de celuy qui est magnanime & genereux, il a grand cœur : veu que ceux qui ont le cœur petit, sont les plus hardis?

211. Pourquoy dit on à quelques vns, qu'ils ont les yeux plus grāds que le ventre?
212. Pourquoy dit-on, les poires sōt pierres, la nois gaste la voix, le vin fait sang, l'eau amaigrit, contentemēt engraisse, & le sommeil nourrit?
213. Ne faut-il point guerir la rō-gne, qui vient à la teste des enfans?
214. S'il faut laisser faire son cours aur heume.
215. Est-il vray, que les femmes pasles sont plus affectionnes au coït, que les rouges, & les maigres que les grasses : & que les petites sont plus fecondes que les grandes, les maigres que les grasses?
216. D'où vient ce qu'on dit Parisien foireux, Champenois peteux, fille pisseuse, vieux chassieux, enfant breneux?
217. Pourquoy sont tant difficiles
les

les gens vieux, & ne loüent que le temps paſſé?
218. D'où vient, que les poiſſons commencent à ſe corrompre par la teſte, & les autres animaux par le ventre.
219. Faut-il manger beaucoup au temps de peſte, ou faut il s'exténuër.
220. Pourquoy vne mie de pain miſe dans le laict, le fait deuenir aygre.
221. S'il eſt vray, qu'vn des vers qui luiſent de nuict en eſté, empeſche le laict de ſe cailler, s'il eſt dans la maiſon.
222. Eſt-il vray, que l'homme boit plus que tout autre animal, & que ſa fiente eſt la plus puante, pour la diuerſité de ſes viandes?
223. Eſt-il vray, que les animaux qui mangent de la chair de leur eſpece, deuiennent ladres: & qu'il en

en aduiẽdroit de mesme à l'homme?
224. Pour ne sentir tant de faim, est-il bon d'estre ceint estroictement: & pour estancher la soif, de mascher du papier?
225 Pourquoy dit-on, qu'en tẽps de guerre il ne faut mange, ne semer, de la mente?
226. Pourquoy parlent les oyseaux, plustost que les autres bestes?
227. Pourquoy la bise est contraire à la poitrine, & le vent austral au cerueau.
228. Pourquoy le vin nouueau enyure tant, & comment sa fumee peut suffoquer vne personne, tandis qu'il boul.
229. Est-il vray, que l'huile est meilleur au commencement, le vin au millieu, & le miel à la fin?
230. Est-il meilleur signe aux fieures,

ures, que les vers ſortent vifs, que mors?
231. Pourquoy l'homme eſt plus ſubiect aux maladies, que les autres animaux: & qu'il vit moins que le courbeau, la corneille, le cerf, &c.
232. D'où vient, que les beſtes ſentent pluſtoſt le changement du temps, que les hommes: & les plãtes, que les beſtes?
233. Pourquoy eſt-ce, que l'vrine tant plus elle eſt retenuë, plus elle put: & au contraire de la fiante?
234. D'où vient, que les ladres ne ſont point tant ſubiects à fieure, ne prennent ſi toſt la peſte, & n'õt point tant de poux que les autres?
235. Les autres animaux ſongent-ils comme l'homme?
236. Les ſonges viennent-ils, de ce que nous auons autresfois veu & ouy, ou de ce que nous deſirõs,

ou de la condition de noz humeurs, ou par diuine inſpiration?
237. Eſt il vray, que le vin pur altere d'auantage?
238. Pourquoy ceux qui ſont mutilez de quelque membre, deuiẽnent plus gras au reſte du corps.
239. Vaut il mieux manger peu, & ſouuent, quautrement?
240. Eſt-il meilleur de boire peu, & ſouuent, comme font les Allemans, ou à grans traicts comme font les François? & vaut-il mieux tremper le vin, ou boire le vin à part, & l'eau apres, à la mode des Grecs?
241. Le feu, l'amour, & la toux, ſe cognoiſſent par deſſus tous.
242. Pourquoy dit-on, qui me veut mal, me fait blanchir & qui me veut bien, me fait rougir?
243. Eſt-ce biẽ dit, veſtez chaudement, mangez eſcharſement?

Que

244. Que le ſepulchre, la vulue, la terre ſeiche, la mer, & le feu, ne diſent iamais c'eſt aſſez?
245. Que veut dire, pour vn plaiſir mille douleurs? & ſi la conſolation des mal-heureux eſt, d'auoir compagnie?
246. Pourquoy dit-on, menteur comme vn arracheur des dents?
247. Pourquoy dit-on, au confeſſeur, au Medecin, & à l'Aduocat, il ne faut rien celer?
248. Pourquoy dit-on, ſain comm'vn poiſſon?
246. Pourquoy eſt-ce que les enfans, les vieillards, & les malades, ne peuuent eugendrer?
250. Eſt-il vray, que l'homme ſoit vn petit monde & que toutes les beſtes ſon en luy, quãt à la forme, & aux meurs, ainſi que monſtre la phyſionomie?
251. Eſt-il vray, que les hommes enſuy

ensuyuent le naturel des cheuaux de leur pays?

252. Pourquoy dit-on, q̃ force enfãs est la richesse des pauures gẽs?

253. Pourquoy les femmes sont plus grosses de la ceincture en bas & les hommes de la ceincture en haut: & presque toutes les fẽmes sont sans iarretieres?

254. D'où viẽt, q̃ de retenir le soufle on oit mieux, & que de fermer vn œil, on void mieux de l'autre?

255. Est-il vray, que le vin trempé cause vomissement?

256. D'où viẽt, que les masles sont plus grãds que les femelles, & ont plus grand voix, fors que la vache?

257. Que les bestes ne perdẽt leur semence en dormant.

258. Que les gemeaux communement ne sont point tant fors que les autres.

259. Pourquoy est-ce, q̃ les vieil-

les gens vou as regarder quelque chose, l'esloignent de leurs yeux?
250. Pourquoy dit-on, femme barbuë de loin la saluë, auec trois pierres à la main?
261. D'où vient, que l'amour rend vn coüard hardy, vn melancholique ioyeux, vn lourdaut biẽ disãt?
262. Pourquoy est ce, que le vin blanc faict pisser, plus que l'autre?
263. Pourquoy est-ce, qu'apres auoir mangé de la salade, ou du fruict mol, on trouue le vin de mauuais goust?
264. Est il vray, que ceux qui ayment fort le vinaigre, & le sel, sont mal sains, & ont le foye bruslé?
265. Est-il vray, que pour auoir mãgé des pigeons ont parle gros?
266. Pourquoy dit-on, qui parle du loup il en voit la queuë?
267. Si le boire auant manger, est fort mal sain.

Qu'il

268. Qu'il n'y a plus beau fard, que l'embon point.
269. Que le vinaigre est la mort de la cholere, & la vie de la melancholie.
270. Que l'eau d'vn puis souuent tiree, deuient meilleure.
271. D'où vient, que le plus souuent les bastards sont de meilleur esprit, que les legitimes: item plus fors, plus meschants, & gauchiers pour la plus-part?
272. Pourquoy dit on, que les fẽmes ont visage d'Ange, teste de diable, & œil de basilic?
273. La nourriture trop delicate, corrompt elle le bon esprit?
274. Le sang de taureau est-il venimeux?
275. Que la seule odeur d'vne Medecine peut purger suffisamment.
276. D'où viẽt, que les enfans apprennent bien tost par cœur, mais

ne retiennent pas longuement: & les vieux au contraire?

277. Pourquoy eſt-ce,que les enfans ayment fort les lardons,& ne font pas les vieux?

278. D'où vient,que ceux qui ont bon iugement, n'ont pas grande memoire:& au contraire?

279. Eſt-il vray, que la morſure de tous animaux,voire de l'hôme, eſt venimeuſe: & pourquoy celuy qui eſt mordu du chien enragé, ſemble voir le chien dans l'eau?

280. Dequoy ſert de mettre du beurre à la ſemelle du pié des enfans, auec des eſtoupes contre le rheume: & de leur mettre des patenoſtres de corail au bras & au col,encontre le venin?

281. Comment l'Aconite chaſſe le venin hors du corps: mais s'il n'y en a point,il empoiſonne.

282. Pourquoy oit-on mieux la nuict,que le iour?

Pour

283. Pourquoy les animaux de mer sont pl⁹ sains, q̃ ceux de terre.
284. Que les animaux sont tous Medecins.
285. Que veut dire, le ventre n'a point d'oreilles?
286. Est-il vray, qu'il ne faut point mettre de sel au potage des malades, s'ils ont fieure: ny des herbes, s'ils ont flus de ventre: & s'il est permis d'y mesler vn peu de lard, ou de bœuf, pour oster la saueur?
287. D'où viẽt, que les bestes chastrees ont la chair plus tendre & sauoureuse?
288. Pourquoy les femmes sont plus choleres que les hommes: & les malades que les sains.
289. D'où vient, que la ciguë ne peut faire mal, si on boit du vin apres: & si on la mesle auec du vin, elle est plus venimeuse?
290. D'où vien que les corps tuez

de la foudre se gardẽt long temps sans corrompre?
191. Pourquoy change-on de couleur, plustost au visage, qu'aux autres parties?
292. Se faût-il contraindre de manger, si on n'a point de faim?
293. Pourquoy les femmes s'enyurent malaysement, & les vieillards facilement.
294. Si les raisins sont meilleurs, apres auoir esté pendus, que frais.
295. D'où vient, que quelques vns ne vont à selle, qu'apres le repas?
296. Qui est plus necessaire pour la vie humaine le feu ou l'eau?
297. Pourquoy est meilleure l'eau des fontaines, qui regardent le leuant?
298. Comment l'vrine des chauue-souris, & la fiente des Arõdelles, peuuent faire perdre la veuë.
299. Si les fruicts nouueaux sont
res

resuer, & les febues aussi.
300. Comment les habillemens refroidissẽt en esté, & eschauffent en hyuer? Et comment le souffle refroidit, & eschauffe de mesme?
301. Si vn homme sain a besoin de Medecin.
302. Pourquoy mange-on plus en Automne qu'en autre saison?
303. D'où vient, que ceux qui nauigent vomissent?
304. Comment l'odeur des roses peut oster le mal de teste: & la senteur des fleurs garde d'enyurer.
305. Apres le repas, qui est le meilleur, ls pourmener, ou reposer?
306. L'enfant respire-il dãs le ventre de sa mere?
307. Est-il vray, que la tristesse empesche les femmes de conceuoir?
308. Est-il pl⁹ sain, d'habiter hors la ville, que dedans?
309. Si le vin doit estre chassé par

le vin.
310. Eſt-ce bien dit, viure faut ſelon raiſon, non ſelon l'appetit?
311. Pourquoy ſe laſſe-on plus, en cheminant par vn lieu plain & droit, que s'il eſt inegal?
312. D'où vient, que les beſtes ne ſont ſubiectes qu'à certaines maladies (comme le chien à la rage, la brebis à la rongne, le pourceau à la lepre) & que l'homme eſt ſubiect à mille ſortes de maux?
313. Pourquoy eſt-ce, que les femmes craignent tant l'eau froide au viſage?
314. Eſt-il poſſible, de rendre par le bas quelque choſe à l'inſtant qu'on l'a priſe, & de piſſer à meſure qu'on boit?
315. Quand on s'eſt bruſlé, il eſt bõ d'aprocher du feu la partie brulee?
316. Pourquoy eſt-ce, que l'eau du puits dõne la colique, pluſtoſt que
celle

celle de fontaine?
117. Pourquoy l'homme a il plus de ceruelle que tout autre animal?
318. Est il vray, que la femme est en plus grād dāger, quād elle a auorté, que quand elle a porté à tēps?
319. Pourquoy dit-on, il est alteré comm'vn trespassé, & il boit comme vn templier?
320. D'où vient, que les chiēs ont tousiours le nez froid?
321. Est-il vray que de manger des croutes de pain, & des nerfs ou parties nerueuses, on deuient fort?
322. Est-il vray, que vin faict le bon sang, & le bon sang faict le bon entendement?
323. Pourquoy dit-on, viande bien departie ne fit iamais mal?
324. Pourquoy dit-on, les febues sont en fleur, il doit auoir belle peur?
325. D'où vient ce qu'on dit, il iase

se,il a les pieds chaux?
229. Est-il vray, que les chastaignes cruës engendrent des poux?
327. Pourquoy dit-on, iamais on ne mange fourmage, que l'on n'y ayt honte,ou dommage?
328. Pourquoy dit-on, Medecin d'eau douce?
329. S'il est bon de dormir sur le laict, l'orge mődé, boüillon,consumé ou preparatif,& autres choses que l'on prend au matin.
330. Est-ce bien dit,plus rheubarbe & moins de regime?
331. Pourquoy dit-on,que la merde soustient?
I32. Pourquoy dit on,de ceux qui ont les yeux verds, que toutes bőnes choses leur sont contraires?
333. Est-il plus sain de se leuer matin, que de dormir la grasse matinee?

A TRES



A TRES-VERTVEVX ET VENERABLE SEIGNEVR, M. Estienne de Rate, Conseiller du Roy, & General en la souueraine Cour des aydes à Montpellier, Iean Imbert compagnon Apoticaire, S.

MONSIEVR, i'ay fait cõme le Singe du Medecin de Mõrpellier, duquel M. Ioubert fait le cõte en son traicté du Ris. Ce singe voyant que tous les seruiteurs du Medecim, estant à l'article de la mort, desroboyent l'argent & autres meubles, il se va saisir du chapperon doctoral. Ainsi quand i'ay veu q̃ M. Cabrol d'vn costé, *Liu. 3. chap. 14.*

&

& Beauchaſtel de l'autre, faiſoyẽt imprimer quelques chapitres & roolles des Erreurspopulaires dudit S. IOVBERT, à la deſrobbee (comme ils cõfeſſent eux meſmes libremẽt) i'ay penſé d'en faire autãt de quelques petits cayers que i'ay peu crocheter, cõcernants les remedes tranſlatez ou metaphoriques, & ceux qu'il nõme extrauagans. Deſquels i'auois touſiours eſté fort curieux, & il m'auoit fait cet honneur de les me communiquer autrefois. I'ay trouué parmy cela vne liaſſe de certaines Phraſes & locutions vulgaires, touchant les maladies, & autres propos de la Medecine : où il recherche les ſources de ces termes. Item, quelques propos fabuleux, deſquels le peuple eſt en erreur. Ie mets tout en lumiere, ſçachant qu'autãt crie mal batu que bien batu. Auſſi toſt

aura-il pardóné à trois qu'à deux. Nous passerons tous soubs vne mesme grace. Pour mon regard, ie n'en fais aucune doubte, sçachant le credit que vous auez enuers M. IOVBERT, vostre singulier amy, & affectionné seruiteur: comme il se dit par tout, & en public & en priué. Doncques ie vous donne & dedie ma part du butin: vous suppliant, Mõsieur, l'accepter de bon cœur, & de croire que ie pẽse m'estre addressé à celuy, qui me pourra bien remettre en bonne grace, si besoin est: me recommandant treshumblement à la vostre.

De Paris, ce 20. de Feurier. 1579.

EXPLICATION DE QVELques *Phrases & mots vulgaires, touchant les maladies principalement,*

Fleurs, Flus, Flus menstrual, Mois, Menstrues, Perdement, Rhodais, Chemise, Doit auoir,

Son cas, Malade, Male sepmaine, Temps, Cardinal, Marquis.

Fleurs. LEs *Fleurs* d'vne femme, sont dictes à la similitude des plantes qui fleurissent communement, auant que produire leur fruict. Car les femmes qui sont pour auoir fruict (ainsi appellons nous vulgairemēt l'enfant, qui est dās la matrice, cōme d'vne grosse) doiuent tant abōder en sang, qu'il verse par fois, tesmoignant qu'vn autre corps en pourroit bien estre nourry. Quand on void ce flus, on dict que la femme a ses fleurs, & elle promet fruict, si elle vient à la conionction. Et au contraire on dict, de celles qui n'ont ce perdement (& par consequent sont steriles) *qui non flouru, non grane*. Car aussi les plantes qui ne fleurissent iamais, comme la feugiere, & les herbes capillaires, iamais ne portent

tent graine ou ſemence: dont elles ſont nommees des Grecs *Agones*. Peut-eſtre auſſi qu'on dict fleurs, d'vn mot corrõpu pour dire *Flus*. Car le ſang fluë & ſe verſe en dehors. Mais auſſi on dit, le flus de la femme, & le *Flus menſtrual*: par ce qu'il fluë tous les mois, ſi la femme eſt bien diſpoſee, Par meſme raiſon on l'appelle auſſi abſolument, les *Mois* de la femme, ou les *Menſtrues*, en ſuppleãt ce mot, des purgatiõs. Il y en a qui appellent cela *Perdement*, d'autant que c'eſt vn ſang qui ſe perd, & ne profite à rien. La populaſſe de Languedoc dict en jaſerie, *Elle eſt de Rhodais* (qui eſt la principale ville du païs de Rouërgue) pour ſignifier, que la femme a ce perdement. Et ie penſe, que c'eſt vn mot retenu du Grec, *Rhein*, qui veut dire fluër. Duquel auſſi la

Flus.

Flus mẽſtrual.

Mois.

Perdemẽt.

Rhodais.

roſe

rose est dicte *Rhodon*, à cause de la grand odeur qui en defluê & sort. Ou parauenture on dit, estre de *Rhodais*, parce que le terroir d'alentour de ladicte ville est communement rouge. On dit plus honnestement, ell' a sa *Chemise*, en suppleant ces mots, *tachee de sang*. Item, elle a ce que *Doit auoir* vne femme. Car cela est naturel à la femme, & ne se peut bien porter, ne porter des enfans, qu'elle n'ait ceste purgation naturelle & spontanee. Les autres disent, auoir *Son cas*. D'autres disent, elle est *Malade* : combien que ce flus ordinaire, quand il est moderé, ne soit au nombre des maladies, non pas mesmes des affections contre nature : mais parce que les femmes se sentent plus faschees durant ceste purgation, que deuant

Chemise. *Doit auoir.* *Son cas* *Malade.*

ou

ou apres, elles se disent honnestement (pour couurir ceste infirmité, ou necessité naturelle) estre malades. Pour cela mesme on dit, auoir sa *Male sepmaine*: d'autant que cela va par sepmaines, comme la Lune: & à plusieurs femmes telle purgation ne demeure guieres moins d'vne sepmaine. A cela mesme reuient ce qu'on dit, elle a son *Temps*: comme si on disoit, Elle est au terme de sa purgation. Les autres disent, auoir son *Cardinal*, pour la couleur rouge: & les autres son *Marquis*, d'autant que cela marque les chemises & linceuls.

Male sepmaine.

Temps.

Cardinal.

Marquis.

Auorter, Affouler, Blesser, Dessarrier, Gaster.

Avorter, est du mot latin *Abortus*, qui signifie preuenir la naissance, ou maturité limitee de

Auorter.

Nature: ou priuer l'enfant de son *Ortus*, & legitime naissance. Nostre vulgaire dit, *Fouler*, & *Affouler*, le mal qui est de contusion: cõme par cheute, coup de bastõ, de pierre, ou autre coup orbe. Et d'autant que telle est la plus cõmune cause
Affouler. de l'aduortissement, on dit *S'affouler*, pour aduorter. De mesme est
Blesser. ce qu'on dit en France, *Blesser*: car il semble qu'vne femme est blessee & nauree, quand aduorté: d'autant qu'elle a beaucoup de mal, & perd beaucoup de sang, par vn moyen contre nature. En autres
Dessarrier païs on dit, *Dessarrier*, quasi disserrer le ventre, qui estoit serré, clos & tendu: maintenant il lasche & se desbande mal à propos. Les au-
Gaster. tres disent *gaster*, comme de toute autre chose qui ne vient à aucun proffit.

Desuerdiat, Desantourat, Desourat, Deflorer.

ON dit cela des plãtes, & metaphoriquement des filles qu'on depucelle trop ieunes. Aux plantes *Desuerdiat*, & quand on cueil leurs fleurs ou fruicts mal à propos: ou quand on les contraint par fumier, chauds, ou eau chaude, de porter auant leur saison. Dõt elles acheuent bien tost leur vie, & ne gardent longuement leur verdeur, vigueur, & gaillardise. Cela est proprement desuerdiat: comme on diroit, *Desuerdir*, ou priuer de sa verdure. Semblablement *Desantorat*, est dict d'vn mot grec, *Anthos*, qui signifie fleur: comme si on vouloit dire, *Desanthorat*, priué de sa fleur, & tel qui ne portera point de fruict. Ainsi on dit *Desflorer*

Desuerdiat.

Desantorat.

Desflorer.

florer vne fille : c'est luy oster son pucellage, & sur tout quand l'aage n'y est competant. Dont elle n'est despuis si vtile en mariage: cõme i'ay remonstré à la fin du second chapitre du secõd liure des Erreurs populaires. Ainsi les fruicts cueillis auant leur maturité, ne sont de si longue duree, & se fletrissent plus que les autres. Quelques vns

Desourat. appellent cela *Desourat*, qui est comme preuenir *L'oure* : c'est à dire, cueillir auant heure.

Retalhat.

C'Est vn Iuif, ou vn Turc, qui a quitté sa religion : que les

Retalhat. siens nomment despuis *Retalhat*, comme nous disons *Reuolté* : mais c'est en autre sens, & pour autre occasion. Sçauoir est, que le Iuif & le Turc, ayant esté circoncis, quittant

tant despuis ce party-là, & desirãt n'en auoir plus la marque, il se fait recouurir la teste du membre viril. C'est vne chirurgie enseignee de Paul Æginete, & autres bons autheurs Grecs & Arabes, pour contrefaire vn prepuce. Il faut inciser la peau du membre viril, contre sa racine, tout à l'entour. Quand elle a ainsi perdu sa continuité, on la tire de peu à peu en bas (comme on despoüille vn baston de saule, pour faire vne trompe) iusques à tant que la teste en est couuerte. Puis vers la racine, là où manque autant de peau, on fait vne cicatrice qui tient sa place. Voila comment il est *Retalhé*: c'est à dire, vne autre fois, ou derechef taillhé. Car on le tallia premierement quand on le circoncit: & despuis on le retaille, pour couurir le defaut du prepuce. Le Latin l'appelle *Recutit*, *Recutit.*

comme ayant recouuert sa peau, qu'on nomme *auant-peau*.

Mal de Maire.

C'Est que les Medecins appellent Suffocation de matrice: quãd l'amarry ou matrice (qu'on appelle aussi maire, d'autãt qu'elle produit les enfans: comme la terre est nommee, la maire commune de tous) s'enfle de quelque vent ou vapeur, & presse tãt ses parties voisines, que si les boyaux cõpriment de mesme le diaphragme & la poictrine, il s'ensuit vne suffocation. Dont le col de la femme quelquefois engrossit, & s'enfle euidemment: autresfois sans apparence externe, elle suffoque & perd la respiration pour quelque temps, auecques la parolle. Aucunesfois tous les sentimẽs & mou-

uemens luy defaillent, comme en l'Apoplexie. Mais il y en a au contraire, qui crient, & rient, & ne fõt que parler.

Dysanterie, Eprensas, Seintegne, Cague-sangue.

LA *Dysanterie*, est vne douleur de ventre, à raison des boyaux escorchez par dedans, tellement qu'il en sort des racleures, & du sang, quelquefois de la bouë, ou puts. C'est vne douleur tres-cruelle, qui inuite souuẽt d'aller à selle, & on n'y peut rien faire, ou bien peu. Dõt le malade s'espraint fort: & de là on appelle ce mal en Dauphiné, *Esprensas*, & en Gascogne, *Espremason*. En Languedoc est nommé *Seintegne*, du mot grec *Dysentere*: qui signifie proprement, difficulté de boyaux: c'est à dire, que les

Dysanterie. *Eprensas.* *Espremazon.* *Seintogne.*

boyaux: c'eſt à dire, que les boyaux ont difficulté, peine & trauail en leur action. L'Italien appelle ce mal, *Cagaſangue*: & en fait imprecation, comme du *Cancaro*, & della *Ghiandozza*: c'eſt à dire du Chancre & de la peſte: comme le François, de la fieure quartaine.

Cagaſangue.

Nephritique, Phrenetique, Colique venteuſe, nephritique, & pierreuſe.

Nephritique.

NEphritique & douleur renale. Car en grec le rognon eſt dit *Nephros*. Quelques vns equiuoquent, diſans *Phrenetique* (qui ſignifie reſuerie & folie, à cauſe de l'inflammation du cerueau) pour *Nephritique*. Ceſte douleur de reins procede communement des pierres (dictes calculs) ou gros ſablon & grauier engendré aux ro-

rognõs. Plusieurs abusans du mot de *Colique*, font ceste distinction que l'vne est venteuse, & l'autre renale. C'est bien proprement dit, *colique venteuse* (encor que tousiours elle ne soit de pur vent) mais non pas *Nephritique*. Car ce sont appellations prinses des parties, & non de la cause du mal. Dõt colique est mal de boyau, & nephritique, c'est autant que si on disoit, mal de boyau au rognon. Les autres disent, Colique pierreuse: voulans par ce mot de Colique, entendre toute douleur de ventre, en quelque endroit que ce soit. Il est biẽ vray, qu'il y a des douleurs coliques (c'est à dire, du boyau nommé *Colon*) prouenantes de pierre, engendree dans le boyau: comme les anciens tesmoignent, & nous l'auons veu de nostre tẽps. Mais ceux qui parlent de la façon

Colique.

Colique vẽteuse.

Colique nephritique.

Colique pierreuse.

susdite, l'entendent autrement. Car ils veulent, que *Colique pierreuse*, soit douleur à cause de la pierre, qui est au rognon.

Colique, Masclon, Colique d'estomac.

IL y a vn des plus grãds boyaux, qui se nomme *Colon*: & parce qu'il est plus subject à douleurs, qu'autre boyau qui soit, on appelle vulgairemẽt *Colique*, toute douleur de ventre, encor qu'elle ne soit à l'intestin Coló. En quelques pays on l'appelle *Masclon*: d'autãt que les males (qu'on dit *mascles*) y sont plus subjects, que les femelles: lesquelles ont par cõtre, la subiectió au mal de maire, qui est leur Colique seló le vulgaire. Car tout mal de ventre aux femmes, est de la maire, & aux hommes du masclon.

Colique.

Masclon.

clon, selon leur aduis. On dit aussi improprement, *Colique d'estomac*, parce que la douleur est en l'estomac, semblable à celle du Colon, son prochain voisin. *Colique d'estomac.*

Goutte, Descente, Rheume, Catarrhe, Goutte naturelle.

Goutte est le mal des ioinctures, auec inflammation, que les Grecs nomment *Arthritis*, du mot *Athron*, qui signifie article ou ioincture, c'est à dire, conionction de deux os pour le moins. La tumeur ou inflammation douloreuse, se fait par fluxion des humeurs, qui descoulēt à ces parties là goutte à goutte: & pourtant le mal a esté nōmé *Goutte*. Il y en a qui l'appellent *Descente* pour le commen- *Goutte.*

Descente. Rheume. Catarrhe. Goutte naturelle.

cement, ou *Rheume*, ou *Catarrhe*: d'autant que le nom de *Goutte* & fort odieux, sur tout à ieunes gens. Quelque fois on dit, *Goutte naturelle*, pour faire entendre la cõmune, & qui est le plus souuent hereditaire: à la difference des Gouttes de la grosse verolle, que chascun acquiert pour soy: combien qu'elles puissent venir aux heritiers.

Sciatique.

C'Est vn mot corrompu, pour dire *Ischiatique*: qui signifie la goutte en la hanche dicte en Grec *Ischion*, là où la cuisse s'emboëte, & a son mouuement de la partie superieure. De là est dicte *Ischias*, en Grec, la goutte de ceste ioincture: des vulgaires medecins *Ischiatique*, passiõ: du peuple ignorant *Sciatique*.

Squinance, morceau d'Adam.

SQuinance eſt vne inflammatiõ au goſier, enuiron le larynx (qu'on dit vulgairement le *morceau d'Adam*) laquelle eſtrangle & ſuffoque le patient. Les Grecs la nomment *Cynanche*, & *Synanche*, qui ſignifie laſſet ou licol, à eſtrangler vn chien, ou autre animal. Dequoy on a prins ce mot corrompu de *Squinance*, pour dire *Synanche*. Quant au *morceau d'Adam*, c'eſt la teſte de la gargamelle, compoſee de trois cartilages ou tendrons: laquelle eſt fort prominante à quelques vns. A tous elle eſt bien maniable, & parce qu'on la trouue dure & ronde, les bonnes gens diſent, que c'eſt le morceau de la pomme, qu'Adam ne voulut aualer, ſe repentant dés auſſi toſt qu'il l'euſt

Cynanche Synanche. Squinãce.

Morceau d'Adam.

l'euſt au goſier, & la retenant auec la main, dont elle s'arreſta là : & deſpuis en eſt demeuree la marque au meſme endroit à ſes ſucceſſeurs. Mais ſi cela eſtoit vray, les femmes n'auroyent cela meſmes comme elles ont toutes : & quelques vnes plus apparẽt, qu'il n'eſt à pluſieurs hommes.

Noli me tangere.

ON appelle ainſi le chancre au viſage, d'autant qu'il ne le faut traitter tant ſoit peu rudement, parce qu'on l'empireroit. Il en eſt de meſme du chancre des autres parties : mais au viſage on l'eſtime dangereux, à cauſe de la beauté qui en diminue : & pour le dangier imminent, à cauſe du cerueau qui en eſt fort voiſin, dequoy la mort s'en peut enſuyure.

Saigner du nez.

ON dit volontiers cela, de celuy qui eſt failli du cœur: comme ayãt entrepris ou promis quelque choſe, laquelle il n'a courage de tenir ou executer. On dit, *il ſaigne du nez, ou il a ſaigné du nez.* C'eſt que la ſaignee affoiblit le cœur, quand elle eſt copieuſe. Car les forces conſiſtent au ſang & aux eſprits, qui ſe perdent enſemblement: & de ceſte perte, le cœur eſtant refroidy, deuiẽt craintif, & on n'oſe entreprendre ou executer, ce où l'on voit quelque peu de dangier?

Migraine.

C'Eſt la douleur d'vne moitié de la teſte: mot corrompu

du Grec *Hemicranie*, qui signifie demy-test. On a dit premieremēt, en corrompant le mot, *Micranie*, puis *Migranie*, & puis *Migraine*: qui signifie vne grenade en Languedoc: fruict ainsi nommé, pour la pluralité des grains, excellēs à rafraischir & desalterer. Il y a vn des Royaumes d'Espagne qui en porte le nom: ou bien, ce fruict a prins son nom de là.

Lunatic, & tenir de la Lune.

LEs Grecs nomment *Seleniaques* (c'est de mot à mot, *Lunatics*) ceux qui au defaut de la Lune sont esgarez de leur sens. Et mesmes tous maux qui suyuent fort euidemment le cours, & les faces de la Lune, sont dits, *Seleniaques*. Comme le mal caduc, dit en Grec Epilepsie, & quelque espece de

de folie, dicte Melancholie. Ainsi dict-on cõmunemẽt, que les femmes tiennent de la Lune, d'autãt que la Lune deffinit les mois: & les fẽmes se purgent tous les mois. Dont leur purgation est dicte *Mois*, & *Menstrue*. Puis donc qu'elles sõt regies & conduites de la Lune, on dit quelles *en tiennent*, suppleez (afin de sauuer leur honneur) le principal point de leur santé, & de la fecondité. Autrement on dit, *Tenir de la Lune*, pour dire estre inconstant & variable, comme la Lune, qui change tous les iours de face. Ce qu'on attribue volontiers au sexe feminin: toutesfois c'est vn reproche d'honneur, entant que cela procede d'vne grande pureté & simplicité de matiere, qui rend les femmes legieres & muables, comme le ciel. Dequoy ie loüe leur condition, contre l'opinion

Tenir de la Lune.

Au chap. 6. part. 2. vulgaire, en mes Erreurs populaires.

Mal caduc, Mau de terre, Mal S. Ian, Mau de las passeras, Haut-mal.

C'Est le mal qu'on dit en Grec *Epilepsie*: lequel signifie, surprise ou retention de tous les sentimens. Dont il aduient que l'homme chet à terre, s'il n'est soustenu. Car il perd tout à vn coup la veuë, l'ouye, & autres sentimens, comme par vne syncope, vulgairement dicte *Esuanoüissement*: ou comme par vn Apoplexie. Mais il y a grand differance: en ce que par l'apoplxie, & par la syncope, il n'y a non plus de mouuement, que de sentiment: & en l'epilepsie, le corps se demene fort roidement, trauaillé de con-

conuulsion, en Grec dit *Spasme.* On l'appelle *Mal caduc*, de tomber & choir à terre : comme vn hõme fort vieux, & dit caduc, quand il est courbé inclinant vers la terre, & qu'il a (comme dit vulgairement) vn piéd dans la fosse. Pour mesme raisou (à mon aduis) on appelle ce mal en Lãguedoc, *Mau de terre*, à cause qu'il iette par terre celuy qui en est attaint pour robuste qu'il soit : comme si on luy auoit donné vn coup de masse sur la teste. On le nomme aussi *Mal de S. Ian*, pource (parauenture) que la teste de S. Ian Baptiste cheut à terre, quand il fut decapité : puis mise dans vn plat, à l'appetit d'Herodias. En Gascogne on l'appelle *lou mau de las passeras*, c'est à dire, des passereaux : d'autant que les moineaux y sont fort subjects. Le com-

Mal caduc.

Mau de terre.

Mal de S. Ian.

Mau de las passeras.

Haut-mal. mun des François l'appelle *Haut-mal*, pour sa grandeur & vehemence:ou pour les susdites raisós, qu'il fait tomber l'homme de son haut.

Mau loubet.

C'Est vne des imprecations du vulgaire de Languedoc, comme le susdit *Mau de terre.* Ie pense qu'ils signifient le loup, qui est vn chancre vlceré aux cuisses & aux iambes (mal incurable de vraye cure, sinon par extirpation) comme celuy du visage est dit, *Noli me tangere.* Et en diminutif ils l'appellent *loubet*, qui signifie petit loup. Car ils disent *loub*, *loube* & *loubet*, pour loup, louue, & loueton.

La male boſſe, la Ghiandozza.

C'eſt vne troiſieme imprecation du meſme pays, qui ſignifie la peſte : ſçauoir eſt, la tumeur ou boſſe peſtilentiale, laquelle (ſans doute) eſt male & mortelle. Ainſi les Italiens (comme deſſus auons noté) diſent *La ghiandozza*, par imprecation. Car la peſte proprement dicte, eſt vne boſſe ou tumeur & enfleure en quelque glãde (*ghiande* en Italien) de celles qui ſont au col, aux aiſſelles, & aux aiſnes. *Ghiandozza.*

Eſcannar.

C*Anne* eſt la gargamelle, ou le ſifflet par où nous reſpirons. Ceux qu'on eſtouffe & eſtrangle, ſont priuez de leur canne : &

par consequãt ils sont *Esquannez*, que le Languedogeoir (amy des SS.) prononce *Escannats*.

Aualisque, Esuanouyr, Spasme, Pasmaison.

A*Valir* en Languedogeois, est se perdre & disparoir, de sorte qu'on ne le voit plus, comme si le diable l'auoit emporté, ou qu'il fut abismé. Nostre vulgaire de Montpellier, a ce mot fort frequant en la bouche, & le dict quelque fois en risee & familierement. On le peut dire en François *Esuanouyr*, signifiant se perdre en l'air, & au vent: comme quand on dit, cela *s'esuanouyt*, & ne sçait-on qu'il deuient. Mais autre chose est *Esuanouyr*, qu'on dit autrement tomber en *Pasmaison*. C'est quand soudain toutes forces defail-

Esuanouyr.

Pasmaison.

faillent, que nous disons en terme Grec *Syncopiser*. Spasme est vn autre mal, duquel l'epilepsie est espece: mais on abuse vulgairemēt dudit mot, pour desnoter l'esuanoüissement & foiblesse de cœur. *Spasme.*

Desieuner, Boire, reßiner, Gouster, Souper, Desmentir.

DEsieuner, est proprement rō- *Desieuner.* pre le ieusne. Car on est à iun iusques au premier morceau que 'on mange: & la syllabe *De*, est icy priuatiue, comme en *Desdire Desmordre, Desfaire, Desdier, Desnoüer, Desalterer, Desopiler, Desanyurer, Desployer, Desannuyer, Desmēbrer, Desmeubler, Desprifer, Desobeyr, Desbrider, Desangager, Deshonnorer, Deschausser, Desbander, destendre Descrouter, Descroüiller, Desserrer, Descoudre, Descouurir*, & sembla-

bles. Ainsi *Desmentir*, est oster la menterie: comme quand quelqu'vn ment, & vous luy dites qu'il a menty, c'est *Desmentir*, qui signifie oster ou se priuer, exempter & vindiquer de la menterie. Ainsi est *Desieuner*, priuation de ieusne. Dont ceux-là abusent fort du mot, qui disent, i'ay desieuné auiourd'huy deux fois, trois fois, &c. Car on ne peut desieuner (qui est à dire, rompre le ieusne) qu'vne fois le iour: & c'est au premier morceau. Car on n'est plas à ieun, pour peu qu'on ait mangé. Que les autres repas soyent appellez comme on voudra, le premier sera tousiours le desieuner, quand ce seroit bien à midy, voire au soir: & lors on dira, I'ay ieusné iusques au soir. Et si on ne faict que deux repas, qu'on appelle Disner & Souper, le disner est vrayement desieu-

Desmētir.

desieuner. Si on en faict trois, le second, Disner. Mais si le premier est assez tard, on le nommera Disner, le second sera le Gouster, ou Ressiner, & le tiers, Souper. Lequel semble estre dit de la Souppe, que l'on mangeoit au soir, plus qu'à autre heure. Gouster est dict de sa petitesse : d'autant que c'est comme vne collation, en laquelle on gouste & taste quelque fruict, ou l'on ne fait que boire, auec vn morceau de pain. Le boire absoluement est dict pour le Desieuner, à cause que les Anciens, autheurs de ce repas, ne faisoyent que tremper du pain au vin pur, & beuuoyent cela, qu'on disoit *Acratisma*. Ainsi en Languedoc, on n'vse que du mot Boire, pour le premier repas, que les François appellent Desieuner ? & le mot Desieuner

Souper.

Gouster.

Boire.

est prins tout au contraire, pour dire, Ieusner & abstenir. Ainsi l'Italien dit, *Io son digiuno*, pour dire, Ie suis à ieun.

Grasse matinee.

LE matin, n'est ne gras, ne maigre : toutesfois on dit communement, Dormir *La grasse matinee*, parce que le dormir du matin engraisse fort. Car, comme ainsi soit, que la premiere coction (action du ventricule) est plus tardiue la nuict & en dormant, que n'est pas le iour & en veillant : & que le dormir fauorit plus la seconde concoction, qui est generatiue du sang, duquel (estant plus copieux & doux) prouient la graisse : il est certain, que le dormir tard, comme la matinee, engraisse

 se

ſe & faict l'en-bon-poinct. Dequoy ſont communement priuez les grands eſtudians, qui ſont fort matiniers: parce que l'aube eſt amie des Muſes.

Penſer vn malade.

C'Eſt vne phraſe & façon de parler vulgaire, pour dire, aduiſer, pouruoir, & inſtituer ce qu'il faut au malade, & de fait y y mettre la main, ſi la Chyrurgie y a lieu. Ainſi dit-on, penſer les cheuaux: qui n'eſt pas les imaginer, & auoir en penſee ou cogitation, ains les eſtriller, frotter, bouchonner, nettoyer leurs pieds, donner à manger & à boire, leur faire bonne littiere, &c. C'eſt donc vn ſoin & panſement auec effect, de ce qui eſt neceſſaire au malade, quand les me-

medecins ou chirurgiens le pensent : comme si on disoit, pense au malade, & pouruoir à ce qui luy faut.

REMEDES
METAPHORIQVES ET EXTRAVAGANS.

Pour la multiplication de semence, & la fecondité


N tient, que l'vsage du poisson engendre beaucoup de semence. Il faudroit dõc, qu'il nourrit mieux que la chair : car la semence n'est que superfluité de bonne nourriture. Il est bien

vray

vray, que l'vſage du poiſſon excite plus au coït, d'autant que la ſemence qui en prouient, eſt plus ſereuſe ou aigueuſe, & picquante : dont elle ſollicite la vertu expultrice. Et de cela on peut eſtre abuſé, comme ſi le poiſſon faiſoit à la multiplication de la ſemence, telle qui ne peſcha ſinon en quantité. Peut eſtre auſſi, que l'abus vient, de ce qu'on voit les poiſſons plus feconds ſans comparaiſon qu'autre ſorte d'animaux : teſmoin l'infinité des œufs qu'ils produiſent. D'ont quelqu'vn s'eſt peu perſuader, que le manger du poiſſon, faict en nous ſemblable habilité, ou aptitude. Pour ceſte raiſon aucuns recommandent fort la Carpe (mais ſur tout la langue, comme partie plus friande) pour deuenir plus gaillard à l'acte venerien

nerien, & faire beaucoup d'enfans : d'autant que la Carpe faict des œufs cinq ou six fois l'annee, & tousiours vne infinité. Mais il faut entẽdre l'abus de la translation : C'est qu'il ne s'ensuit pas, si vn animal est fort fœcond, que pour en manger l'homme deuienne tel : ains pour cest effect il conuient vser des viandes qui nourrissent beaucoup, pour engendrer quantité de louable semence. Ainsi (par aduanture) est-il de ce qu'on escrit, que de manger des moyneaux ou passereaux l'homme est plus gailliard à l'amour, parce que le moyneau est fort paillard. Mais il faut (à mon aduis) que ce soit des ieunes, qui n'ont encor faict la folie de leur corps. Autrement, comme les passereaux viuent fort peu, il faudroit

droit aussi dire, que l'homme vsant de moyneaux abregeroit sa vie, d'autant que le moyneau l'a fort courte. Et au contraire, qui mangeroit des corbeaux, des corneilles, & des cerfs, viuroit infiniment. Car on dit, que le corbeau peut viure trois cens ans, la corneille neuf eages d'homme: & qu'on a veu Cerf qui auoit vescu cinq ou six cens ans. Par semblable raison, qui voudroit deuenir fort agile & dispos, il deuroit manger des Cinges. A ce propos, il me souuient d'vne Dame, qui repliqua de fort bonne grace, à vn medecin, lequel auoit ordonné à son mary l'vsage du laict de chieure, pour deux ou trois mois: & quoy, MONSIEVR? on dit que ceux qui en vsent longue-

guement, deuiennent si remuans, qu'ils ne font que sauter, danser, monter & courir, tellement qu'on ne les peut tenir en vn lieu. Mon mary n'a pas faute de cela : & ie ne voudrois pas qu'il eust plus de gaillardise. On dit aussi, qu'il y auoit vne fille à Paris, laquelle pour auoir tousiours esté nourrie d'vne chieure, tousiours vouloit grimper, & sauteler.

Pour enfanter plus aysement & pour empescher l'auortissement.

NOz femmes appliquẽt à l'vue des cuisses (selon qu'elles pensent l'enfant estre, masle ou femelle) ou à toutes deux, pour ne faillir point, vn aymant, quant la femme est au trauail de l'enfãt, pour en auoir meil-

leur

leure deliurance. Et durãt la groiſ-
ſe, ſi on craind l'auortiſſement, on
l'attache à l'vn des bras, ou à tous
deux, pour la ſuſdicte raiſon. Car
l'aymant (qui eſt dit *Calamita* en
Italiẽ, & *Azimãt* en Lãguedoc) tire
à ſoy le fer: & de là on tranſporte
le remede à l'enfantemẽt: comme
s'il pouuoit encor mieux tirer à
ſoy l'enfant. Voire mais, l'enfant
n'eſt pas de fer: & l'Aimant n'atti-
re pas la chair, ne les os. Ce n'eſt
pas à dire, que s'il tire le fer, il tire-
ra bien autre choſe. Car cela eſt
de ſa proprieté, & non pas d'vne
force animale: Comme on diroit
de l'homme, ou de quelque beſte,
que s'il peut tirer ou porter vn
quintal de fer, il portera biẽ tren-
te liures de chair. Encor la com-
paraiſon ne reuient pas du tout:
car il s'en faut beaucoup que le
petit Aimant qu'on applique au
 bras,

bras, ou aux cuiſſes, puiſſe tirer autant gros de fer que l'enfant eſt. A peine tireroit il vne groſſe eſgueille, ou feroit hauſſer vn poinçon. Mais il y a du myſtere & ſecret en ceſte façon de faire, que les anciens Medecins ont ordonné (car ce n'eſt pas de l'inuention des femmes) pour quelque bon reſpect, qu'il n'eſt licite d'expliquer au vulgaire. I'étens que pluſieurs femmes vſent auſſi de l'Aimant, à prouoquer ou arreſter le flus menſtrual: à quoy leur ſeruira la meſme remonſtrance.

Pour rompre la pierre dans le corps.

PArce que la poullaile digere les pierres, & le grauier, de là on a prins opiniõ, que la peau interne du gouſier ou perrier (ainſi dict, des pierres qu'on y trouue ſouuent) peut rompre & fondre les pierres de l'homme. Mais on ne

ne comprend pas, que c'eſt la forte chaleur (auec proprieté toutesfois, de l'eſtomach bien charnu de la volaille) qui faict que la volaille digere les choſes dures. Ce qui eſt commun à tout oyſeau. Dont il ne ſe faut autrement esbahir, de ce que l'Autruche digere le fer. Item, parce que le ius de limon fond les perles, qui ſont biẽ dures, on a penſé, qu'il romproit auſſi bien les pierres de la veſcie & des reins. Et d'autãt que le ſang de bouc taille le Diamant, qui eſt plus fort & dur qu'aucũ autre rocher, de cela on infere qu'il romproit encor mieux la pierre du corps humain. Mais il faut voir, ſi c'eſt point d'vne antipathie, & ſinguliere proprieté, que le ſang de bouc rompt le Diamant, & non autre eſpece de pierre. Il n'eſt pas toutesfois à meſpriſer, quand il

eſt preparé cõme il faut : car nous en vſons bien heureuſemẽt, à diſſoudre & mettre enpieces le calcul de l'hõme. C'eſt, quãd on a nourry le bouc, âgé de trois à quatre ans, durant les iours Caniculiers, de toutes les herbes ſaxifrages (c'eſt à dire, rompantes la pierre) qu'on luy peut faire manger, l'abreuuant de bon vin blanc, & le faiſant tous les iours fort courir. Son ſang empreinte, acquiert, & retient la vertu deſdictes herbes, tout ainſi que le mouſt vineux, qu'õ prepare à meſme effect. Mais il y a plus de vertu audict ſang, comme ſouuent nous auons eſprouué. Du jus de limons y a autre raiſon, par laquelle il peut auſſi rompre ou diſſouldre les pierres du corps humain : ou pour le moins les remollir, comme le vinaygre rend molle la coquille d'vn

œuf.

œuf. Mais sa qualité ainsi tranchãte, nuict grandemẽt à l'estomach & aux boyaux, si on en vse quantité: cõm'il faudroit pour dissouldre la pierre. D'ailleurs, le faict n'est pas semblable, entant qu'on met la perle dans le jus de lymon, ayãt son entiere force: & le jus de lymon pris par la bouche, est fort affoibly & rompu du sejour qu'il faict dans l'estomach, & plusieurs autres parties, par où il luy conuient passer: esquelles il rencontre tousiours quelques humiditez, qui detrempent & debilitent sa force.

Contraire à la memoire.

ON tient pour suspect à la memoire, lvsage du cerueau de Connil: parce que cet animal a la memoire (qui consiste au cerueau) si courte, que ne se souuenant du danger qu'il vient de pas-

ſer, il ne laiſſe de retourner au giſte d'où il s'eſt leué vn peu auparauant. Mais on peut auoir autāt ſuſpect tout autre cerueau: d'autant qu'il engendre ſang pituiteux, lequel offence grandement la memoire: comme on void par le mal dict *Letarge*, qui ſignifie oubliance & nonchaloir.

DES REMEDES SVPERſtitieux ou vains, & ceremonieux.

IL y a mille ſuperſtitieux remedes, qui n'ont aucun fondement en raiſon, ny en experience: jaçoit que pluſieurs s'abuſent, en croyāt qu'ils ſoyēt bien eſprouuez. Leur erreur procede, de ce qu'il aduiēt quelquefois, qu'on gueriſt pour lors, & durant qu'on en vſe: tout ainſi qu'il aduient de guerir apres pluſieurs choſes priſes, appliquees,

quees, faictes, ou dictes, ausquelles on attribuë toute la guerison. De tels remedes vains, & ineptes moyens, i'en reciteray quelques vns, qui m'ont esté communiqués de diuerses personnes, pour grãds secrets. Il est bien vray, qu'en aucuns il y a quelque mystere, & que ils guerissent, non pas de soy, ains par accident : comme ie pourray expliquer apres les auoir proposez. Toutesfois le peuple est en erreur, de ce qu'il ne sçait la vraye cause, & attribuë tout l'euenemẽt, à ce qui luy appert, soit faict, soit dict, ou appliqué.

Pour arrester tout flux de sang.

IL faut auoir vne esguillette rouge, qu'vn marié ait dõné le iour de ses nopces. Serrés-en fort le petit doit de celuy qui saigne: & que ce soit de la main qui respond à la partie saignante. Le sang tantost

s'arrestera, de quelque part qu'il verse, & fut ce d'vne playe.

Item, la pierre du cerueau d'vne carpe, mise contre le ply du petit doit, respondant à la partie qui saigne, arreste lu flux de sang, le plus impetueux qui puisse estre.

Item, mettre vne paille en croix sur le doz de celuy qui saigne, estãt vestu, & qu'il n'en sçache rien. Ou le faire saigner sus vne paille en croix.

Contre la iaunisse.

TRouuez du plãtain qui naisse sus vne maison. Que celuy qui a la jaunisse, pisse dessus par plusieurs fois, tant que la plante en meure. A mesure qu'elle mourra, la jaunisse se passera.

Contre la goutte grampe.

FAut porter toute la nuict aux pieds, contre les cheuilles, vn jazerãt, cõme des brasselets, faict

delecton vierge.

Pour faire sortir plustost les dents aux petits enfans.

PRenez le tuyau d'vne plume, remplissez-le d'Alun, soit bien bouché des deux bouts: & que l'ẽfant le porte pendu au col.

Pour ne vomir point sur mer.

MEttez du sel sur vostre teste, quand vous entrerez au vaisseau.

A faire perdre le laict.

QVe la fẽme aille sauter trois fois, ou durãt trois matins, sur la sauge du iardin d'vn prestre.

Contre toute fieure.

POrtez vne araigne viue dans vne noix, penduë au col.

Contre la fieure quarte.

QV'vn frere mendiant la vous demande pour l'amour de Dieu: vous la perdrez, & il la prẽdra.

Pour faire perdre ses verruës.

TOuchez en la robbe d'vn que vous sçachiez bien estre coqu: en quelque endroit de sõ abillement que vous le touchiez, sans qu'il s'ẽ aduise, voz verruës se perdront. On dit aussi, que si voulant trancher vn leuraut, cõnil, perdris, volaille, &c. vous estes empesché à trouuer les ioinctures, pensez à coqu, & vous les trouuerez.

Item, pour perdre les verruës, faictes les conter à vne personne qui soit plus ieune que vous: elle les prendra, & les pourra aussi dõner à vn'autre plus ieune, par semblable moyen.

Item, faictes les toucher auec autant de poix, à qui que ce soit, & il les vous prendra

Itẽ, prenez vne poignee de sel, & allez tout courant le iecter dãs vn four, & les verruës s'esuanouïrõt.

Pour guerir l'hydropisie.

IL faut pisser durant neuf matins sur le marrube, auant que le Soleil l'ait touché: & à mesure que la plante mourra, le ventre se desenflera.

Contre le masclon.

POrtez vn anneau de lecton au petit doit. On dit que ce remede est bon aussi cõtre le haut mal.

Contre le mal de maire.

IL faut porter au doit vn anneau, qui soit de trois filets entortillez: l'vn d'argent, l'autre de lecton, & le tiers de fer.

Coniuratiõ de l'amarry desloüee, en langue Agenoise.

Maïre, maïris, que as cinquãto dos rasits;
Et vno maïs que l'on non dits:
Tiro te das coustas.
A qui non son pas tous estas.
Tiro te de las esquinas:

A qui non son pas tas esinas.
Tiro te del son del ventre:
A qui no te podes estendre.
Mais bouto te a l'ambounil,
Là on la vierge (Mario) portet son (car) fil.
Cric, croc, Mairo torno te al loc.

Pater noster. Aue Maria. Faut reitere cela par trois fois.

C'est à dire en François.

Amarry merasse, qui as cinquante & deux racines.
Et vne plus que l'on ne dict,
Tire toy aux coustez:
Ce ne sont pas là tes estres, ou places.
Tire toy vers l'eschine:
Ycy ne sont pas tes ayses.
Tire toy au fond du ventre:
Ycy tu ne te peux estendre.
Mais boute toy au nombril,
Là où la vierge (Marie) porta son (cher) fils.

Cric,

Cric, croc, mere retourne à ton lieu. *Pater noster, &c.*

PROPOS FABVLEVX.

LE peuple erre en plusieurs propos des animaux, lesquels il n'a pas inuenté, ains les tient des anciés: qui ne les ont pas bien entẽdus, ou expliquez, ou (parauẽture) ont expressément feind telles choses, pour quelque bonne raison : comme les sages & diuins poëtes ont enseigné la vertu aux hommes bestials, par fables & inuentions plaisantes. Ce que leur a esté & sera tousiours permis, non moins qu'aux Peintres : ainsi que tesmoigne le gentil Horace, disant:

Tousiours esgal pouuoir & hardiesse ont eu,
Le poëte & le peintre, en ce que ils ont voulu.

Quant

Quant aux peintres, voyez cõment ils represẽtent vn Ange en forme de iouuenceau, reueſtu d'vne eſtoille blanche ceincturee, la teſte nuë, ayant des aiſles comm'vn oyſeau: Et l'Ame de l'homme comm'vn petit enfant tout nu: Le diable auec des cornes, & vne queuë. Toutesfois ce ne ſont qu'eſpris ſans corps, leſquels ne reſſemblent à aucune creature viſible. Ainſi l'enfer, qui n'eſt qu'vn lieu, eſt figuré comme vne grand gorge. La mort, qui n'eſt ſinon priuation de vie, comme l'oſſement d'vn treſpaſſé, tenant vne faux en ſa main. Ainſi l'amour, qui n'eſt que paſſion & accident, ne ſubſiſtent aucunement de ſoymeſme, eſt peint & repreſenté comm'vn enfant nu, & aueugle, ayant des aiſles, vn arc, & vn carquois garny de fleſches. Les vents qui ne ſont

que l'air esmeu & agité, sont peins comme testes d'homme ayans les ioües fort enflees, ainsi qu'vn sonneur de trompette. Et quand les Astrologiens se sont voulu seruir des peintres, pour instruire les ignorans, ils ont faict representer les douze signes du Zodiaque) qui ne sont que certaines estoilles, disposees en diuerses figures) l'vn de la forme du Belier, l'autre du Taureau, le tiers de deux enfans gemeaux, &c. Ainsi les images du ciel qui sont hors du Zodiaque, l'vne en Ourse, l'autre en Aigle, les autres en riuiere, en Harpe, en chien, dragon, &c. Puis les les planettes, qui ne sont que estoiles ou astres, Saturne, Iuppiter, Mars, Mercure & Venus, en persõnages de diuers habits & cõtenances. Le Soleil autrement, & autrement la Lune. Les peintres
ont

ont tousiours retenu, la figure des estoilles à cinq rayons, denotans leur brillante lueurr: jaçoit q̃ toutes n'estincellent pas ainsi: & on sçait bien, que toutes sont de figure ronde, sans pointes, ne rayōs corporels. Quant aux elemens, ils peignent le feu (qui est inuisible) cōme nostre feu artificiel: ce que n'est trop mal à propos. L'air ne peut estre peinct, non plus que le ciel, corps diaphanes & transparās: mais on les represente de couleur bleuë. L'eau est figuree à ondes, & la terre en globe, comme vne boule. Des animaux, ils en cōtrefont quelquels vns fabuleusement: comme la Salamandre, qui n'est pas telle qu'on la peinct, ny le Dauphin aussi, comme on le met en deuises & armoiries. Non pas mesme la fleur delys, qui est assez vulgaire. Et le cœur, soit de

l'hom

l'homme, ou d'autre animal, n'eſt pas de la figure que les peintres le font. On peint le Pelican, ayant le bec aigu tourné cōtre ſa poitrine, qu'il bequette pour en ſortir du ſang à nourrir ſes petits, tant qu'il en meurt: & toutesfois nous voyons, que le Pelican a le bec mouſſe, plat & large, iuſtement à la façon des ſpatules d'Apoticaire: tellement qu'il n'en peut bleſſer ſa poitrine. Auſſi le nom Grec Pelecan, ſignifiāt vne hache ou doloire, monſtre bien que ſon bec doit eſtre plat. Ioinct qu'on dit, que le pere bat les petits comme à coup de ſoufflets, tant qu'ils ſont preſque morts: & que la mere ſe bleſſe pour les reſtaurer de ſon ſang. Or les ſoufflets ſe donnēt de quelque choſe plate, & non d'vn bec pointu. Le Phœnix, qu'on repreſente, ſe bruſlāt au feu qu'il s'eſt prepa-

ré, eſt encor plus fabuleux. Mais tout celà eſt permis aux peintres & aux poëtes (comme nous auons dit) pour quelque bon reſpect & ſecrette raiſon, qu'il n'eſt beſoin d'expliquer en ce lieu: où ie veux ſeulement faire mention de certains propos fabuleux, que le vulgaire tient pour treſ-certains & veritables. En quoy il eſt fort excuſable: car pluſieurs grands philoſophes & Medecins anciẽs, ont ſouſtenu telles opinions.

De la Vipere.

C'Eſt vne fort ancienne opinion, que la Vipere ſe conioinct à ſon maſle, en receuant dãs ſa bouche la teſte d'iceluy, à faute d'autres parties genitales: & que la femelle, du plaiſir qu'elle en prẽd, ſerre ſi fort ſes dents, qu'elle trenche la teſte à ſon mary, dequoy elle

le deuient enceincte. Puis quãd ce vient à la deliurance les petits n'ayant autre yssuë, & comme pour venger la mort de leur pere, rõgẽt le ventre & les flãcs de leur mere, laquelle en meurt. Et voila pourquoy on dit du posthume, duquel la mere meurt en le faisant, *Il est cõme la Vipere, qui ne vit onc pere ne mere.* Et il y a vn Emblesme, que Iean de Tournes, imprimeur (des meilleurs de la France) a pour enseigne, auec ceste deuise, *Quod tibi fieri nõ vis, alteri ne feceris.* Tout cela est faux, & mal aduancé, à faute d'auoir bien entendu ce que dit Aristote. C'est, que la Vipere conçoit des œufs, lesquels s'escloüent dans son ventre, & deuiennent petits viperõs. Ils n'aissent tous formez, s'estãt despouillez de la mẽbrane ou taye qui les contenoit dans l'amarry. Et c'est leur arriere

fais. Mais les derniers, meu d'impatience, rongent ceste mẽbrane, pour ſortir plus haſtiuement. Car la mere en porte plus de vingt, & n'ẽ faict qu'vn tous les iours. Cela rend les derniers impatiens, & les contrainct de ronger leur tunique ou membrane , mais non pas les couſtez , ou le ventre de leur mere. On ſe peut eſtre failly ſur l'origine & etymologie du mot, comme ſi Vipere eſtoit dicte, *quaſi vi pariens*. Mais c'eſt de, *viuum pariẽs*. Car il n'y a aucun ſerpent qui face les petits en vie, que la Vipere. Les autres font des œufs, qui hors du ventre ſont conuertis en ſerpens.

Du Bieure, dit Caſtor.

ON tient vulgairement , que ceſte beſte arrache ſes teſticules à belles dents , quand elle ſe ſent pourſuyuie des chaſſeurs:

ayant

ayant naturellement cognoissance, qu'on le recherche pour cela. Dont on pẽse, que ce nom *Castor*, luy a esté dõné, parce qu'il se chastre, & par consequent deuient chaste. Cela est faux: car, comme iadis a escrit Dioscoride, il ne peut toucher ses testicules. Ce ne sont pas les deux tumeurs qu'il a aux aisnes, cõme apostemes pleines de matiere graisseuse, dicte *Castorium*: lesquelles aussi il ne s'arrache pas. Et n'est point dict *Castor*, du chastrer ou de la chasteté, ains du mot Grec, *Gaster*, qui signifie ventre, parce qu'il est fort ventru: & il n'y a eu que changement de la lettre *G*, en *C*. Voyez la dessus la tres-docte histoire de M. Rondelet, au dernier chapitre du second tome.

Liu. 3. ch. 23.

De la Salamandre.

IL y a aussi grand erreur sur le naturel de cest animal. qu'on dit viure dans le feu, & l'estaindre. Dont fut prise la deuise du grand Roy François, premier de ce nõ, pere des ars & sciences, *Nutrisco & extinguo*. Dioscoride auoit bien remonstré le contraire, & Galen aussi, disant: que la Salamandre resiste quelque temps au feu, mais elle se brusle y demeurant long temps. Toutesfois on a mieux aymé se tenir auec Aristote, disant, que la Salamandre n'est pas bruslee du feu, ains s'y pourmene dessus, estaignant flamme & charbons. L'experience (qui est plus forte que toutes les autoritez des pluz sçauans du monde) nous enseigne, qu'il n'en faut rien croire. Quant à sa figure, la Salamandre qu'on peind est fabuleuse, & controuuee des peintres, qui se la sont ima

Liu. 2. ch. 56.

Liu. 3. des temper.

Liu. 5. de l'hist. des ani. c. 19.

imaginee telle : faiſans auſſi monſtrer la beſte plus grande qu'elle n'eſt. Elle reſſemble aſſez aux petits lazardeaux, qui hantent les murailles en Lãguedoc, nommez *Langroles*, en Dauphiné, *Larmuſes*. La Salamandre eſt vn peu plus grande, marquee de pluſieurs taches. Son corps eſt farcy d'vn ſuc blanc, & eſpais comme laict, qu'õ faict ſortir par les pores du cuir, en le preſſant. Ce laict eſt tant froid, que la Salamandre peut reſiſter quelque temps au feu, mais non pas guieres ſans ſe bruſler, rotir, & en mourir : comme nous auons veu plus d'vne fois. C'eſt biẽ loin de l'eſtaindre, & encor plus d'y viure, ou d'en viure, comme le Camœleon vit de l'air, s'il eſt vray ce qu'on en dit. Ie n'en ay point encores veu de vif, pour le verifier.

De l'Ours.

ON dit que l'Ours n'enfante qu'vne piece de chair, sans forme d'animal: & que despuis il leische tant cela, qu'il le façonne & luy donne sa forme. C'est vne maniere de parler hyperbolique: pour dire, que le faõ est fort lourd de premiere naissance, tout couuert de baue, en telle quantité, qu'il ne semble qu'vn loupin de chair, sans aucune distinction des parties. La mere le nettoye incontinent de cela, en leichant ces moruës longuement. Dont le faon paroit despuis en forme d'animal. Ainsi qui verroit sortir vn chien (ou autre beste parfaicte) de la bourbe fort gluante, il ne sçauroit cognoistre que c'est d'vn premier rencontre. Apres qu'il en est nettoyé, on recognoit toutes ses parties distinctement.

A MON



A MONSIEVR MONSIEVR IOVBERT CONSEILLER & Medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre, Chancelier de l'Vniuersité en Medecine de Montpellier, à Paris.

IL est bien raisonnable, Mõsieur & tres-honoré pere, que ie vous rende raison de mes estudes, tãt pour obeyr à vostre commandement, que pour demonstrer par quelque bon effect (cõme ie desire tousiours) le progrez de mon petit sçauoir, despuis vostre depart. Monsieur Giraud, mon bon maistre & tresmethodiq. precepteur, m'a baillé ces iours passez à traduire pour mõ exercice, deux de voz Paradoxes:

& ayant approuué ma version (apres l'auoir vn peu corrigee) il a bien voulu, que i'entreprinse de la vous enuoyer: comme pour monstre de ce que ie sçay faire. Ma-damoiselle, & tres-honoree mere, continuë auec nous tous voz enfans, le meilleur portement qui se peut en vostre absence: laquelle nous estant griefue, nous diminuë autrement la bonne chere. Mais nous esperons vous reuoir en brief, ayant acheué de seruir ce quartir chez le Roy, ainsi que promettez par toutes voz lettres. Dieu nous en face la grace, & vous maintienne tousiours en bonne prosperité. Nous vous baisons tous les mains, salüans tres-humblement voz graces. De vostre maison, ce premier iour de Ianuier (pour estraines) 1579.

Vostre tres-humble, tres-affectionné, & tres-obeïssant fils, ISAAC.

SI ON PEVT LIMITER QVE LES POISONS *ne peuuent estre baillees à certain iour, ne faire mourir à certain temps: au tres-renommé Docteur en Medecine*, M. PIERRE PERREAV, *le ieune.*

C'est le dernier Parad. de la 2. Decade.



Ombien que vous puissiez beaucoup plus proprement & plus exactement expliquer ce doute, tres-docte PERREAV, toutesfois puis qu'il vous plaist d'en ouyr aussi mon aduis, sur la limitation & efficace des venins à iour prefis, ie vo⁹ diray en brief ce que i'en pẽse. I'ay bien tousiours estimé absurde & ridicule, ce qu'on affirme vulgairement, que les venins soyent limitez des empoisonneurs à certain temps. Car cõme

me ainſi ſoit, que des medicamẽs, voire qui ſont vtiles, la vertu) de la notice de laquelle on limite à chacun ſa quanté & doſe) ne peut eſtre appriſe, que par longue & frequẽte experiẽce, & icelle eſtãt cognuë, ne no⁹ laiſſe encor vn art certain, ains coniectural: ie ne voy point par quelle raiſon, les empoiſonneurs ayent vn temps preſcript à l'efficace de leurs venins. Car il n'eſt pas loiſible de les eſprouuer ſans danger, ne meſme ſans punition, tout ainſi qu'on experimente l'action des medicamens ſalubres. I'ay opinion qu'ils eſſayent les leurs ſur des beſtes, chiens, porceaux, & oyſeaux: & que de là ils ſe conſtituent des reigles, ayant obſerué diuers temps de mourir, ſelon la nature des venins. Cõme ſi les natures, de l'hõme (le plus temperé des animaux)

&

& des autres, n'eſtoyent fort differẽces. Outre ce, qu'il eſt beaucoup plus facile, qu'vne heure certaine & preciſe de l'euenement, aduienne aux beſtes, qu'aux hõmes. Car les animaux priuez de raiſon, ont fort peu de diuerſité chacũ en ſon eſpece, paiſſans le meſme paſturage, & n'eſtans adonnez à diuers eſt udes (ou occupations.) Dont il s'ẽſuit, que des meſmes choſes les beſtes endurent preſque ſemblable paſſion. Mais les hõmes, jaçoit qu'ils conuiennẽt en vne eſpece, toutesfois ils ſont tant differens, q̃ iamais vous n'en trouuerez deux ſẽblables (de face.) Et de diuerſes complexions, conditiõs, & occupatiõs, cõbiẽ de milliers en trouue l'on ? Certainemẽt ie pẽſe, qu'ẽ la ſeule eſpece des hommes, il y a autant de difference entre les particuliers, qu'il y a d'eſpeces diuerſes

ses au reste du genre des animaux. Et pourtan il faut estimer totallement abusiue & nó ferme, la coniecture des empoisonneurs: comme il est aysé à entẽdre, de ce que j'ay à dire incontinent. Commençons donc nostre besoigne.

Plusieurs cuident & tiennent, que Theophraste (tres-graue & aprouué Philosophe) soit autheur de ceste opinion, parce qu'il escrit
" ainsi de l'Aconit. On dit, qu'on le
" compose de telle sorte, qu'il peut
" faire mourir à certain temps: sça-
" uoir est, dãs deux mois, trois mois,
" six mois, vn an entier, & quelque
" fois en deux ans. Et dit-on, que
" ceux-là meurent plus miserable-
" ment, qui y peuuent plus long-
" temps resister. Car il faut que leur
" corps transisse petit à petit, peris-
" sant d'vne langueur diuturne: &
" ceux qui meurent soudain, on la

mort

mort plus facile. Mais l'autorité de Theophraste ne nous doit rien esmouuoir, veu qu'il escrit cela, plus de l'opinion d'autruy que de la sienne, comme les mots recitez declare tres euidemment. Et si quelqu'vn requiert la cause de ceste persuasion, il la trouuera double. La premiere est l'astuce des hommes, qui se flatent trop, & mignardét leurs vices. Car combien en trouuera l'on, qui ne portent plus patiemment, qu'on leur reproche vn mal aduenu de cause externe, que si on le disoit auoir eu source de la mauuaise temperature de leurs corps (ou de leur intemperance.) Car jaçoit que nul puisse estre dit cause de sa premiere constitution, & que par consequét le reproche de son imperfection ne touche pas à luy, toutesfois parce qu'elle est nostre, nous
la

la couurons, & luy fauorisons outre mesure: tellement que s'il arriue quelque faute de la part de nostre imperfection, nous craignõs qu'elle nous soit reprochee. Dont il aduient, que nous accordons plus volontiers, la cause du mal proceder de quelque chose externe, que de l'interieur. Les exẽples en sont plus manifestes, en ceux qui ont moins de sçauoir, ignorans les bons arts & sciences, transportez du simple iugement de l'amour de soy-mesme. Comme sont les vieux, & le surplus des idiots: ausquels on ne peut riẽ dire de tãt receuable, que si on rapporte la cause de leur mal, ou à vn sainct, ou à la poison secrettemẽt dõnee, où à l'aspect sorceleux d'vne vieille. De la procedent les plainctes, desquelles Virgile en dict vne:

L'ignorãce des causes introduit fort souuent, le faux soupçon le poison, & sorcelerie.

Ie n

Ie ne ſçay pas quel regard mal-
vueillant
Va mes agneaux tendrez enſor-
celant.

Car ne pouuans mentir probablement, que preſentement, ou vn peu auparauant on ait donné de la poiſon, on controuue plus ſeurement, qu'on l'a baillee long temps y a. L'autre cauſe de ceſte opiniõ eſt, la deſprauee interpretation des theoremes aſtronomiques cõſtituant (ce qui eſt vray) les diuerſes manieres des affections ou paſſions des corps inferieurs, eſtre de la diuerſe conionction, oppoſition, & aſpect reſchangé des ſuperieurs, le vulgaire ignorant a prins de là occaſion, d'eſtablir & fonder la varieté des effects, ſur les moindres differences qu'il peut obſeruer aux corps celeſtes. Cõme

quand il conſtitue, quelque plant
auoir efficace à l'encontre des fie
ures, pourueu qu'elle ſoit cueilli
auant Soleil leué. Or ceſt erreu
Ainſi eſt-il des herbes cueillies la veille de la S. Ian. eſt allé fort auant. Car non ſeule
ment de ces differences (certaine
ment fort legieres) les homme
conſtruiſent communement la di
uerſité des effects en eſpece, ain
auſſi veulent que les accidens de
ces effects ſoyent diuers, pour la
meſme raiſon: comme eſt, le tẽp
de manifeſter l'efficace des poiſõs
" La reſuerie deſquels eſcriuãt Theo
" phraſte dit, que la mort ſuruient
en autant de temps, que la plante
a eſté cueillie. Recerchons donc la
vraye ſolution de ce probleme par
raiſon, pluſtoſt que par la rela-
tion ou teſmoignage d'aucun. Ce
que nous ferons tres-commode-
ment (ſi ie ne m'abuſe) commen-
çans par la definition du venin ou
poi-

poison : à celle fin qu'on entende plus aisement, qu'est-ce dequoy nous entretenons la dispute.

Nous disons proprement estre venin, tout ce que prins dans le corps, repugne tellement à la nature du corps, qu'il n'en peut estre surmonté : ains au contraire, il change le corps, ainsi que le corps chãge coustumierement ses viandes. De tous venins il y a deux souueraines differences. Car ou ils sont ennemis de la nature humaine, à raison de leur qualité manifeste, ou ils luy sont aduersaires de toute leur substance. D'auantage, les vns peuuent tuer plustost, les autres plus tard, de leur propre naturel. Ceux tuent soudain & en peu de iours, ou dans peu d'heures, qui sont incontinent portez au profond du cœur. Tels venins sont extremement chauts, & pour la plus-

part corrosifs, ou putrefactifs, des Grecs nommez *Septiques*, doüez de parties tressubtiles. Car les froids & grossiers sont paresseux, & s'insinuent tard aux veines & arteres. Il y en a qui infectét & destruisent nos corps de leur seule vapeur, ou exhalatiõ inuisible: autres lesquels tiennent le principal lieu d'atrocité & malice, certains venins artificiels, qui ont la vertu tant subtile, qu'en ayant oinct ou frotté les estrieux, ils penetrens les bottes de l'homme à cheual, iusques à paruenir aux plantes des pieds nues: & de là entrans au corps, par les souspirals de la peau, corrompent tous les membres. On en infecte aussi les selles & brides des cheuaux: & sont despuis introduicts de la chaleur naturelle, aux veines & arteres de celuy qui est à cheual, par les potes des mains & des cuisses.

ses. Finalement on en empoisonne les habillemens, licts, & couuertures. A ce genre peuuent estre rapportez ceux qui tuent par la seule veüe, ou par l'odorat, & qui seulement goustez (sans estre aualez) soudain precipitent l'homme en ruine, sans aucun retardement. Tous ces venins apportent auecques eux vne mort presente : de sorte qu'il ne reste aucun temps de secours aux miserables qui tirent à la mort. I'entẽds que telles poisons sont en frequent vsage aux Turcs, & autres natiõs sauuages. De ceux cy different les venins grossiers, qui sont plus paresseux & tardifs à faire leur action : mais en fin ils bruslent bien fort, rongent, mangent, tourmentent, & du seiour acquierent plus grandes forces, & plus de malefice. Or il n'y a pas seulement differente efficace ez

poisons de diuers genre, mais aussi il leur aduient grande varieté du terme de nuire, selon la constitution & temperemment de ceux qui en ont pris. C'est que les vns sentent plustost ou plus tard la nuisance, que les autres, accablez de la poison: quelques vns aussi en eschapent. Car il aduient aucunesfois, que la force venimeuse est mitiguee & vaincue de la complexion de celuy qui a prins le venin: ou qu'elle soit de soy assez robuste, ou qu'elle soit renforcee par le moyen de la contrepoison. Ainsi de ceux qui habitent en vn mesme air pestilent, il y en a qui ne sont attains de peste: & de ceux qui en sont malades, les vns meurent soudain, les autres plus tard, les autres en fin en rechappent. S'il est ainsi, il semble totalement ridicule ce qu'on affirme, qu'il soit possible de

bailler de la poiſon, laquelle à iour prefix & en certain temps faſſe mourir : & que ce ſoit de la condition du venin. Auquel erreur ſemble fauorir vn autre, que nous auons renuerſé dez long temps : ſçauoir eſt, que les medicamens prennent de noſtre chaleur, le commencemẽt de leur mutation, comme Galen enſeigne. Dont il s'enſuyt, qu'eſtant preſſez groſſierement, ils produyſent plus tard leur effect. Mais encor que ie leur accordaſſe cela, toutesfois ils n'adniendrõt pas à ce qu'ils afferment icy, ſi ce n'eſt captieuſement. Car ſi quelqu'vn argumẽte ainſi : Ceſte drogue deſploye ſes forces plus tard que ceſte là, donques il le fera à certain temps : l'argumentation ſera fauſſe, & eſt nommee d'Ariſtote, *Eſlanche au conſequent.* Ne plus ne moins que ſi quelqu'vn

d.soit, La chieure est vne beste, donques la chieure est vn Asne. Car *faire tard & faire à certain tẽps*, sont especes diuerses de ce qui fait ses actions en certain temps. Or que telles gens ne regardent qu'à la seule cõdition des poisons, cecy le preuue assez, que vous ne les oyez faire aucune distinction des corps, ains seulement feindre l'espece de la poison, à laquelle ils mettent la limitation du temps, & nõ pas de la complexion des hommes. Mais on a veu souuent, qu'ayãt baillé d'vne poison au mesme poids, & à mesme heure, à plusieurs qui bãquetoyent ensemble, les vns moururent soudain, les autres apres quelques iours, & qu'à aucuns elle ne fit guieres de mal. Nous voyons tous les iours aduenir le semblable des medicamens purgatifs, lesquels estant donnez

en mesme temps, mesme mesure, & pareille preparation, à diuerses personnes, ils vuident les vns fort vite, les autres tard : & les vns biẽ fort, les autres peu ou rien : & outre ce, les vns vuident sans fascherie, les autres auec grande difficulté, grieues trenchees, & frequente foiblesse de cœur. Et qu'est-il de besoin alleguer diuers hommes, quand à vn mesme le mesme medicamẽt ne produit tousiours mesmes effects? Puis dõc que en la diuerse & nompareille complexion & conformation des corps, nous voyons telles choses aduenir pour la pluspart : & d'ailleurs qu'on ne peut iustement comprendre la propre temperature de chasque homme : comment sçaura quelqu'vn, combien de temps pourra la chaleur naturelle resister au venin? Quand i'accorderois

bien, que quelqu'vn fut si expert empoisonneur, qu'il pesat d'vn certain iugement le pouuoir de sa poison, autant exquisement qu'on pese le musc à la balance : toutesfois ie n'admetray iamais, qu'on la puisse tant exactement limiter au naturel de celuy qui la doit prẽdre, qu'elle ne faille aucunement de la fin, ou terme qui luy est proposé. Car la Medecine mesmes est tenuë pour science fondee en cõiectures, quant est de prescrire à chasque homme la quantité & la propre qualité de ses remedes. D'autant que on ne sçauroit aucunement escrire ou dire *le iustemẽt propre*, comme dit Galen, au troisieme chapitre. Et vn peu apres :
„ En l'art de Medecine il n'y a cho-
„ se, ou remede (dit-il) qu'on ne
„ puisse nommer en espece : mais

te qu'on ne peut dire, n'escri-
re, ne ordonner entierement,
c'est la quantité pour vn chascun.
Il repete cela bien souuent aux
propos qui s'ensuyuent, ensei-
gnant que chasque homme a sa
propre euacuation, & que la
proprieté naturelle est indicible,
& incomprehensible d'vne exa-
cte science. Le vulgaire des
medecins appelle *Idiosyncrasie*,
la proprieté naturelle, comme
Galen remonstre. Et parce que
tous confessent, qu'on ne la
peut comprendre, on attribue
le vray art de Medecine à Æ-
sculape & Apollon. Car le prin-
cipe, & comme fondement,
de la Medecine parfaicte ou ac-
complie, & infaillible (laquel-
le Galen nomme, *l'art de vra-
ye medecine*) est la particuliere
cognoissance des naturels. Dont
il

,, il adioute : Si ie ſçauois reco
,, gnoiſtre iuſtement la nature d
,, chaſcun en particulier, ie penſe
,, rois vrayement eſtre tel, que ie cō
,, çoy en mon entẽdement auoir e
,, ſté Æſculape. Mais d'autant qu'
,, ne ſe peut faire, i'ay deliberé d
,, m'exercer tant, que i'en approch
,, le plus pres que peut l'homme : &
,, i'exhorte les autres de faire cōm
moy. Donques ſi la medecine e
conіecturelle, & non certaine, d
la partie qui o donne à chaſcu
ſes remedes, & que cela ne peut e
ſtre aperçeu, ſinon finalement p
vne longue obſeruation & expe
riance, qui le pourra perſuader c
la des venins ? Car ſi en l'art d
medecine l'experience eſt dange
reuſe, comme ſagement nous ad
Aph. 1. l. 1. uertit Hippocras : il eſt aiſé à pen
ſer combien eſt incertaine la preu
ue des poiſōs: parce qu'il n'eſt pa
lo

ſible d'experimẽter leur vertu, ns danger & ſans punition, ainſi e des medicamens ſalubres, en uerſes perſonnes Et ce que peut elqu'vn auoir obſerué aux be- es brutes, i'ay dit par cy deuant, 'il eſt inepte de le vouloir accõ- oder à l'homme: d'autant que les aturels des hommes & des beſtes nt grandement differens, meſ- es par ceſte preuue, que les e- ourneaux viuent ſeurement de la guë, & les cailles de l'ellebore, ui nous ſont medicamens & poi- ons. Nous pouuons en fin colli- er de ces raiſons, qu'il faut eſti- ner fort erronee & peu ferme, art (ſi art ſe peut dire) & la con- ɛcture des empoiſonneurs: veu aintenant qu'vn venin produit on action, autresfois tardiue: & ce on tant à raiſon de ſoy, que pour nature & complexion du corps, laſche-

lascheté ou estroitesse des passages, force ou foiblesse de la chaleur naturelle, & le beaucoup ou le peu des excremens semblables, ou diuers. Car la force du venin demeure quelquesfois vaine, ou fort rabbatuë: comme ez corps de ceux qui ont les facultez de l'ame robustes, à raison d'vne tresbonne tẽperãce. Aussi Galen pense, que le bastiment & la composition du corps, est cause que la ciguë tue l'homme, & nourrit les estourneaux. A quoy il adiouste, la force de la chaleur menuisante & subtiliante: à raison de laquelle il pense, qu'il aduient aussi, que les venins froids demonstrent plustost & mieux leur force, à l'endroit des natures chaudes. Ce qui pourra sembler paradoxe à plusieurs: mais ayant esté tres-ouuertement demonstté par ledict autheur, i'en

omets la preuue à mon esciant. Quant au naturel des excremens, s affoiblissent les actions des venins, repugnantes à leurs qualités. Car s'il y a aux entrailles de la pituite en abondance, la force du venin chaud en sera grandement abbatuë : & au contraire, l'humeur chaud hastera l'action de n tel venin. Ainsi la cholere copieuse, rebouche & rompt le narcotic qu'on a prins : & la pituite e fauorit. Ce que peuuent sçauoir ces meschans empoisonneurs, n'est guere autre chose, sinon qu'ils cognoissent, quels venins font mourir seulement de l'euidente condition de leurs qualitez, & qu'ils nuisent de toute leur substance. Tels sont ceux qui tuent par pourriture ou corrosion, ausquels il aduient de se renforcer auec le temps,

com-

comme dit Galen : en lieu que les autres s'affoibliſſent par leur retardement. Car tous ceux-là pourriſſent auec le tẽps, & de tãt plus, que le lieu ſera plus humide & plus chaud. Donques ceux qui agiſſent en pourriſſant le temps augmente leur action : parce qu'il augmente la pourriture : veu qu'ils ne ceſſẽt de ſe pourrir, reciproquement ils pourriſſent (le corps.) De là procede, qu'ils font mourir long tẽps apres, principalement les venins qui ſont de ſubſtance groſſiere & terreſtre. Voila (dis-ie) que les empoiſonneurs peuuent auoir appris par longue obſeruation : de ſorte qu'ils ſcachent diſtinguer les venins qui tuent de leurs inſignes qualités d'auec les autres qui font mourir de toute leur ſubſtance. Item, que ceux-cy apportent de leur nature à quel homme que ce
ſoit,

mal plus ſoudain:& que ceux là
deſployent leurs forces, ſinon
plus long temps. Et outre ce,
ne de toutes les deux ſortes, ils
ent pluſtoſt ou plus tard (ſans
oir aucun eſgard aux corps) ſe-
n qu'il y en a plus grande, ou
oindre quantité. Ils peuuẽt bien
aſſi faire, que tous venins ſoyent
emperez à leur plaiſir, & rendus
lus doux, ou plus aſpres, à ce
u'ils tuent plus viſte, ou plus
ard: ce qui eſt ſans aucun ſecret
u miracle de nature. Car nous
auſſi couſtumierement vſons de
el artifice aux drogues purgati-
ues, aiguiſans les plus pareſſeuſes,
& leur donnans comme des eſpe-
rons: & au contraire, retenans la
la trop haſtiue penetration des au-
tres, en y meſlant de ceux qui ſont
naturellement plus tardifs, &
groſſiers. Mais qu'on limite les

effects des poisons à certain iour & à poinct nommé, nous penson estre absurde & du tout ridicule d'autant que la nature de chasqu homme ne peut estre parfaicte-ment cogneuë (ainsi que nous a-uons cy dessus suffisāment demō-stré) d'où procede le tres-incertain terme de chasque venin, à faire mourir l'homme. Car toute a-ction naturelle rencontre diuers effects, selon la diuerse disposi-tion, tant de ce qui agit, que de ce qui endure. Et cela aduient, nō seulement à raison des qualités e-uidentes, ains aussi des occultes & propres: dequoy procede aussi, que à vne autre nuict beaucoup, ce que profite à cestuy-cy. Pierre de Abano (lequel on nomme Conciliateur) là où il explique ceste question, propose qu'il se peut faire, que ayant cogneu cer-

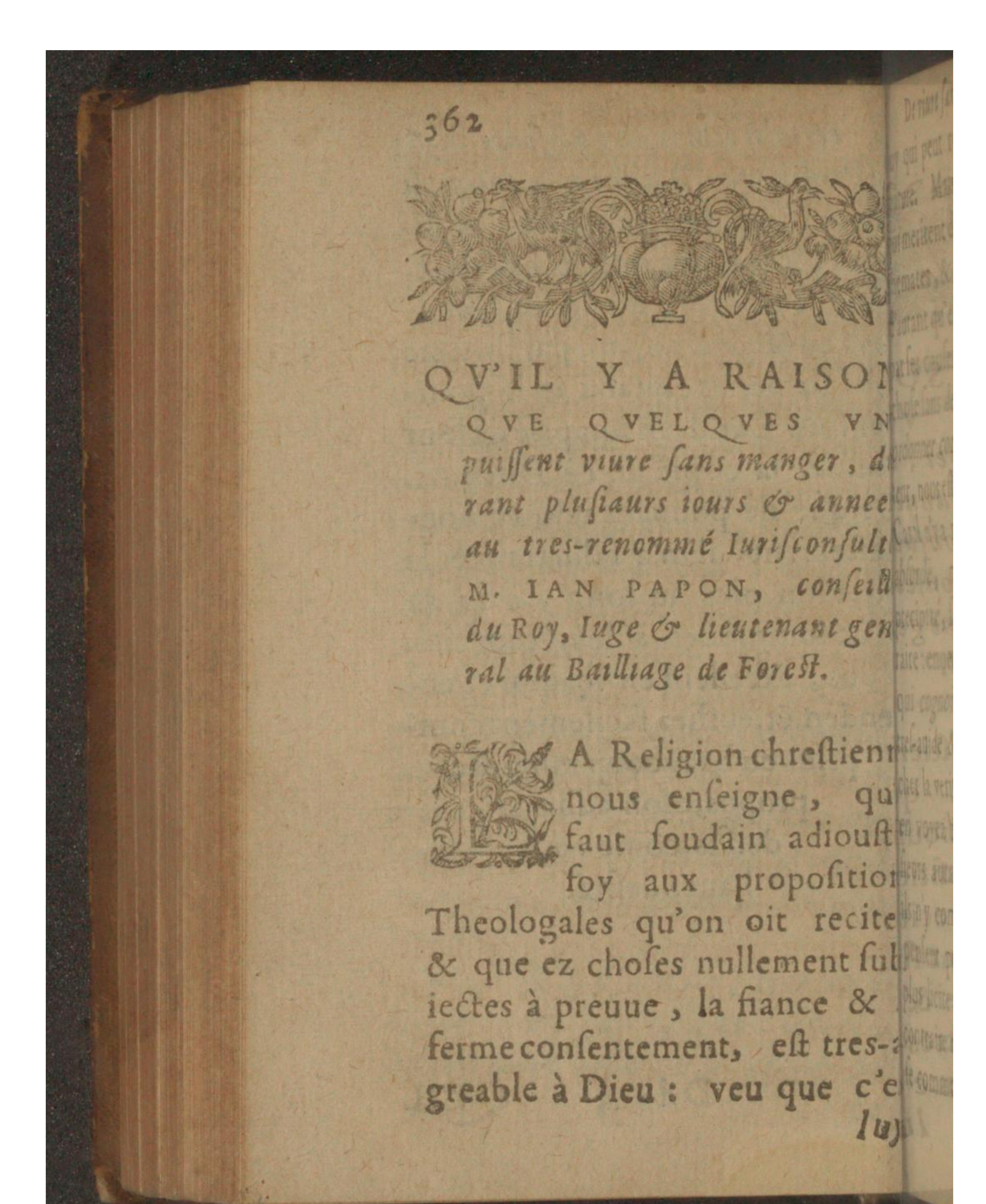
rtainement la duree de la vie
vn homme, par la quantité me-
ree de son humeur radical, on
aille vne poison, qui le consume
n dix ans. Dont il collige, quel-
ues vns estre empoisonnés, qui
ont tousiours en desseignant (on
es appelle en vulgaire, [Italien]
erbati & strigati) & qu'on peut
aire aucunesfois, que la poison
oit limitee. Mais ce qu'il presup-
ose de l'Astrologie, a peine peut
stre bien deuiné. Ie confesse que
ous ceux qu'on void transir de
eu à peu, estans empoisonnés,
ls ont vn mal long, mais il est
our emporter l'homme en temps
à-nous incertain. Pline ne dit
pas vn terme plus certain, de la
mort, qu'apporte l'vsage du lie-
ure marin (poisson venimeux)
quand il dit: Les hommes qui
en mangent sentent au poisson:

& de ce premier ſigne on apperçoit ce venin. Au reſte, on en meurt en autant d'heures, que le liéure a veſcu. Car qui deuinera l'aage de ce liéure, à fin de pouuoir predire l'heure ordonnee à mourir? Et quand bien ie donnerois cela, qu'on peut ſçauoir combien de iours a veſcu le liéure, toutesfois ie n'accorderay pas, que tous hommes en meurent à meſme temps, veu qu'vne meſme poiſon agit fort diuerſement, ſelon la diuerſité des corps, ainſi qu'il a eſté plus que aſſez prouué. Tellement qu'il a eſté dict plus veritablement (ce que le meſme Pline adjouſte) ledict venin eſtre à temps incertain, comme diſoit Licinie Macer.

C'eſt (PERREAV) tres amy & tresdocte, ce que me ſemble deuoir eſtre tenu de la verité de

ce

e Probleme. Pardonnez moy, si ay esté vn peu prolixe à l'expliuer : & sçachez que ie l'ay faict, our l'amour de quelques eschoiers en *Medecine*, qui par fortune ont suruenus quand ie le pourensois. Car ils m'ont prié de leur onner la copie de ce Discours. Ce que ne pouuant refuser honestement, il m'a fallu traicter la uestion plus au long, à fin de n'accommoder à leur capacité. Vous, excellent en sçauoir & enendemẽt, eussiez facilement comprins en beaucoup moindre propos, mon aduis là dessus, cõme vous l'auez desiré.



QV'IL Y A RAISON
QVE QVELQVES VN
*puissent viure sans manger, du-
rant plusiaurs iours & annees:*
au tres-renommé Iurisconsult
M. IAN PAPON, *conseill.*
*du Roy, Iuge & lieutenant gene-
ral au Bailliage de Forest.*

LA Religion chrestienn
nous enseigne, qu
faut soudain adioust
foy aux propositio
Theologales qu'on oit recite
& que ez choses nullement sub-
iectes à preuue, la fiance &
ferme consentement, est tres-a-
greable à Dieu: veu que c'e

ny qui peut rompre les loix de
nature. Mais aux disciplines,
qui meritent d'estre appellees Mathemates, & vrayement sciences,
d'autant qu'elles expliquent tout
par ses causes, d'affirmer quelque
chose sans demonstration, & en
ordonner comme fait vn legislateur, nous estimons cela ridicule.
Car il n'y a rien qui semble plus
absurde, que le consentement
precipité, sans conseil, & temeraire: enuers ceux mesmement,
qui cognoissent l'esprit humain
tres-auide & tres-aspre à recercher la verité. Toutesfois vous
en voyez beaucoup, qui si plusieurs autres ont dit de mesme,
ils n'y contredisent pas: & ne
pensent point à cecy, s'il est
plus licite de dire vray, ou au
contraire de mentir, d'vne cause commune. O qu'il vaudroit

bien mieux s'arreſter là, & doubter des choſes que l'eſprit ne peut comprendre ! Ce que i'ay accouſtumé de faire : & à raiſon de cela, pluſieurs qui ſont de temeraire conſentement, m'appellent incredule. Car ie me ſuis propoſé dez long temps, n'admettre aucune choſe comme vraye, de celles qu'on peut comprendre par raiſon & diſcours, pour grande que ſoit l'authorité de celuy qui la propoſe. Ie confeſſe bien, que la cauſe de tout ce que l'experience nous teſmoigne, n'eſt pas encores trouuee & cognuë de nous : comme auſſi ie tiens pour tresvrayes pluſieurs opinions, qui ſont Paradoxes au commun, n'eſtant encor perſuadees. Mais comme ie ne veux pas, que l'on croye aux miennes ſans raiſon, ainſi me ſoit il permis de n'accorder les autres,
auant

auant que i'aye apprins de leurs autheurs les cauſes de tels effects, ou que ie les puiſſe comprendre en raiſonnant moy meſme. Qu'il ſoit libre à tous, de n'adjouſter foy aux propos ſans demonſtration. Car ceux là ſemblent peu aduiſez, & (que plus eſt) fort lourdaux, qui reçoiuent les admirables affirmations, eſmeus de quelque vaine opinion du diſeur. Telle eſt celle que ie propoſois hier, treſrenommé Preſident: que quelques vns peuuent viure ſans manger, non ſeulement pluſieurs iours, ains pluſieurs mois & annees. Vous auez prudemment dict, que vous ne la receuriez pas, ains que ie l'euſſe prouuee: d'autant qu'elle vous ſemble la plus paradoxe, de toutes celles qu'auez ouy de moy. Toutesfois elle eſt treſ-veritable, comme les

autres, & deſormais vous n'y cõtredirés pas. Car vous ne douterés point de venir en mon opinion, veu qu'elle a pour fondement des raiſons treſ-euidentes, priſes des choſes naturelles. Ie ne diray pas de l'auoir obſerué, mais ie confirmeray qu'il ſe peut faire. S'il failloit prouuer le faict par teſmoins, nous en produirions quelques vns, irreprochables & de grande authorité. Hippocras limite à vne ſepmaine, le ieune mortel de l'homme. Mais Pline dit, qu'il n'eſt pas mortel d'vne ſepmaine, veu que pluſieurs ont duré plus d'onze iours. I'entens qu'il y a pour le preſent en Auignon, vn homme de ſoixante ans, qui mange fort peu ſouuent, & par longs interualles, de cinq, ſix, dix, & pluſiéurs iours. Ce que Albert eſcrit, eſt

est semblable: qu'il y auoit vne femme, laquelle passoit quelque fois vingt iours sans manger, & bien souuent trente. Il dit aussi, auoir veu homme melancholique, lequel vesquit trois sepmaines sans manger, ne beuuant que de l'eau vn iour & autre non. Athenæe raconte, que la tante paternelle de Timon, se cachoit toutes les annees dans vne cauerne, comme les Ourses, l'espace de deux mois, viuant sans aucun aliment que de l'air, à demy-morte, de sorte qu'à peine la pouuoit-on recognoistre. Personnes graues rapportent, auoir esté veuë en Espagne vne fille, qui ne mangeoit rien, & entretenoit sa vie ne beuuant que de l'eau, & auoit desia vingt & deux ans. Plusieurs ont veu en Languedoc vne garse, qui demoura trois ans,
&

& nous scauons parce qu'en ont escrit quelques bõs & doctes personnages, qu'il y en a eu vn' autre à spire en Allemagne, qui vesquit autant d'annees sainement, sans autre viande ou breuuage que de l'air. Guillaume Rondelet atteste, d'en auoir veu vne autre, qui de pareille maniere de viure, paruint iusqu'à dix ans: puis quand elle fut grande se maria, & eust de beaux enfans. Ian Bocace escrit d'vne Allemande, laquelle vesquit trente ans, sans manger aucunement. Pierre d'Abano (qu'on nomme Conciliateur) raconte d'vne Normande, qui ne mangea rien de dix huict ans: & d'vn autre qui dura trente & six ans sans manger. On tient pour certain, qu'à Romme vn prestre vesquit quarante ans de la seule inspiration de l'air: cela

estant

ſtant bien obſerué, ſous la garde lu Pape Leon (dixieme) & de pluſieurs Princes, & fidellement eſmoigné par Hermolao Barbaro. Mais pourquoy m'arreſtee tant à reciter ces miracles, qui peuuent ſembler pures fadaizes, uſqu'à tant que ie les aye expliqués par raiſon ? Certainement l'authorité & l'obſeruation des autres eſt de treſgrand poids: mais ce ne doit pas eſtre aſſés, là où il n'y a faute de raiſon à confirmer ſon dire. Ie ſuis bien aiſe, que vous n'ayez voulu receuoir ſans cela ma propoſition, afin que ie puiſſe commodement exercer mon eſprit, à recercher ſa cauſe, ainſi que i'ay dés lõg temps deſiré.

. C'eſt vne ſentence ferme & ratifiee, que tous corps viuans, ſoyent plantes, ſoyẽt animaux, viuẽt

à rai-

à raison de la chaleur qu'ils ont enclose en eux: au moyen de laquelle ils attirent l'aliment, le cuisent, s'en nourrissent & soustiennent, croissent & engendrent: outre ce que les animaux sentent & se meuuent: & tant plus parfaictes sont telles œuures, tant plus & abondante la vertu & la substance de la chaleur. Pource Aristote, qui a definy la mort par l'extinctiō de la chaleur a laissé pour memoire (comme chose fort remuée & diuulguée) que la vie est contenuë de la seule chaleur & que sans la ne peuuēt viure, ne animaux, ne plantes. A son imitation tous les philosophes d'vn consentement, definissent la vie par chaleur, & la mort par extinction de chaleur. Car pour petite que soit la chaleur, le corps qui en a, ioüit de la vie, & produit lesdites a-

ctions de soy, encor quelles soyét obscures. Ceste chaleur est nourrie & entretenuë d'vn humeur gras & aëré, qui inseré dans la substance des parties similaires, est du tout inuissible. C'est le premier (ou principal) humeur, commun à tous viuans, auquel sied premierement & par soy l'esprit, muny de chaleur: tellement que ne l'esprit, ne la chaleur peuuent estre, ou durer longuement, sans l'ayde dudit humeur. Donques la vie, & la duree des choses animees, gist au consentement & accotd de ces deux, chaleur & humidité. Ceste-là est tenuë pour ouuriere de toutes actions: ceste-cy luy est soubmise, afin que ladite chaleur dure plus longuement. Et tant que ceste humidité vtile & aggreable, peut

peut nourrir la chaleur vitale, autant vit l'animal ou la plante. Dont il aduient, que ceux ont plus longue vie, qui ont plus d'humeur naturel, ou iceluy plus eſpais & plus reſiſtant à diſſipatiõ. Car il eſt de nature gras, huilleux & gluant, afin que la chaleur (qui en eſtant enueloppee, en gaſte & conſume tout bellement de petites portions) l'esboiue & abſorbe plus tard. Toutesfois auant que cela aduienne, l'animal rend l'ame à Nature, luy eſtant oſtee ſa propre matiere, languiſſans l'eſprit & la chaleur. Or puis que le corps des viuans s'eſcoule & diminuë ainſi touſiours, ſi vne ſubſtance ſemblable à l'eſcoulee n'eſt reſtituee, certainement il s'eſuaporera & diſſipera tout. Mais il n'y a dequoy remettre, en lieu de l'humide ſubſtantific

(com-

comme on l'appelle).consumé,
e ne dis pas entāt qu'il s'en dimi-
uë incessamment, ains seulement
n petit brin de tel. Car il a toute
on origine de la semence , & des
rincipes de nostre generation:&
ous ne voyōs pas , qu'on puisse
diouster à noz corps aucune tel-
e chose. De là procede la mort
neuitable:parce qu'il n'y a aucun
rtifice de reparer, ce que seul re-
tient la chaleur. On restituë bien
la substance charnuë , espuisee du
transissement : l'humide primitif,
iamais. Et veu que sa pasture estāt
consumee , la chaleur quand &
quand, si elle est cause consuman-
te sa pasture(comme certainemēt
elle est)il s'ensuit incontinēt, que
la chaleur mesme est cause de sa
mort. Il nous reste seulement, que
puis qu'on ne peut totalement de-
stourner la cause de nostre mort,

à tout le moins nous la retardions & rebouchions, estant trop hastee est precipitante (s'acheminant viste de son naturel à l'yssuë de la vie) afin que l'animal ne s'estaigne si tost. Ce que peut estre faict, au moyen des alimēs : quand par addition de quelque plaisante humidité, on arrouse la naturelle, afin qu'elle resiste d'auantage à la voracité de sa chaleur. Car ell' est ainsi plus long temps conseruee, quād la chaleur naturelle ne peut librement exercer sa force sur le subject humide : parce qu'elle est aucunement rebouschee, quand elle agit en la masse charnuë, & aux humeurs nourrissans, donc cependant elle consume moins de l'humeur radical. Toutesfois il s'ē consume tousiours quelque petite portion, mais moins quand il y a de l'autre en quantité suffisante.

Et

à ces fins Nature, non seule-
ent aux animaux, ains aux plan-
aussi, a donné dés le commen-
nent certaines vertus, d'appe-
continuellement ce qui leur
faut & manque, afin que tout se
eserua de mort, le plus longue-
ent que faire se pourroit. Car
it ce qui est engendré, & tient
la Nature, desire extremement
stre prorogé tres-longuement,
subsister au monde. Pource les
imaux n'õt iamais apprins d'au-
n à manger, boire, & respirer:
is dés le commencement ils ont
s facultez, qui parfont cela sans
ecepteur. Dequoy il appert, cõ-
e ie pense, que l'usage des alimẽs
necessaire à tout ce qui a vie,
n pour autre chose, que pour
tretenir cet humeur interne (fa-
liere, & vrayement vnique pa-
re de la chaleur naturelle) afin
 qu'il

afin qu'il ne ſoit ſi toſt esbeu. E
tant que nous le pouuons faire, a
que l'humidité primitiue eſt d
reſte, en ſuffiſante quantité pou
conſeruer la chaleur vitale, nou
ſommes autant de temps en vie.

2. De cecy on peut collig
(pour la ſeconde propoſition, qu
nous auons à expliquer) qu'il n
faut beaucoup de nourriture,
ceux qui ont la chaleur moind
& plus languide: parce qu'elle n
ſemble auoir grand' efficace à co
ſumer ſon humidité. Tout ain
que le petit feu, ne peut port
beaucoup de boys, ains eſt de pe
entretenu: mais le grand feu s'
ſteind incontinent à faute de p
ſture, ſi vous n'y adiouſtez vn gra
amas de boys. Et pource les vie
Aphr. 13. liu. 1. endurent facilement le ieuſne, co
„ me dit Hippocras: en ſecond lie
„ ceux qui ſont au plus fort de leu
âg

ge: moins les adoleſcẽs: le moins "
e tous, les enfans, & entre autres "
ux qui ont l'eſprit plus vif, & "
nt plus vigoureux. Car ceux qui *Aph. 14. liu. 1.*
roiſſent, ont beaucoup de chaleur "
aturelle: dont ils ont beſoing de "
eaucoup d'aliment : autrement "
ur corps ſe conſume. Les vieux "
nt peu de chaleur : pourtant ils "
ont beſoin de grands viandes, "
autant qu'ils en ſuffoqueroyent. "
ar comme la flamme des lampes
dit Galẽ) jaçoit qu'elle ayt l'hui-
 pour alimẽt, toutesfois ſi on l'y
net tout à vn coup, ell'en ſera plu-
toſt eſteinte, que nourrie, ſembla-
lement aux vieilles gens, & au-
res qui ont la chaleur plus remi-
e, l'abondance des alimens leur
uict, en ſuffoquant la chaleur, &
accablent de ſa multitude. Ceux
ui ont beaucoup de chaleur (cõ-
ne les enfans & les adoleſcens) ſe

plaiſent à l'abondance des viures: parce que la maſſe de leur corps ſe conſume fort, & leur chaleur vorace diſſipe entierement la naturelle humidité, ſi elle n'eſt bridee & retenuë par addition d'vn familier ſuc. Doncques la proportion & meſure des alimens eſt ordonnee, à raiſon de la chaleur, ſans autre enſeignement que de Nature. Car la faim ou l'appetit, qui ſuit la neceſſité naturelle des alimens, eſt ſa reigle certaine: tellemẽt que ceux ont beſoin de copieux & plus frequent alimẽt, qui ont plus ſouuent & (plus) grand appetit: ceux qui n'ẽ ont point, ou peu, & moins ſouuent, n'ont pas affaire qu'on leur donne alimẽt, ſinon fort peu, & par lõgs interuales. Les laboureurs, artiſans, & autres qui trauaillent tout le iour aux fortes beſongnes, ſont contraincts d'vſer

grand' quantité de viandes, & de repas coup à coup reïterés, pour la faim qui les presse: d'autant que la qualité de la chaleur naturelle, deuiẽt plus acre, & consume plus, par l'exercice: de sorte que ceux qui s'adonnent totallemẽt au trauail, ne peuuent ieusner, sans tres-grand' perte de leur santé & force. Ainsi Galẽ remonstre, qu'aux *picrocholes*. C'est à dire, bilieux, l'abstinẽce est tres-nuisante: & que de ieusner longuement, ils tombent en tres-piquantes & tres-ayguës fieures, desquelles il est aysé de venir aux hectiques, & en outre de celles-cy au marasme roty. Les sanguins endurent plus facilement le ieusne, parce que l'humide substantifique redonde en eux, & l'alimentaire aussi. D'auantage, leur chaleur est plus remise & moins ayguê, comm' estant

grommee de l'humidité. S'ils ne prennent aucun plaisir à l'exercice, ains sont tousiours en repos, paresseux & endormis comme glirons, ils ont peu d'appetit, & tard: ils deuiennent phlegmatics, & le plus souuent se mettent à manger sans necessité, seulement par coustume, aux heures ordonnees. Ceux-cy ont vrayemẽt la chaleur plus remise & comme engourdie, laquelle il seroit meilleur d'exci-rer & aguiser par trauaux: afin qu'estant dissipee, la grand' quantité de l'humeur superflu, elle approchant de la moderee, fit sentir l'appetit: lequel n'est autre chose, que naturel desir de ce qui defaut & manque à chasque particule, est l'aliment, qui soit substitué au lieu de la substance, qui s'escoule perpetuellemẽt par la vertu de la chaleur. Quand donc il n'y a point

d'ap

d'appetit, il est vray-semblable, que la chaleur agit en autre humidité, laquelle est excrementeuse & non naturelle: la consomption de laquelle n'estant point dommageable, qu'est-il de merueille, si sans nuisance ou douleur le desappetit perseuere, tandis que cet humeur superflu amassé resiste à sa dissipation: mesment veu que la chaleur languissante d'oysiueté, ne peut guieres consumer? C'est la seconde raison, pourquoy les vieillards portent le ieusne plus aysement, & sans incommodité: sçauoir est, d'autant, qu'outre la petitesse & foiblesse de la chaleur, ils ont à raison de cecy vn grand amas d'excremens pituiteux: & que leur corps lourd, pigre, & tardif, est tres-inepte à tous mouuemens & exercices. Pourtant il leur aduiẽt, de n'auoir besoin de beau-

coup d'alimens: veu que leur chaleur, par beaucoup de raisons, dissipe fort peu de la masse du corps. Or ce que nous auons enseigné estre aux vieux, cela mesme conuient iustement aux naturels semblables: car si quelcun est, ou de complexiõ naturelle, ou de sa maniere de viure, pl' humide & plus froid, il aura peu d'appetit, & se souslera aysement de peu de viande: parce qu'il luy manque de la chaleur, qui puisse consumer grãd substance. De là vient, que les bestes exangues (des Grecs dictes *anaimes*) ausquels le foid est tresoffensif, à cause de leur petite chaleur, se cachent tout l'hyuer, & viuent soubs terre és lieux plus tiedes, sans aliment. Cela est apprins de l'experience, à laquelle consent bien la raison. Car si le besoin des alimens est, pour reparer ce que

perpetuellement s'escoule, afin que l'humeur primitif (pasture de la chaleur naturelle) ne soit si tost consumé : ceux ausquels rien ne s'escoule, & il n'y a presque point de chaleur (aumoins par quelque tẽps) n'ont aucun besoin ou proffit de la viande. Or les serpens, & lezards, & leurs semblables, sont froids de nature. La chaleur qu'ils ont fort petite, ne dissipe guieres, & durãt l'hyuer encor moins que d'ordinaire : parce qu'adonc elle deuient plus languissante, de la violence du froid. Pource il n'y a comme point deffluxion ou dissipation, la peau estant espaissie & exactement constipee de la force du froid hyuernal. Et tout ce qu'il y a de fuligineus excrement, suscité de leur amette languissante, il s'amasse au cuir : lequel en fin deuenãt plus sec & plus rude, se despouil

poüille & ſepare de la peau ſubjecte, ſans faire mal au corps. C'eſt-ce qu'on appelle, la deſpoüille du ſerpent, de laquelle il ſe deueſtit au milieu ou à la fin du printẽps. Puis quand le Soleil reuenant à nous, excite leur chaleur, ayant chaſſé l'engourdiſſemẽt, leſdictes beſtes deuiennent plus remuantes, & reprennent leur premiere agilité: car la chaleur conduict & faict les mouuemens. Dont Vitruve diſoit: Les ſerpens ſe remuẽt terriblement, quand la chaleur a eſpuiſé le froid de leur humeur. Durant les petits iours en temps d'hyuer, ils ſont ſans aucun mouuement, engourdis du froid, qui prouient du changement de l'air. Que les glirõs, & les rats de montagne (dits marmotans) non ſeulement s'abſtiennent tout l'hyuer de mãger, & ne font que dormir, ains

Lin.6. de l'Architect.ch.1.

ains aussi qu'ils en deuiennẽt plus gras, il est autant merueilleux, que confirmé de vraye experience. De là est sorty, ce que dit Martial du Gliron, en ses Distiques:

Durant l'hyuer ie dors,
Et suis plus gras alors,
Que nourry suis de rien,
Sinon de dormir bien.

Vous respondrez, que les petits animaux se peuuent passer quelque temps de la viande, mais non pas les plus grands. Surquoy ie produiray le Crocodil (beste sauuage, de fort grand' taille) duquel seul on a opinion, qu'il croit tant qu'il vit: & il vit longuement. Or Pline escrit, qu'il passe tousiours quatre mois de l'hyuer à ieun, dãs sa cauerne. On affirme aussi, que l'Ours peut viure tout l'hyuer sãs

manger. Donques cóme les vieillards, à raiſon de leur froideur, n'ont pas grand appetit, & n'ont beſoin de grande nourriture: ainſi toutes les complexions, qui ont plus de froid que de chaud, durent long temps ſans viande. Et ont beſoing de nouuelle paſture, ceux auſquels la naturelle, ou l'appliquee ne ſe conſume point? Et que conſumera la chaleur languiſſante? Si elle conſume quelque choſe, & il y a abõdance de ce qui luy reſiſte, on ne ſentira pas ce beſoin incontinent, ains apres vn long temps. A la diſſipation de l'humeur naturel, reſiſte quelque fois l'alimentaire humidité, quelque fois l'excrementeuſe: ſur laquelle s'exerceant la chaleur naturelle, & la diſſiipant, faict cependant moins de dom-

ma

mage à l'humeur naturel.

On peut tirer d'icy la troisies- III.
me proposition, qui seruira de preuue à la conclusion proposee: sçauoir est, que la seule petite chaleur, ne rend pas l'abstinence plus facile, ains aussi l'abondance de l'humeur superflu, qui amuse la chaleur naturelle. Car ce que faict l'aliment tousiours espars, arrousant les parties, & abreuuant l'humeur naturel, cela mesme faict quelque fois le copieux humeur excrementeux accumulé en noz corps: quand il rebousche l'acrimonie & force de la chaleur, & l'ẽpesche de consumer vne meilleure substance, iceluy se presentant à estre consumé. Pource le ventricule estant plein de pituite (sinon qu'elle fut aygre) nous n'auons point d'appetit, & dedaignons les viandes: & (à mon iu-

gement) nous n'auons grand beſoin d'aliment, iuſques à tant que le ventre ayt digeré ceſte matiere-là, ou qu'il l'ait iecté autre part. Il peut bien eſtre, que tandis que l'eſtomach refuſe les viandes (parce qu'il n'a beſoin de nouuelle paſture) les autres membres endurent leur faim naturelle: laquelle n'eſt pas ſenſible, dont ils languiſſent & s'amaigriſſent, ſi on ne leur octroye de la nourriture. Parquoy ſouuentes fois il vaut mieux, preſenter de la viande à l'eſtomach, ſans attẽdre qu'il ſoit venu à bout du reſte. Toutesfois il faudroit au prealable (ſi faire ſe peut) artificiellement auoir purgé le ventre, afin que la viande ne s'y corrompe. Si tout le corps vniuerſellement eſtoit plein de meſme humeur que l'eſtomach, chaque partie n'appeteroit non plus que luy,

&

& n'auroit besoin d'autre alimẽt, tandis que tel humeur suffiroit à la chaleur. Mais l'estomach le plus souuẽt est saou, parce qu'il reçoit premier tout, & sa cauité est plus ample. Il aduient moins souuent, que tout ce genre d'excremẽt s'e-pande par tout le corps. Ce qui arriue toutesfois aux vieillards, & aux autres froids de nature: parce que la petite chaleur ne peut digerer l'aliment ordonnë à chaque partie, ains laisse par tout beaucoup de crudité. Ces humeurs sont pituiteux & doux, conuenables à nourrir la chaleur, s'ils sont plus esla borez. Car les Medecins enseignẽt, que la pituite se parfaict de la chaleur dedans les veines, où elle se cuict à loisir, & se conuertit en sang loüable. Car (comm'ils parlent) le phlegme n'est que sang moins cuict: lequel seruira à nour-

rir les parties, apres qu'il aura esté soigneusement esllaboré. Il faut donc permettre, que la chaleur s'exerce à vne si loüable œuure: ce que la viande continuellement aualee destourne. A cela profitent les ieusnes, fort sains à ceux qui ont abondance d'humeur pituiteux, ou doux, ou insipide, accumulé en tout le corps. Dont Hippocras conseille bien la faim, à ceux qui ont les chairs humides: parce que la chaleur vse plus plaisamment des humeurs, encor que ils soyent crus, que de la viande nouuellement receuë. Car la viande est beaucoup plus esloignee de la forme du sang, & de la nature des parties, que n'est la pituite: & la chaleur aura plustost apresté l'humeur ja faict, que de la viande. Et s'il ne le faict, d'autant qu'on uy fournit tousiours nouuelle

Aph.61. liu.7.

matiere, il est force que tout se corrompe, & que tout deuienne excrement. Lequel estant retenu au corps, par tout pullulent des maladies familieres à tel humeur, œdemes, vitiliges, alphes, scirrhes, loupes, neux, & autres infinis maux de la classe des phlegmatics: esquels celuy euitera, qui permettra à la chaleur, de parfaire & exactement eslaborer cet humeur froid, en ne prenant aucune viande, ou pour le moins en prenant plus tard & rarement. Car comme ainsi soit, que la chaleur se doiue toute occuper en cet affaire, elle en est destournee par la nouuelle matiere, laquelle est inutile, & encor dommageable. Mais quand la chaleur a consumé, ce qu'elle a trouué plus commode, pour l'vsage des parties qu'il failloit nourrir, dés-lors chacune d'elles com-

mence d'auoir bon appetit, & de faire entendre leur indigence, par mutuelle communication iusques au ventricule. Toutesfois, comme nous disions par cy-deuant, quelquesfois l'estomach n'appete rien (à cause qu'il est plain d'humeur) iaçoit que les autres parties ieusnent: & au contraire, l'estomach estant vuide & affamé, les autres partiee peuuent estre rassasiees. Adonc, estãs contraincts de la fascheuse faim, de prendre de la viãde, nous taschõs par autre moyẽ, de descharger les autres parties de leurs humeurs, afin que la chaleur ne soit accablee de leur trop grande quantité. Mais si la replection est commune à tout le corps, de sorte que l'on sente le ventricule, ensemble toutes les autres parties, pleines d'humeur pituiteux, lors qu'il n'y a aucun appetit, la

cha

chaleur temperee estant occupee en beaucoup de matiere, pendant qu'elle faict ceste autre besogne, il n'y a pas necessité de viãde. Car la chaleur a prou besoigne, & peu de force: dont elle ne faict pas euidẽte consomption de l'humidité naturelle des parties, tandis qu'elle iouyt d'vn'autre qui luy est tresplaisante, comme est la douce pituite. Cecy fait bien pour ceux, qui demeurẽt à ieun trois ou quatre iours, & plus long temps. Car que faut-il presenter des viures, quand tout le corps verse d'humeur, froid, & malaisé à dissiper, si nous auons appetit de manger, seulement lors que la premiere viande est despeschee? Quoy? si quelqu'vn desdaigne les viandes, & luy font mal de cœur à les voir, n'est ce pas vn certain indice, qu'il n'a grand besoin de viande: de la-

quelle c'eſt Nature meſme qui nous en a donné l'appetit, ſans enſeignemẽt de perſonne? Et de qui pourrions-nous entendre l'heure du manger, & la quantité, voire la qualité? En ces choſes nous ſuyuons de nous-meſmes, l'inclinatiõ naturelle, & le deſir exẽpt de toute raiſon. Parquoy celuy qui abhorre totallement la viande, il n'ẽ a pas grãd beſoin; veu que c'eſt vn appetit naturel, & non pas volontaire, ne qui obeyſſe à la raiſon. Il eſt donc ja plus qu'aſſez confirmé par nos raiſons, ce que l'experience atteſte: qu'aucũs ont veſcu par pluſieurs iours ſans manger, & ce ſans aucun dõmage de leurs forces & ſanté: ains (qui plus eſt) on croid, qu'ils ont preuenu des maladies qui les menaçoyent, ou que ils ſont eſchappez des preſentes. Car les maux menacent, ceux qui

sont ainsi saouls, & ont grande replection de tout le corps, si vous y mettez tousiours de la viande: parce qu'il est force, que le tout se corrompe. Dont Hippocras dit, tant plus tu nourriras les corps mal nets, tant plus tu les offenseras. Du mal present excité de cacochymie eschappa la fille Allemande, qui ieusna trois ans. Car on raconte, qu'elle estoit douce & benigne, taciturne, oysiue, & endormie, pleine de pustules & rognes, à raison de l'abondance de l'humeur pituiteux gros visqueux. Elle ayant soustenu, de son propre mouuemẽt, vn si lon ieusne, en fin les humeurs estans consumez, & la matiere de son mal ostee, elle remise en santé, commẽça d'auoir appetit. Cecy ne doit sembler absurde, veu que l'esprit comprend facilement, que non Aph. 19. lib. 2.

seulement il peut ainsi aduenir, ains aussi qu'il se faict tres-sainement. Peut estre que cela est dur, d'admettre que l'action de la chaleur naturelle, perseuere deux ans ou plus, à la consomption des humeurs vne fois assemblez. Vous accorderiez bien, que le plus long terme de ieusner, soit limité à vne sepmaine ou deux, ainsi qu'ont dit Hippocras & Pline. Mais ie feray, que la lõgueur du tẽps ne vous retiẽdra pas, de venir de pieds & de mains à ma sentence. Moy certainemẽt, qui suis moins à condamner du vice de credulité, que d'aucun autre, ne me suis persuadé telles choses sans raison. Et vous cõsidererez (s'il vous plaist) d'où ie collige que cecy peut-estre faict, apres que vous aurez acheué de lire, ce peu qui nous reste encore à dire.

Quand l'humeur pituiteux abbreuuant le corps, & saoulãt plaisamment les parties, est copieux, telle nourriture suffit long temps: quand il est en petite quantité, la matiere en brief estant consumee, soudain l'appetit reuiẽt. or si l'humeur n'est pas seulemẽt copieux, ains aussi gros & visqueux, qui doubtera encores, que la vie ne puisse estre prolõgee longuemẽt, sans qu'õ y adiouste aucun alimẽt? Soit en outre, la chaleur petite & languissante, ou de nature, ou par accidẽt: elle ne pourra pas dissiper beaucoup d'humeur: & pourtant il luy resistera fort long-temps. En vn vieillard, vne fille, vn prestre, la chaleur est moindre & plus remise, à cause de l'aage, du sexe, & du repos: Et l'abondance des humeurs gluans, peut-estre si grãde en iceux, que la chaleur natu- IIII.

relle n'en sera moins aggreablement entretenuë de son accointance, que de l'abord d'vn autre alimẽt nouueau & iournalier. Cela cõtinuë, tant qu'on luy fournis d'humeur en abondãce: & il en est fourny longuement, quand à raison de son espaisseur, viscosité & froideur, il en est fort peu dissipé de la chaleur, laquelle n'est vehemente ny acre. Et combien qu'elle ait esté quelque fois telle, aumoins elle est maintenãt rebouschee. Ainsi nous auons esprouué, la Salamandre (que lon croit vainement n'estre bruslee du feu, cõ-
Liu. 2. chap. 67. me Dioscoride dict) mise sur le feu, pouuoir longuemẽt resister à la bruslure, & estaindre le feu s'il estoit moindre: parce qu'elle est toute pleine d'humeur froid, espais & cõme laict, en lieu de sang. De semblable matiere (à mõ auis)

sont farcis les corps, de ceux qui abstiennēt des viandes durāt quelques annees. Et ie me doute aussi, que tel est le naturel du Chamœleon, si ce qu'en escript Pline est vray: que luy seul d'entre tous animaux, vit la bouche tousiours bēāte, sans māger & sans boire, n'vser d'autre aliment que de l'air. Car ce que luy mesme narre des Astomes (c'est à dire, gés sans bouche) lesquels viuent de la seule exhalation, & des odeurs qu'ils tirēt par le nez, se faict par vn'autre moyen, si vous receuez le tres-ingenieux raisonnemēt de Marsile Ficin, qui est tel: On dit, qu'en certaines regions chaudes, & qui flairent par tout de grand odeur, plusieurs de graisse statuë, & d'estomach debile, viuent quasi seulement des odeurs. C'est (parauanture) d'autāt que la nature du lieu, reduit en

Liu.8. cha.33.

Liu.7. chap.2.

Liu.2. de la triple vie, c.18.

odeur

„ odeur preſque tous les ſucs des
„ herbes, des grains, & des fruicts
„ mols : & la meſme nature reſoult
„ en eſpris, les humeurs des corps
„ humains. S'il eſt ainſi, quel empeſ-
„ chement y a-il, qu'ils ſoyẽt nour-
„ ris ſeulement de vapeur, veu que
„ tout ſemblable eſt nourry du ſem-
ble? Mais ceux qu'on a obſeruez
viuans ſans viãde en l'Europe, ont
eſté pleĩs de ſuc froid & viſqueux.
Nous pouuons adiouſter aux ſuſ-
dictes conditions, le reſerrement
des pores de la peau, lequel Ale-
xãdre Beniuẽ a cognu, auoir grãd
poix en cecy: quand parlant d'vn,
qui à Veniſe jeuſna quarãte iours
continuels, n'a pas ſeulement no-
té, qu'il fut de mẽbres froids, con-
tenans au dedãs du phlegme gros
& cru, ains auſſi que les pores du
cuir eſtoyent ſerrez. Or s'il m'eſt
loiſible de conduire cecy, des ani-
maux

aux plantes, i'ay en main pluſieurs experiences. Car l'oignon, l'ail, & le froment, pluſieurs mois apres qu'ils ſont ſeparez de la terre (qui leur fourniſſoit d'alimẽt) non ſeulement viuent, ains germent auſſi: parce qu'ils ont vn humeur gros & copieux, qui reſiſte beaucoup au flaiſtriſſement & ſeichereſſe, entretenant la chaleur naturelle, meſme ſans ayde d'aucun humeur nouuellement receu. Ainſi la Ioubarbe, herbe nommee *Semperuiue*, l'Aloë (dit *Perroquet*) & celle qu'ō appelle vulgairement *Faba inuerſa* (on penſe que ce ſoit *Telephion*, des Latins nommé *Illecebra*, & des boutiques *Craſſule maieur*) eſtans arrachees de terre & penduës (en l'air) viuent fort longuement: parce qu'elles ont du jus viſqueux, & abondant en leurs fueilles bien eſpaiſſes. Et quel beſoin ont-elles

de

de frequent ou continuel aliment, puis qu'elles ont vn suc tãt gluãt, qu'à peine il peut finalement estre consumé par les grandes chaleurs? Et afin que persõne ne se mocque de ce discours (par lequel ie compare les plantes aux animaux, en ce que concerne la facile abstinẽce des viures) ie veux bien qu'on sçache, qu'il est beaucoup plus mal aysé, que les plantes demeurẽt quelque tẽps viues sans nourriture, que les animaux. Car, pourquoy faut-il que les plantes soyẽt tousiours attachees à leurs racines, sinon afin qu'elles attirẽt continuellement du suc, qui leur est necessaire à tout moment de tẽps? Nature a donné mouuement aux animaux, parce qu'il ne leur conuenoit pas chercher des viandes, sinon par quelques interualles. Et pource vous voyez, que les

ani

riuez de viande, viuent aumoins quelque iours: & les plantes presque toutes se flestrissent, aussi tost que nourriture leur defaut: & surtout la race des herbes. Toutesfois celles qui ont beaucoup d'humeur, & la substance serree & espaisse, sont de plus grād' duree, & viuent quelque tēps apres qu'elles sont arrachées. Car elles retiennēt une portion de l'humeur gluāt, auquel l'ame est conseruee, qui suffit a plusieurs iours. Ainsi de plusieurs arbres les rameaux retranchez, meurent tard. Ainsi des bestes insectes, les parties descouppees se remuent: parce que l'humeur tenace est difficile à dissiper, retarde leur ame cōme enueloppee, & empestree, qu'elle ne s'en voise tost. Cela mesme fait, q̃ les bestes exāgues puissent (cōme cy deuāt no⁹ auons remonstré) viure fort longue

guement, sans l'vsage des viandes.

V Ie pense que rien n'empesche plus, que ie ne concluë estre vray (comme tres-bien preuue) que telle abondance d'humeur gros & gluant, se trouue quelque fois amassee en vn corps froid, que la chaleur naturelle ne fera autre chose durant plusieurs annees, sinon le consumer. Cependant le corps n'a besoin de nouueau aliment: dequoy le signe est, qu'il n'a point d'appetit. L'experience nous l'a premierement enseigné: la raison preuue cela mesme, auec la comparaison de plusieurs choses semblables. S'il vous plaist examiner cecy plus attentiuement, tres-renommé PAPON, vous n'y pourrez plus contredire, ains soubscrirez à nostre aduis: & vous esmerueillerez (comme il est bien-seá-

à tou

tout homme d'eſprit) cumment
les principes les plus petis, & vulgairement
notoires, ie vous ay tiré
à l'opinion que vous iugiez tant
rejectable. C'eſt la force des demonſtrations
deſquelles les Geometriens
(beaucoup plus certainement
que les autres) inferent
leus concluſions, de ſuppoſition
confeſſees & cogneuës du vulgaire.
Car ils ne parlent premierement
que de linges, de poincts, de
ſuperficies, quarres, englets, cercles,
& ſemblables: puis ſoudain
ils deſduiſent tellement l'vn de
l'autre, qu'en fin ſans aucune caption
ou habilité ſophiſtique, ains
de neceſſaire conſequence, ils
conduiſent de main en main leur
diſciple, à meſurer la grandeur des
cieux, la diſtance des aſtres, la maniere
des eclypſes, & autres choſes
fort cachees. Pareillement celuy

luy qui eſt expert en Phyſique, & és choſes naturelles, ſcachãt trouuer par certaine methode les principes & cauſes de tout, peut facilement affirmer des propoſitions paradoxes (treſ-veritables toutesfois) & les prouuer de ce que le ſens & l'vſage confirment. Cecy ſuffira à vous, qui eſtes bien verſé en toute diſcipline, & non tardif, pour confirmation de mon propos : lequel du commencemẽt vous auez penſé, n'eſtre pas ſeulement vray ſemblable. I'en debatrois auec vn autre plus au long, ſi ces demonſtrations ne luy faiſoyent rien: mais vous y conſentez deſia (ie le ſcay bien) & y adiouſtez voſtre ſuffrage.

Ayant paracheué cecy, i'ay rencontré fortuitement vn lieu d'Auicenne l Arabe, qui confirme noſtre opinion par le phlegme: lequel

lequel estant plus copieux, il pense pouuoir aduenir, que nous viuions longuement sans manger, parce que telle matiere tient place de viande. Il ne nie pas aussi, que cela ne puisse aduenir aux hommes sains. Ie suis bien aise, de ce qu'vn si grand autheur approuue mon opinion, laquelle ie pense n'auoir esté traittée de personne.

Ce qui s'ensuit est traduit de la seconde partie des Opuscules de M. IOVBERT. *pag. 136: où il est noté, pour adiouster à ce paradoxe.*

OR ie preuoy facilement, que deux sortes de gens se peuuent esmouuoir, ou du seul subiect de ce discours, ou de ses preuues.

Les vns sont ignorans de la Philosophie naturelle, & de la Medecine, personnes venerables pour leur simplicité & pieté : comme le menu peuple, & tous ceux qui n'appliquent leur estude à examiner les causes de chasque chose. Les autres sont diaboliques, qui poursuyuent de calomnie tres-impudente, ce qu'ils scauent estre biẽ dit. Ie ne m'arreteray point à ceux cy, parce qu'ils n'attendent pas l'explication [de mõ dire] & qu'ils despravent & infectent de leur poison, tout ce qui est reçeu de leur pensée impure. Aux autres il me semble qu'il conuient satisfaire benignement & syncerement. Ie voy qu'on me pourroit obiecter
Obiection. cecy : Les ieunes de quarãte iours entiers, lesquels IESVS CHRIST, Elie & Moyse ont soustenu (ainsi que tesmoignẽt les sainctes Escri-

tures, dictees par le ſainct Eſprit) ne ſerőt plus tenus pour miracles, ſi par quelque raiſon naturelle on peut endurer le ieuſne, voire par plusieurs mois & ans. Certainement il ſeroit vray, ſi on ne recognoiſſoit, que cela euſt eſté dőné totalement contre les loix de Nature, à des hommes parfaictemẽt ſains, par certain priuilege, cőme nous croyons piément. Car il leur fut diuinement ottroyée, exemption de l'infirmité de la chair pour vn temps: de ſorte que leur condition eſtoit pour lors, autre que celle du genre humain. Mais ceux que nous auons apprins des hiſtoires prophanes, auoir veſcu durant quelques annees ſans mãger (ſi elles diſent vray) il faut qu'ils ayent tous eſté mal ſains, & pleins de beaucoup de ſuc froid, duquel le corps a peu eſtre nourry

longuement? comme i'ay demonstré amplement par ce Discours. Ainsi nous apprenons de ce qui aduient iournellement, que plusieurs malades n'ont point d'appetit, à cause que leur ventricule est farcy de mauuais humeurs: & ils prennent moins de viande en vne sepmaine, qu'ils ne prennoyent chasque iour quand ils se portoyent bien. Mais qu'vn homme de cœur tressainct, puisse passer seulement vn iour [ou deux] sans viande, & n'auoir pas faim, cela excede les bornes de Nature, & est vn miracle diuin. Combien plus est-il admirable, qu'vn tel homme iusne quarante iours entiers, de sorte qu'il ne sente point de faim, n'ait à combatre la conuoitise de manger, & n'appete la viande ou le breuuage, non plus que l'vn des anges? Nous croyons

que IESVS CHRIST a eu le corps extremement temperé & pur, ja-soit qu'il fut subiect à maladies, selon la condition de sa nature humaine. Nous recognoissons semblablement, que Moyse & Elie, quand ils s'abstindrent durãt quarãte iours de manger & de boire, estoyent parfaictement saincts, pour lors (par certaine prerogatiue) exempts de la cõmune vie des hommes. Dequoy il s'ensuit, qu'à bon droit on estime cela illustres miracles, par lesquels l'authorité de ces Prophetes, & de IESVS CHRIST, fust establie. Or ce n'est pas chose nouuelle, que sẽblables effects aduiẽnent, par l'ordre des choses que Dieu tres-bon & tres-grãd a prescrit à Nature, & par vn miracle euident cõtre les loix de la mesme nature. Car telles fieures, & plusieurs autres maladies, que les Saincts ont guery, les medecins

oster aussi. Mais les moyens desquels ils vsent, y apportent tresgrande difference. Car les Saincts de leur seule parolle, ou de leur attouchement, desfaisoyent (moyẽnant la grace de Dieu) les causes de tels effects, auec la necessité imposee à Nature. Les medecins ne font autre chose, que opposer aux causes naturelles d'autres semblablement naturelles: par lesquelles, si la vertu des remedes dõnee du Createur, est plus puissante, & qu'il ne vueille que pour lors elle soit vaine, la cause qui fait le mal est effacee. IESVS CHRIST guerit parfaictement le sang menstrual inueteré, du seul attouchement de la frange de sa robbe. Nous par art medicinal, duquel luy mesme (comme pere benin, ayant pitié de la condition humaine) est autheur & vray instituteur,

reme-

emedions à semblable mal par certains medicamens. Ainsi certainement, l'humeur phlegmatic plus copieux, peut induire [naturellement] le ieusne, comme il a esté aux sus-nommés se portans bien, de la seule volonté du tres-haut Dieu. Mais outre ceux-cy, il y a infinis miracles qui excedent nostre entendement, lesquels ne l'art humain, ne la Nature mesme sçait imiter en aucune maniere. Telle est la guerison de l'aueuglement naturel: de chasser les espris immondes du corps humain: ressusciter les mors ja à demy pourris, & semblables, qui confirment l'authorité de Dieu Tout-puissant. Ie pense qu'il appert de cecy, que les choses qu'on dit aduenir par certaine loy de Nature (iaçoit que rarement) ne prouuent point les vrais miracles, ou ne diminuent à

la foy chreſtienne, qui examine diligemment les cauſes de tels euenemens. Ains pluſtoſt : n'en confirme l'on pas mieux, la verité des miracles nõ feints: en oſtant quãd & quand l'occaſion des impoſtures, afin qu'elles n'abuſent facilement le peuple mal expert. Car ſi quelqu'vn de ceux qui viuent ſans manger, à cauſe de leur intemperature froide, & l'abondance de phlegme, vouloit contrefaire le Prophete inſpiré de Dieu, combien de mille hommes precipiteroit-il en tres-graues erreurs, & ruine? Certainement celuy eſt impie, & ignorãt de la vraye (c'eſt la diuine) philoſophie, quiconque penſant à ces choſes, & les eſtimant, prononcera eſtre impie & treſ-irreligieux, de vouloir diſtinguer par raiſons non fardees, les œuures & (comme les noſtres par-

parlent) miracles de Nature, des miracles diuins. Ce que tous gens de bien & de pieté confesseront librement, conuenir fort à vn homme de bien, religieux & notamment charitable.

FIN.





P. REVEILLES, SVR

LE TRAICTE DES ERreurs populaires, expliqués ou refutés par M. IOVBERT.

Tu as faict, mon IOVBERT, que tou
le monde honoré,
Faisant preuue de toy, tes si doctes escrits
Et mesme as estonné les plus rares esprits
Dont le lustre diuin nostre siecle decore
Icy, tousiours plus grād, ainsi cōme l'Auror
Dißipe de son teinct les brouillars obscurcis,
Tu chasses les erreurs dōt le vulgaire espris
Populaire ignorant, cōme vn Oracle adore
Tu fais que maintenāt on voit à descouuert
Ce qu'vn masque trompeur auoit pieça couuert,
Embroüillé dās l'obscur de mille resueries
Courage dōc, IOVBERT, tu rabbatras l'effor
Du tēps qui rōge tout, tu rabbatras l'enuie
Et, hoste du tōbeau, viuras apres la mort

AV

DV MESME.

E louangeroy bien le cours d'vne riuiere,
Qui d'vn calme sourcil, douce se va roulãt.
Mais ie m'embroüille alors que ie vay louangeant,
Le reply mutiné de l'onde mariniere.
loüeroy bien aussi la science ordinaire,
Qui faict que le cõmun est estimé sçauãt:
Mais la tienne qui va les autres surpassãt,
Me fait demeurer court, accablé de matiere.
ar qui pourroit loüer le sçauoir si exquis,
Et les graues discours qui ornẽt tes escrits,
Et font qu'vn seul IOVBERT soy-mesme se surpasse?
l vaut dõc mieux me taire, afin de ne sembler
Vouloir de tes hõneurs les loüanges embler,
Par vn chãt trop submis de ma rime si basse.

P. REVEILLES.

QVATRAIN.

Voz plumes desormais (ingenieux esprits)
N'vsez, pour enrichir d'vne eternelle gloire,
Le nom de mon IOVBERT. *Il l'a par ses escripts*
Graué au haut du cœur du temple de memoire.

I. HEROARD.

CATA-



CATALOGVE DE PLVſieurs diuers propos vulgaires, & erreurs populaires, colligez de pluſieurs, & donnez à M. IOVBERT, par M. Barthelémy Cabrol.

* *
*

1. SOuppe deuant & ſouppe apres, fait viure l'homme cēt ans, ou pres.
2. Quand la fueille monte & retombe, l'homme auſſi tombe & retombe.
3. Il ne ſe garde pas bien, qui ne ſe garde touſiours.
4. Les gourmans font leur foſſe à belles dents.

5. Il faut mourir auec ſon ſang.
6. Boire apres ſa ſouppe, faict voi[r] trouble.
7. Il conuient donner à boire à ceux qui ont le poulmon roty, de peur que la chair ne tienne au pot.
8. Bien venant, bien iectant. Il vaut mieux fourmage que boüillie.
9. Homme goutteux, ſigne d'argent.
10. D'vn pauure ſang il en faut plus tirer.
11. Hachis, gelees, & perdris, ſont carlate d'eſtomach.
12. Gens delicats, ſont le pont aux aſnes de ſanté.
13. Femme maigre, tauerne de ſang.
14. Le ſerain eſpais engendre catarrhes.
15. Il n'eſt que vieille fille, pour
fai

faire force enfans.

16. Ni en froid ni en chaud, tirer du sang il ne faut.

17. Dormir sur la bouillie, engraisse les enfans : & endormir sur le tetin, les fait leuer matin : & dormir sur le laict, c'est souhait.

18. Clystere de laict nul mal ne faict.

19. Le iour de la medecine est vne grand' feste : car il faut ieusner sa veille.

20. Vn œuf frais nettoye le cœur.

21. Gasteau, charge d'estomac : & vinaigre ennemy de Nature.

22. En flux de ventre, ne faut que l'eau y entre.

23. Qui boit verjus pisse vinaigre.

24. Mal de cœur veut dormir.

25. Les pieds chauds, & la teste, au demeurant viuez en beste.

26. Les maladies *antique*, font aux medecins la nique.
27. S'il eſt vray, qu'vn ladre ne ſente rien : & qu'il ait force ſang.
28. S'il eſt vray que reuerences fort baſſes & contraintes, auec la compreſſion du corps, ſont cauſe de la gibboſité à pluſieurs filles: & que les enfans l'ayent plus du coſté droit, à cauſe des nourrices.
29. Qu'il n'eſt pas bon, de tenir longuement les enfans bandez & garroutez dedans leurs linges, & ſur tout en Eſté: que cela les peut rendre ſubjects à la pierre & autres maux.
30. Que l'impatience des malades, rend quelque fois les maladies longues, & quelquefois mortelles.
31. D'où vient que la continuation du poiſſon, eſt plu faſcheuſe,

, que de la chair.
2. Pourquoy dit-on, les aposte-
mes sont apozemes?
3. Si c'est bien dict, que de pren-
re tous les iours chemise blãche,
maigrit: & le filer des femmes,
l'vsage d'huile de noix.
4. S'il est vray que d'estre sou-
ent tondu, & fort raiz, on est
lustost chenu, & le poil en de-
ient plus espais.
5. Contre ceux qui tiennent,
ue le cœur croit d'vne dragme
ous les ans, iusques au cinquan-
esme: & que puis il decroit.
6. S'il est vray, que des gemeaux
vn est inepte à engendrer: &
emblablement des gemelles,
vne est inepte à conceuoir: & si
s gemeaux n'en peuuent faire
'autres.
7. Est-il vray, que les enfant nais
sept mois, ou autrement auant

leur terme, ſont touſiours malades, & en danger de mourir, iuſques à tant qu'ils ayent atteind le terme qu'ils deuoyent ſeiourner dans le ventre.

38. Eſt-il vray que les enfans de ſept mois, naiſſent ſans ongles: & ceux deſquels la maire groſſe a mangé force ſel.

39. Si ſe peigner le Vendredy, fait mal de teſte: & ſi c'eſt mal-heur de prendre chemiſe blanche ce iour là.

40. Le Vendredy eſt le plus beau, ou le plus laid iour de toute la ſepmaine: & iamais ne fut Sabmedy qu'on ne vit le Soleil.

41. D'où vient qu'vne piece de fer, ou de verre miſe parmy le charbon ardent, empeſche d'enlourdir la teſte?

42. Pourquoy eſt ce que tous enfãs ſont nains: c'eſt à dire, cour-

d

bras & de iambes, à proportion du corps?

43. D'où vient que la toux s'esmeut, si on touche vn peu auant le dedans de l'oreille: & l'esternuement, si on pique le nez?

44. Pourquoy se monstrent plus grands, ceux qui releuent d'vne grand' maladie: mesme ayant faict grande abstinence?

45. Contre ceux qui estiment, que c'est signe de santé, d'auoir froid apres le repas.

46. Comment peut causer les opilations, d'estre fort serré de corps.

47. D'où vient que la culiere de fer empesche les poids & le ris de cuire.

48. Qui nourrit plus la chair froide, ou la chaude?

49. Peut-on ouyr crier l'enfant, dans le ventre de sa maire?

50. Pourquoy eſt eſtimé mauuais le laict caillhé dans l'eſtomach, veu que l'on digere bien le caillhé & le fromage ?
51. Eſt il vray, qu'vne heure de dormir auãt minuict, vaut mieux que trois apres ?
52. Qui veut eſtre long temps vieux, faut qu'il commence de bonne heure.
53. Aſſez faict qui rien ne faict, és maladies perilleuſes.
54. La medecine, & la guerre ſe font à l'œil.
55. Pourquoy dit-on que les beuueurs d'eau n'ont iamais beſoin des pieds d'autruy ?
56. Pourquoy dit-on, que le vin eſt de melancholie leuain ?
57. De guerir auoir volonté, eſt partie de la ſanté.
58. Où il y a & ieuneſſe & richeſſe, là il y a maladie à largeſſe.

59. Eſt

59. Est-il vray que durant la famine commune on ait plus de faim, qu'en autre saison, iaçoit que particulieremẽt on n'ait faute de viures?

60. Contre ceux qui conseillent & ordonnent l'acte venerien, cõtre la grauelle, pierre, & autres maux de reins.

61. S'il y a raison de dire, qu'il ne faut verser de l'eau, en la chãbre de celuy, qu'on a taillé pour la pierre.

62. Comment vne femme peut viure sans matrice, aussi bien que vn homme sans mentule & genitoires.

63. Du grand abus que l'on commet, en l'absurde vsage de le Mumie faussement appellee.

64. Que les Myrobolans ne sont de telle, ne si excellente vertu, que le vulgaire les estime.

65. S'il eſt bon, que les enfans commencent bien toſt à manger du pain bouilly, de la ſouppe, de la chair, & autres viandes ſolides.
66. Quelle chair roſtie eſt plus ſaine, & plus ſauoureuſe, lardee, bardee, flambee, ou graiſſee?
67. D'où vient que les beuueurs d'eaux ſont grands mangeurs?
68. S'il eſt poſſible de cognoiſtre par la couleur, ſcaueur, tenacité, ou autres qualités manifeſtes (que la terre lemnie & ſellee, ſoit legitime & bonne.
69. Eſt-il vray, ce que pluſieurs femmes ſouſtiennent, que la ſaignee du iarret faict plus rude la peau, & le teind plus groſſier?
70. Que la conſequence n'eſt pas certaine, du foye chaud l'eſtomac froid: & qu'on accuſe ſouuent à tort le foye, d'eſtre chaud intem-

ntemperamment.

71. Contre ceux qui iugent e-
ſtre ſigne de grand' ſanté, de ne
cracher, ou moucher point.

72. Qui eſt meilleur contre le
rheume & catharre, de coucher
haut ou bas de teſte?

73. Erreur de ceux qui diſent,
le Medecin deuoir tout au ma-
lade, & le malade au Medecin
rien qu'vn peu d'argent.

74. Pourquoy dit-on, qu'vn bon
Medecin eſt touſiours mauuais, &
vn bon homme eſt mauuais me-
decin?

75. D'où vient que ceux gueriſ-
ſent plus aiſement, de leurs pla-
yes, vlceres, ou autres maladies,
deſquels les taſches des linceuls
ou autres linges s'effacent aiſe-
ment à la lexiue?

76. Eſtant vn meſme paſſage
des viandes & des breuuages, vn

mesme receptacle, & vne mesme raison ou cause du goust d'iceux, d'où vient que on trouue cõmunement meilleur le brouet chaud, & le boire frais: & tant des chairs que des fruicts, les vns sont trouuez meilleus chauds, les autres froids.

77. Comment peut le salpetre raffraischir l'eau, veu qu'il est chaud, & aisement se conuertit en feu?

78. D'où vient que sur la mer on a si grand appetit?

79. S'il est vray, qu'vn clystere laxatif puisse exciter au coït: ce que plusieurs disent auoir senty quelque fois?

80. Comment les pucelles peuuẽt estre subiectes au mal de maire, voire auant leur puberté.

81. Que plusieurs gouuernẽt beaucoup mieux leurs cheuaux, que leurs

eurs perſonnes, dont c'eſt bien dict, qui veut viure ſainement, aït pour ſoy tel penſement, que de ſon cheual ou iumant.

82. Si les palles couleurs des filles ſont contagieuſes, & qu'vne autre les puiſſe prendre, pour coucher ou ſe baigner enſemble.

83. Qu'vn eſtomac debile & froid portera mieux l'eau pure, que le vin verd ou aigre.

84. Pourquoy dit-on, que le mouton nous fait enuieillir ſur toutes viandes: & que le fromma-ge nous en garde?

85. S'il eſt vray que les aigrais ou verius pochés en l'œil eſclarciſ-ſent la veuë?

86. Que c'eſt bien dict, qu'il ne faut toucher aux yeux & au nez malades que du coude.

87. Contre ceux qui croyent, la dou-

douleur des des dents reuenir plus forte qu'au parauant, ſi on iette au feu la dent arrachee: ou que l'on mette ſur le ſang qu'on en a rendu, de la braiſe ou des cendres chaudes.

88. Que les choſes graſſes n'engraiſſent pas, comme l'on penſe.

89. D'où vient que d'vne poulaille noire, le boüillon en eſt plus blanc? & d'vne chieure noire le laict en eſt meilleur?

90. Pourquoy eſt-ce, que les perſonnes blanches ſont plus delicates?

91. Qui eſt plus ſain, l'huile ou le beurre?

92. Pourquoy dit-on, que le feu eſt bon en tout temps: & s'il eſt ſain de ſe chauffer?

93. Pourquoy dit-on, faire iambes de vin: & que les cheuaux en vont

vont mieux, quand les cheuaucheurs ont bien beu.

94. D'où vient qu'on pese plus à iun, que apres le repas, & mort que vif?

95. Si c'est estre bon compagnon, que d'auoir vn boyau vuide pour ses amys.

96. S'il est vray, que le coït soit dangereux, au coït de la Lune.

97. Est-il vray que les gras & les bossus viuent moins que les autres, & ceux qui ont les dents clersemees, & les genoux pointus?

98. Est-il vray, que morte la beste, son venin est mort aussi?

99. D'où vient que les petis sont communement plus coleres que les grands, & ont volontiers plus d'esprit?

100. Si la fumee de la chandelle ou lampe estainte fait deuenir ladre:

dre : & ſi elle peut faire auorter vne femme.

101. D'où vient que l'eau du puits deuient meilleure, ſi on y iette des petis poiſſons ?

202. S'il eſt poſſible, que l'homme exerce l'acte venerien, dans le bain chaud ou froid : & que la femme conçoiue du bain auquel l'homme ait ſpermatiſé.

103. Eſt-ce bon ſigne, quand vn malade s'amaigrit fort, & dés le commencement de ſa maladie ?

104. Peut-on cognoiſtre, ſi vn homme eſt puceau ?

105. Eſt-il vray, que ſi vne femme enceinte porte vn enfant à Bapteſme, bien toſt mourra, ou ceſt enfant, ou celny qu'elle a dans le ventre ?

106. Si celle qui a faict des gemeaux, peut guerir de la deſnoüeure, comme l'on dit : & ſi le

e septiesme enfant masle gue[r]it
les escruelles, tant qu'il est pu-
ceau.
107. D'où vient, que les vns se
portent mieux en hyuer, les autres
en Esté : & que l'on engraisse plus
en hyuer ?
108. Pourquoy est ce, que d'auoir
beu, on chante mieux ?
109. S'il est vray, que l'argent &
le pain ne donnent ou apportent
iamais la peste.
110. Qui bien mange, fiante &
dort, ne doit auoir peur de la
mort.
111. Des Polognois malades, voi-
re à l'extremité, qui se leuent &
vestent, à l'heure que les medecins
les doyuent visiter.
112. Si les bouches enleuees, ou
entamees, denotent que le mal
s'en va.
113. Pourquoy est-ce, que com-
mu-

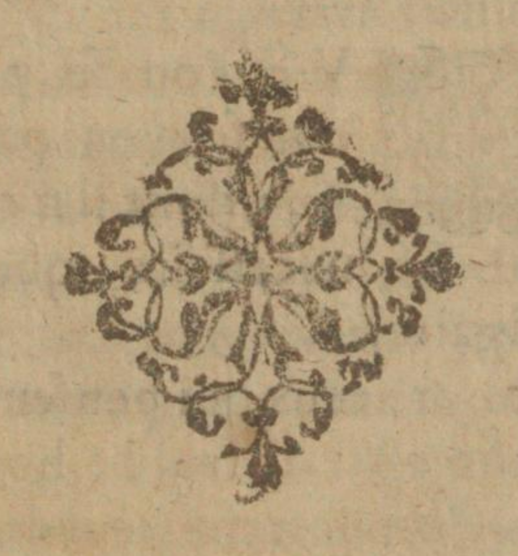
munement chaſcun obſerue ce qu'il a mouſché, & non pas les autres excremens: ſi ce n'eſt parauanture quelque melancolique?
114. Par où faut-il entamer l'œuf par la pointe, le gros bout, ou le milieu?
115. Faut-il boire à chaſque œuf vne fois, ou d'auantage?
116. Eſt-il plus ſain, de ſe faire tondre le premier Mardy de Mars, qu'vn autre iour dudit mois, ou d'vn autre mois.
117. Qui moins en faict, trompe ſon compagnon.
118. On ne s'enyure pas volontiers de ſon vin.
119. Qui peu mange, prou mange: & qui prou mange, peu mange.
120. Comment ſe peut-on morfondre par les yeux, par le nez, la bou-

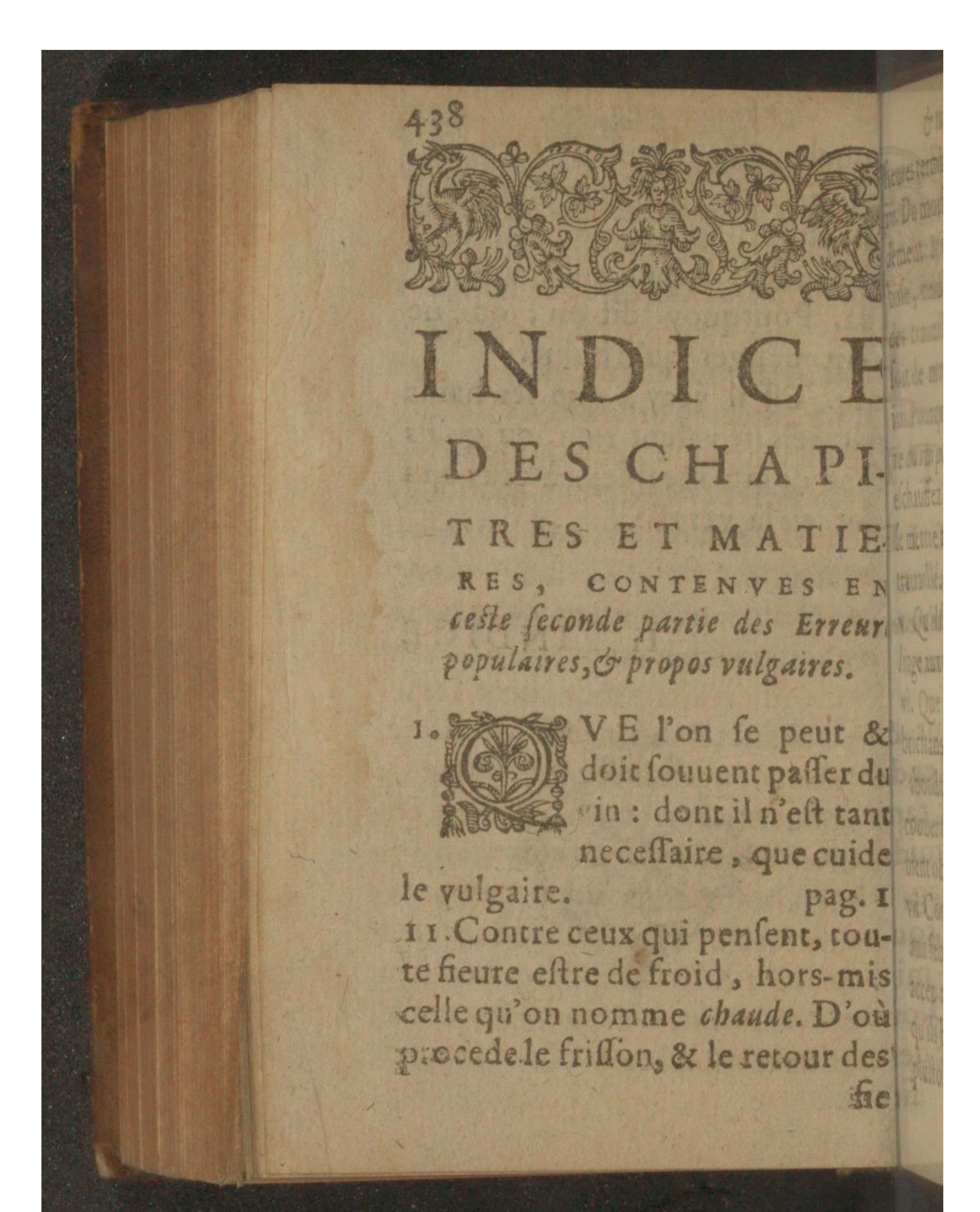
bouche, & les oreilles.

21. S'il est vray, que ceux qui ont esté taillés à cause de l'hernie, ne peuuent despuis engendrer.

22. Pourquoy dit-on, qui ne peut manger qu'il boiue.

23. Est il vray, que les bains naturels ne valent rien, ou qu'ils sont dommageables, à ceux qui ont eu la verolle.





INDICE DES CHAPITRES ET MATIERES, CONTENVES EN

ceste seconde partie des Erreurs populaires, & propos vulgaires.

RAMAS de propos vulgaires & Erreurs populaires, auec quelques problemes, enuoyez de plu-

Pour

ER



ERREVRS POPVLAIRES, ET PROPOS VVLgaires, en langue Catalane, Espagnole, Italienne, & Latine.

CATALANS.

Qui mingeo porc, mingeo sa mort,

Dono e capon, es tousiours de seson.

Qui non ha lou ventre dur, non pot dormir segur.

. Entre la merdo, & lou pis, se nourris lou bel fils.

. Non faïs iamaus kiou, de ta bouche.

. Assaus fay, qui ren non fay.

. Qui non flouris, non grano.

8. Qui se va dormir en sed, se leuo [illegible]
santad.
9. En Iun, & en Iulhet, ne fenno [illegible]
caulet.

ESPAGNOLS.

Vna azeituna es de oro, la dos es [illegible]
plata, la terzera es de plomo, [illegible]
quarta es de hierro.

ITALIENS.

1. Salata ben salata, poco aceto, [illegible]
ben ogliata.
2. Vesti caldo, mangia poco, beue a[illegible]
sai, & viueray.
3. Vegliar à la Luna, & dormir [illegible]
Sole, non fa ne pro ne honore.
4. Per tutto April, no te discuprir.
5. Da sancto Luca, metti la main i[illegible]
bocca.
6. Bon vino, cattiua testa, & fanol[illegible]

longa[illegible]

longa.

Vin di fiaſco, la matina buono, la ſera guaſto.

El peſce guaſta l'acqua, la carne l'acconcia.

Chi non ſe gouerna vn anno, è cinque anni dapoi sẽza allegreſſa.

Chi mal cena, peg gio inghiottiſſe.

Chi non fa come fa l'occa, la ſua vita é triſte & poca.

. Frommaggio, pere, & pan, ſonno paſto da vilan: frommaggio, pan & pere, ſon paſto da cauagliere.

. Biſogna vn matto, e vn ſauio, a tagliar del frommaggio.

. El pan ſutto, fa diuentar muto.

. El vino à la ſauor, & il pã al color.

5. Chi mangia el cauale, e laſcia il brodo, piglia il cattiuo, e laſcia il buono.

7. Tre coſe buone fa la zouppa: fa patire, fa dormire, & la gangia roſſa.

18. *Chi vuol esser benè vna settiman*
laui se la testa: chi vn mese, amaz
zi el porco: chi vn anno, tolga m
glie: chi sempre mai, si faccia pr
te.

19. *A mal mortal ne medico, ne med*
cina val.

20. *Ad ogni cosa remedio, excetto á*
morte.

21. *Chi va piano, va sano: & chi e s*
no, va lontano.

22. *La mano al petto, la gamba*
letto.

23. *El maggior fastidio ch'habbia v*
vecchio, è di non cagar tenero.

24. *Chi va al letto senza cena, tut*
la notte si dimena.

25. *Vn pasto buono, vn triste, è v*
mezano, mantiene l'huomo san

26. *chi sa quel fatto troppo, scola*
fageoli: & chi nol fa, non ha
gliuoli.

27. *Chi lo fa quanto ei puol, nol*
qu

quando ei vuol : & chi piu lo fa, manco lo fa.

8. Chi mangia carne e pesce, la vita gli rincresce.

9. Vino amaro, tien lo caro.

0. A tauola non s'inuecchia.

LATINS.

. A pane biscocto, à medico indocto, à fulgure & tempestate, defende nos Domine.

. Caseus laudatur non albus, nec argus, nec Magdalenus.

. Ala mala, coxa, noxa, cropion dubium, collum remota pelle bonum.

4. Vinum lymphatum, citò potatum, generat lepram.

. Summa medicina est, nunquam vti medicina.

6. De caseo barcam, de pane Bartolomæam.

FIN.



